

**Yves de Morsier**

802 Desert Creek Road  
NUMBUGGA via BEGA NSW 2550  
AUSTRALIA  
Tél.: 00 612 / 6492 8498  
E-mail: yumorsier@optusnet.com.au

- 3 -

## **Simplicité et abondance**

*une réconciliation  
entre pauvretés et richesses*

© copyright Yves de Morsier  
Mars 2008

## Table des matières

### **TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI**

Chaque partie peut se lire indépendamment des autres, dans l'ordre choisi par le lecteur. Une introduction commune, répétée dans chaque volume, expose l'esprit de la démarche et permet de situer chaque partie par rapport à l'ensemble.

**0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement**

**1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité**

**2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité**

**3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses**

**4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord**

**5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché**

**6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés**

**7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité**

**TABLE DES MATIERES****TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI 2****TABLE DES MATIÈRES 3****ESPRIT DE LA DÉMARCHE - DÉMARCHE DE L'ESPRIT 6**

<i>La nécessité du changement</i>	6
<i>Le risque des généralisations</i>	7
<i>Un témoignage</i>	9
<i>Des constats et des outils</i>	9
<i>L'autolimitation</i>	10
<i>Le désir de bonheur</i>	11
<i>Une action des personnes au sein de la communauté locale</i>	12
<i>Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment</i>	12
<i>La mise en mouvement du changement</i>	13

**RÉSUMÉ DES VOLUMES PRECEDENTS 14**

<i>0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement</i>	<i>Error! Bookmark not defined.</i>
<i>1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité</i>	14
<i>2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité</i>	14

**1) PAUVRETÉS ET RICHESSES 18****Misères 18**

<i>Misère matérielle : la souffrance dans les faits</i>	18
<i>Misère affective: la souffrance dans nos perceptions</i>	19
<i>Misère éthique: la souffrance dans nos interprétations</i>	20
<i>Misère spirituelle: la souffrance dans nos choix</i>	21

**Pauvretés 23**

<i>Image de développement</i>	23
<i>Isolement</i>	25
<i>Le handicap comme définition</i>	26
<i>La mort des relations et de la solidarité</i>	26

<i>La pauvreté des représentations</i>	27
<i>Pauvre et ennemi</i>	28
<i>Le vœu de pauvreté</i>	28
<i>Saint François d'Assise</i>	29
<i>La richesse de la pauvreté</i>	29

**Richesses 30**

<i>Biens matériels et outils</i>	30
<i>Paix et confiance</i>	30
<i>Sourire</i>	31
<i>Hospitalité</i>	31
<i>Savoir</i>	32
<i>Sagesse</i>	32

**2) LA VALEUR DES ÉCHANGES 33****Quatre catégories de biens 33**

<i>1) Les biens qui se détruisent en se partageant</i>	34
<i>2) Les biens qui prennent corps en se partageant</i>	34
<i>3) Les biens qui se multiplient en se partageant</i>	35
<i>4) Les biens qui se divisent en se partageant</i>	35

**Echange et répartition 35**

<i>1) Un tout indissociable mais un accès partagé</i>	36
<i>2) Une part de chacun à une qualité réalisée en commun</i>	36
<i>3) Un accès libre et un échange dans la réciprocité</i>	37
<i>4) Une répartition et un échange soumis à des règles</i>	38

**Le travail 39**

<i>La gratuité des ressources</i>	39
<i>La transformation</i>	39
<i>La gratuité de l'être</i>	40
<i>La contrepartie nécessaire au travail</i>	40
<i>L'égalité face à la valeur du travail</i>	42
<i>L'incertitude du résultat</i>	44
<i>La fin des privilèges professionnels</i>	45
<i>1) La formation spécialisée</i>	45
<i>2) L'investissement en temps et en dévouement</i>	45
<i>3) La responsabilité civile</i>	45
<i>La pratique de la rémunération globale</i>	46

## Table des matières

<i>Loi du profit nul</i>	47	<i>Le temps de la relation</i>	63
<b>La propriété</b>	<b>48</b>	<i>Le temps du choix de vivre</i>	63
<i>La propriété privée</i>	48	<i>Le temps non marchand</i>	63
<i>La propriété et la jouissance</i>	49	<i>Le temps de participer</i>	64
<b>La transition</b>	<b>50</b>	<i>Le temps de silence</i>	64
<i>Un changement progressif</i>	50	<i>Le temps synthèse de vie</i>	64
<i>L'initiative d'une minorité</i>	51		
<i>Les cycles des valeurs</i>	51		
<b>3) NATURE ET MARCHÉ</b>	<b>53</b>	<b>4) ETIQUETAGE ET HIÉRARCHIE</b>	<b>65</b>
<b>Les lois du marché</b>	<b>53</b>	<b>Statut social</b>	<b>65</b>
<i>Les matières premières</i>	53	<i>La simplicité comme choix</i>	65
<i>Le savoir-faire</i>	53	<i>Vivre sous un pouvoir totalitaire</i>	65
<i>Le travail</i>	54	<i>L'impact des valeurs éthiques et spirituelles</i>	66
<i>La terre</i>	54	<i>Etiquetage</i>	66
<i>Le capital</i>	54	<i>Etiquetage de soi-même</i>	66
<b>La clé de répartition</b>	<b>54</b>	<i>Condescendance</i>	66
<i>Pénurie illusoire</i>	55	<i>Amour et aide</i>	66
<b>Les trois pôles</b>	<b>56</b>	<b>Une mauvaise conscience</b>	<b>67</b>
<i>L'héritage naturel gratuit</i>	56	<i>Le bien-être emprunté</i>	67
<i>L'héritage culturel et spirituel gratuit</i>	56	<i>Le véritable enjeu</i>	68
<i>La Vie, temps de créativité</i>	57	<b>Un sentiment illusoire de supériorité</b>	<b>68</b>
<i>Donner et recevoir</i>	57	<i>Savoir-faire et savoir-être</i>	68
<b>Abondance et rareté</b>	<b>58</b>	<i>Esprit missionnaire</i>	69
<i>Abondance naturelle</i>	58		
<i>Abondance artificielle</i>	59	<b>5) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES</b>	
<i>Rareté du marché</i>	59	<b>D'ÉVOLUTION</b>	<b>69</b>
<i>Publicité</i>	60	<b>Deux attitudes face à l'autre</b>	<b>69</b>
<i>Pouvoir</i>	61	<i>Altérité</i>	69
<b>Gaspillage</b>	<b>62</b>	<i>Souffrance et compassion</i>	69
<i>Absence de cycle</i>	62	<b>Redécouvrir le don</b>	<b>70</b>
<i>Le coût comme critère</i>	62		
<i>Le sacrifice de nous-mêmes</i>	62	<b>6) NOTRE EXPÉRIENCE À NUMBUGGA</b>	<b>71</b>
<b>Temps et vie</b>	<b>63</b>	<b>Partage</b>	<b>71</b>
		<i>Les ressources</i>	71
		<i>Gratuité</i>	72

<b>Pauvreté</b>	<b>74</b>
<i>Simplicité et pauvreté</i>	74
<i>Exclusion et partage</i>	75
<b>7) DES CONSTATS ET DES OUTILS</b>	<b>77</b>
<b>1) Pauvretés et richesses</b>	<b>77</b>
<b>2) La valeur des échanges</b>	<b>80</b>
<b>3) Nature et marché</b>	<b>84</b>
<b>4) Etiquetage et hiérarchie</b>	<b>86</b>
<b>5) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution</b>	<b>86</b>
<b>RÉSUMÉ DES VOLUMES SUIVANTS</b>	<b>88</b>
<i>4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord</i>	88
<i>5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché</i>	88
<i>6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés</i>	89
<i>7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité</i>	89

## Esprit de la démarche...

### ESPRIT DE LA DEMARCHE - DEMARCHE DE L'ESPRIT

Cet essai veut à la fois décrire une situation complexe et proposer des solutions pratiques. D'une part il tente de décrire la situation de notre société occidentale en proie à des déséquilibres profonds qui anéantissent progressivement nos conditions de vie et engendrent toujours plus d'injustice, et d'autre part il aspire aussi à proposer une autre vision du futur en suggérant un autre regard et des moyens très pratiques de modifier nos comportements de citoyens et de consommateurs.

Il veut d'abord décrire notre société occidentale en étudiant ses valeurs et sa mentalité ainsi que les comportements qui en découlent. C'est une sorte de panorama qui cherche dans nos valeurs et notre manière de penser les causes des grands déséquilibres de notre époque qu'on peut essayer de résumer à sept polarités pour lesquelles il est urgent de rétablir une harmonie fondée sur la complémentarité des contraires: 1) nature - humanité, 2) féminité - masculinité, 3) pauvreté - richesse, 4) Sud - Nord, 5) idéaux - argent et marché, 6) intellect - corps et autres facultés, 7) apparences - Réalité.

L'ensemble de cet essai est constitué de huit volumes: un volume d'introduction consacré à l'exposé des généralités et un volume pour chacun des sept déséquilibres mentionnés. Afin que le lecteur puisse ne lire que ce qui l'intéresse, chacun des thèmes mentionnés fait l'objet d'un livre séparé, qui peut donc se lire de manière indépendante des autres. Toutefois toutes les parties suivent ensemble un développement qu'il est préférable de lire dans l'ordre pour en saisir toutes les finesses. La présente introduction, commune à tous

ces volumes, veut établir le lien entre eux et expliquer la démarche qui les anime.

#### *La nécessité du changement*

Chacun voit le monde à sa façon, c'est une évidence! Pourtant nous ne sommes pas conscients de l'importance extrême de ces différences de perceptions et de représentations relatives à notre milieu, aux autres et à nous-mêmes. Entre personnes, entre milieux sociaux, entre classes d'âge, entre cultures différentes, il y a des mondes de différences. Qu'y a-t-il en commun entre le coolie indien et le cadre de Wall Street, entre les chasseurs du Kalahari et la vieille femme esquimau? C'est que nous vivons chacun, un peu comme les enfants en bas âge, profondément centrés sur notre propre manière de voir que nous croyons partager implicitement avec nos semblables. Mais ces différences de perceptions et de comportements sont en fait bien plus importantes que nous le croyons; parce qu'elles ne sont pas perçues et interprétées à leur juste manière, elles ne peuvent plus devenir sources d'enrichissement réciproque; refoulées, elles se retrouvent partout au coeur des grands conflits, à la source de nos compétitions et finalement à l'origine des grands déchirements de notre temps.

La nature elle-même semble avoir sa propre perception de ses équilibres fondamentaux qui ne sont pas acceptés par une humanité qui tente constamment de s'imposer à elle. La masculinité domine notre société occidentale et ne laisse pas d'espace à la féminité pour s'exprimer. La richesse matérielle écrase nos relations et broie le pauvre qui est pourtant riche sous maints aspects. Notre arrogance occidentale domine les autres cultures qui ont pourtant souvent les ressources spirituelles qui pourraient nous aider à trouver les véritables issues. L'argent et le marché règnent en rois sur nos

relations sociales alors que nos communautés locales devraient être capables de maîtriser ces mécanismes afin d'accorder une priorité aux impératifs de nature humaine. La raison et l'intellect nous empêchent d'écouter notre sensibilité, notre intuition et même notre corps qui pourtant ne cesse de nous parler en ami. En fin de compte nous restons prisonniers des apparences, de ce que nous voyons et pouvons mesurer, et oublions que l'essentiel dans notre vie se passe au-delà de l'aspect matériel visible, là où nous éprouvons les joies de l'esprit, la beauté, l'amour et la paix.

Pour quiconque prend la peine de s'arrêter un instant, il est évident que notre société occidentale court à sa perte. Les relations humaines se détériorent, les grands équilibres naturels sont menacés, le fossé entre riches et pauvres s'accroît. Notre esprit se meurt. Nous ne cessons de le répéter au point que cela devient un lieu commun.

Il n'est plus temps d'analyser en détail le mal; nous ne cessons de l'étudier depuis un demi-siècle et le connaissons relativement bien maintenant; mais il devient surtout de plus en plus urgent de montrer comment le changement nécessaire peut s'effectuer et plus particulièrement comment la mise en mouvement de ce changement peut se faire sans nous faire perdre la stabilité minimale nécessaire à notre survie. La grande énigme n'est pas de savoir quelles sources d'énergie nous pouvons exploiter au futur pour respecter notre environnement, même si cette question garde toute son importance, mais elle consiste à inventer ce qui peut nous donner le goût de vivre autrement et provoquer le changement, ce qui peut initier un mouvement de profonde évolution. La question n'est pas: que faire et comment? mais elle est: comment mettre en marche? Si nous parvenons à mettre en marche le changement, le reste suivra facilement, car les solutions sont toutes prêtes. Il ne manque que la

volonté de les appliquer. Cette volonté et ce désir de changement se situent donc au coeur du débat.

Le but de cet essai est justement de mettre en route, de mettre en mouvement, de trouver les points de ruptures qui permettent aux choses de changer. Il est certainement impératif de limiter les dégâts que nous causons, mais il est encore plus urgent de rouvrir une voie pour le bonheur dans un esprit convivial de partage. Le choix consiste certes à abandonner nos habitudes et nos certitudes, à cesser de détruire notre milieu naturel et social, à cesser de surexploiter et de surconsommer. Nous devons certainement effectuer un retournement et apprendre à pratiquer une forme d'autolimitation, mais il importe que cette autolimitation ne se transforme pas en grande privation ni en grande misère dans la douleur du renoncement. Elle n'a de sens, et surtout de chance de devenir réalité que si elle nous ouvre la porte d'un mieux être, la porte de ce bonheur auquel nous aspirons tous et que notre forme de développement semble éloigner de nous de plus en plus. Pour moi, la simplicité est la clé de notre futur.

### *Le risque des généralisations*

C'est pourquoi cet essai cherchera d'abord à observer comment notre société fonctionne, quelles sont ses valeurs et ses mécanismes. Il cherchera à faire en quelque sorte une psychanalyse de notre civilisation occidentale pour déceler tous les aspects inconscients qui guident nos comportements. Il décrira certains mécanismes qui déterminent notre quotidien, le plus souvent sans que nous en ayons conscience.

Pour dégager des tendances générales, il ne faut pas craindre de généraliser. Toute généralisation est dangereuse car elle est forcément fautive en regard des multiples exceptions à la règle qu'elle émet.

## Esprit de la démarche...

Mais si une affirmation d'ordre général ne peut être stricte vérité, elle n'est pas moins comme un doigt qui indique une direction. Comme dit le dicton chinois, lorsque le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. Il faudra donc surtout s'intéresser à ce qu'indique chacune de ces vérités simplifiées et ne pas trop se focaliser sur le caractère imparfait de la formulation. Je demanderai au lecteur de se laisser entraîner avec un esprit d'ouverture afin de mieux pouvoir saisir la portée générale du message formulé, sans se laisser arrêter par le caractère toujours trop simpliste de la généralisation.

Il sera beaucoup question dans cet essai de l'Occident. Qu'est-ce que l'Occident? Il faudrait tout un livre pour cerner ce que ce mot peut recouvrir. Dans cet essai, cette appellation désignera les pays les plus riches, qui consomment la majeure partie des ressources disponibles, qui ont joui des fruits de la révolution industrielle, qui ont colonisé le monde, qui continuent à y jouer un rôle dominant et dont le mode de vie est celui de l'homme blanc. Ce sont principalement les pays d'Amérique du Nord et d'Europe, avec adjonction de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sans limites ni géographiques ni sociales trop précises. Bien que l'Occident (O majuscule) ait été une culture brillante, je serai très virulent dans ma critique à son égard, car je m'attaquerai à son matérialisme et à son manque total de scrupules quand il part à la conquête du monde. Il est certainement faux de diaboliser l'Occident. Il est certainement faux de résumer cette culture si créatrice à un occident (o minuscule) du négoce et de la guerre. Toutefois il faut reconnaître que c'est essentiellement la force des armes et de la technologie qui a permis à la Grande-Bretagne de dominer les mers, l'Asie, l'Amérique du Nord et une partie de l'Afrique, de concert avec la France, avec l'Espagne et le Portugal qui se sont imposés en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Les formes de cette domination ont beaucoup évolué au cours des siècles, mais cette domination demeure. Ce ne sont pas le Mali ou le Laos qui

imposent leurs vues au niveau international! Il a bien fallu donc choisir un terme pour désigner ces nations riches. Je demande au lecteur d'accepter cette simplification car nous resterons toujours conscients que ce n'est qu'une simplification outrancière, mais pourtant parlante. On pourrait bien sûr parler des pays riches, de l'occident mercantile ou impérialiste, de l'homme blanc, mais on tomberait là aussi dans d'autres stéréotypes qui ne seraient guère meilleurs.

Il sera aussi beaucoup question des sociétés traditionnelles. Bien sûr, il ne faut pas rêver ni idéaliser ces sociétés qui souffrent des mêmes travers humains que nos sociétés modernes. Toutefois, vu qu'elles disposent de moins de moyens, elles jouissent souvent d'une échelle plus humaine qui permet une plus claire identification des acteurs et des mécanismes. Comment identifier d'une manière précise, dans une grande ville africaine, les retombées du jeu des multinationales sur le destin de la population locale? Une société traditionnelle n'offre-t-elle pas davantage de clarté? Le chef peut être violent, les traditions peuvent entraîner des pratiques destructrices, mais les causes en restent au moins plus lisibles. Par ailleurs, sous le label de sociétés traditionnelles, je comprendrai également toutes ces sociétés européennes dans leur forme héritée du monde agricole et même de la société du bourg, avant que l'internationalisation des relations économiques ne soit venue modifier les relations locales en profondeur, à l'image de ces sociétés rurales encore vivantes et authentiques, il y a quelques décennies seulement. On pourrait dire en raccourci que les sociétés traditionnelles sont celles qui consomment principalement les biens et services qu'elles produisent et dont l'activité est guidée par d'autres objectifs que des buts d'accumulation purement matérielle. Nous verrons dans cet essai le rôle important que joue le mythe, sous toutes ses formes, dans la

manière qu'il a d'orienter le projet d'une société, en tant que rêve de ce que peut être la vie.

### *Un témoignage*

Cet essai aborde un éventail très large de sujets. Forcément, étant un généraliste, je ne suis pas en mesure d'avoir une connaissance complète et approfondie de chacun d'eux. Il ne faut donc pas attendre un traité complet et académique de chaque sujet abordé, mais il convient de comprendre mon approche comme un témoignage personnel, comme une prise de position, comme l'expression d'un engagement concernant une forme simple et conviviale de mode de vie. Cet essai n'est pas une encyclopédie de l'alternative qui traiterait tous les sujets de manière complète et proposerait une panoplie de solutions toutes faites. Non seulement je n'ai pas les connaissances nécessaires à une approche de ce type, mais je suis certain que cette approche serait fautive. Cet essai n'est pas une étude qui veut plaire à l'esprit, mais une prise de position personnelle qui veut inciter au changement et qui m'engage personnellement. Il constitue une forme de partage d'une réflexion que j'ai menée depuis quelques quarante ans pour adapter mon mode de vie à mes convictions, pour faire de ma vie un témoignage de ce que je crois. Je crois que cette aspiration à une cohérence entre convictions et mode de vie est importante et peut inspirer chacun de nous. L'essentiel de ce que nous apportons ne réside pas dans l'efficacité de nos discours, mais dans la cohérence de notre manière d'être et dans l'esprit qui anime chaque jour la pratique de notre quotidien. Notre être est notre seul outil; notre discours ne peut que formuler ce que nous vivons, sinon il reste futile et abstrait. La théorie n'a de sens que si elle nous aide à passer à la pratique, car seule notre pratique change le monde. Ceci demande du courage, beaucoup de courage. Et Gandhi reste, à mes yeux, l'un des modèles

humains les plus inspirants de cette forme de cohérence et de perfection de vie.

Je dirai aussi au cours de cet essai ce que nous essayons de réaliser en Australie, dans un lieu en pleine nature où nous tentons de mettre en oeuvre d'autres formes de subsistance, centrées sur la contemplation, orientées vers le travail pratique, l'écologie, l'accueil, le partage et la recherche.

### *Des constats et des outils*

Non content de décrire nos valeurs et nos comportements, cet essai proposera aussi toute une série d'ébauches de solutions, sous la forme de constats qui viendront petit à petit, à coup de touches successives, compléter une fresque de ce que peut être une autre perception de la vie et initier ainsi un changement par le seul fait que cette recherche propose une autre interprétation de ce qui est. Le constat, par la nouvelle perspective qu'il propose, est instrument de changement. Il est facteur de mise en mouvement car il propose une autre mentalité, une autre attitude et donc un autre comportement.

A cette interprétation du monde qui nous entoure, sous forme de constats, cet essai adjoindra également toute une série d'outils qui seront autant de propositions d'action possibles au niveau personnel ou à l'échelle du petit groupe, au niveau local. Ces propositions peuvent sembler idéalistes au premier abord, car elles viennent contrer nos habitudes et briser nos a priori, mais elles ont toutes, ou presque, une application concrète possible à l'échelle individuelle, de manière progressive, car elles sont censées s'appliquer tout d'abord dans des domaines plus accessoires, puis, au fil du temps, de manière plus centrale, au fur et à mesure que la conscience collective évolue et que la communauté locale adopte ces nouvelles formes de comportement.

## Esprit de la démarche...

L'emploi du mot "outil" peut étonner mais il a été choisi pour bien souligner le caractère très pratique de ces propositions; l'outil veut être cet instrument dont nous disposons personnellement dans notre quotidien pour actionner le changement. Cet usage du mot outil peut d'autant plus déranger qu'il se veut moteur d'un changement qui viendra perturber nos habitudes et notre petit confort. Ce mot revêt donc intentionnellement un côté provocateur.

Les constats expriment davantage une interprétation ou une manière de voir tandis que les outils proposent plutôt une action ou un comportement. Toutefois la ligne de partage entre constats et outils n'est pas si précise. Parfois, on aura l'impression que l'un remplace l'autre. Ceci est en fait sans importance, dans la mesure où seule importe la nécessité d'un changement de nos perceptions, attitudes et comportements. D'ailleurs, selon le sujet traité, la proportion entre constats et outils variera beaucoup ainsi que la manière dont ils sont formulés.

Outils et constats seront souvent présentés sous forme de listes de caractéristiques ou de points divers, un peu à la manière des listes du bouddhisme: les 3 joyaux, les 4 nobles vérités, les 5 agrégats. Cette manière de faire paraîtra présomptueuse mais elle doit être perçue avec un certain humour, avec un clin d'oeil amusé; elle veut, de manière très pratique, faciliter la compréhension et la mémorisation de ce qui est affirmé dans cet essai, mais elle cherche aussi à provoquer la réflexion, car, bien sûr, la réalité est bien plus complexe que ce qui sera affirmé par ces listes simplistes. Là où je vois quatre points, quelqu'un d'autre en verra trois ou cinq. Peu importe en fait, ce qui compte, c'est la prise de conscience que cette simplification outrancière permet et la perception des nécessités de changement qui en résultent. La vérité est mobile à nos yeux car elle évolue au fur et à

mesure de notre propre évolution personnelle. Dans ce sens, le mouvement est beaucoup plus important que la formulation.

Ces constats et outils ne sont pas neutres et exigent de chacun une conviction, un engagement personnel, un choix décisif, mais seulement à la mesure consentie par chacun. C'est là tout leur intérêt: ils constituent des prises de position affirmées et incarnent des choix déterminants. Ils ne veulent pas être des solutions passe-partout, mais ils sont destinés à être encore réinterprétés par chacun, par chaque communauté, par chaque culture, car il ne saurait y avoir de solution unique et universelle. Le droit à la différence doit être respecté, cependant il ne saurait constituer une échappatoire. Les deux nécessités de choisir et d'interpréter subsistent et s'avèrent fondamentales. En fait le malheur de notre société, c'est justement son incapacité à décider et à choisir, qui est l'expression d'un état de laisser-aller général qui caractérise notre état de bien-être matériel. Le bonheur matérialiste après lequel nous courrons n'est qu'un faux bonheur (autre évidence!), mais le plus grave c'est que nous courrons après cette forme de bonheur par conformisme, par paresse, par incapacité de rompre avec cette dynamique, par indécision souvent. C'est pourquoi les conditions de la mise en mouvement s'avèrent fondamentalement importantes.

### *L'autolimitation*

Tant que chacun de nous fait tout ce qu'il peut pour consommer autant qu'il le peut, il n'y a pas de remède à nos maux. Mais si nous percevons que la vie est beaucoup plus riche lorsqu'elle s'ancre dans des valeurs non matérielles (vrai, beau, amour, justice, paix), la perspective trop matérialiste de nos sociétés occidentales nous paraît soudain complètement folle et déplacée. Non seulement nos comportements entraînent une grave déprédation de l'environnement

et une injustice profonde dans les relations entre riches et pauvres, mais ils nous éloignent en fait du vrai bonheur en créant, à l'image de la publicité, un mirage fondé sur une consommation exacerbée incapable de nous satisfaire. Le futur, s'il aspire à être plus harmonieux, ne peut que reposer sur une forme d'autolimitation. L'autolimitation, parce qu'elle est librement consentie, permet cette juste simplification de nos modes de vie qui nous ouvre à la richesse de la vie, car elle permet que cette vie ne soit plus ensevelie sous le masque du consumérisme mais qu'elle puisse au contraire se développer harmonieusement si elle parvient à restaurer des liens de collaboration et de solidarité au sein de la communauté locale, en remplacement des lois de compétition et de quête individualiste. Cet essai montrera combien l'autolimitation est un mouvement créatif de la douceur et pourquoi ce changement permet de répondre aux défis de notre temps et selon quels termes il doit s'effectuer. Ce mieux rendu possible par un moins, c'est ce que j'ai appelé la loi du gain qualitatif: lorsque la supériorité d'un mode de vie autolimité (*small is beautiful*) paraît évidente, ce nouveau mode de vie devient attractif, par le gain qualitatif qu'il rend possible.

### ***Le désir de bonheur***

Les constats et outils que je proposerai se veulent très concrets et réalistes, mais ils n'en seront pas moins choquants et trop idéalistes parfois. C'est le propre d'une psychothérapie de découvrir les aspects choquants de nos convictions et de nos comportements. Il est important de persévérer dans ces temps de remise en question pour assumer pleinement le côté déstabilisant de nos découvertes, franchir cette phase de transformation mentale et retrouver sur l'autre rive une nouvelle cohérence qui se reconstruit petit à petit. Je demande donc au lecteur de faire un effort pour m'accompagner sur ce chemin et se prêter au jeu de la découverte d'une autre réalité possible qui est en

fait beaucoup plus réaliste que celle dans laquelle nous vivons, car elle s'ancre mieux dans le sens profond de la vie, quel qu'il soit, par le simple fait qu'elle reste en mouvement et voit au-delà des simples apparences. Petit à petit prendra forme ce qui deviendra notre mosaïque et j'espère qu'elle saura toucher le lecteur et faire vibrer en lui la fibre du bonheur.

Lorsque ce désir de bonheur sera clair, il sera plus facile de dire que notre esprit doit pouvoir dominer les forces de la matière. C'est à la soif de beauté, de justice et d'amour de guider nos pas dans ce monde matériel. Matière et esprit ne s'opposent pas, ce sont les deux aspects non contradictoires, bien que différents, d'une même réalité. L'art de cette relation entre esprit et matière consiste à percevoir cette prééminence de l'esprit sur la matière et ce lien indélébile qui lie ces deux entités trop souvent comprises comme antagonistes. La pratique de l'architecture me l'a appris au quotidien: on construit les murs, les planchers, le toit, mais l'essentiel de ce que l'on crée se situe en fait entre ces éléments, dans l'espace immatériel qui apparaît par le jeu des murs, des planchers, des matériaux et de la lumière. Je ne manipule que la matière, mais je crée en fait le vide qui naît du fait qu'il est compris entre ces éléments que j'ai mis en place. C'est l'esprit plus que la matière qui génère la présence de cet espace et cet espace prend corps davantage par le contenu qu'il enveloppe que par la forme apparente elle-même qui le limite. Enigme de cette relation entre esprit et matière.

La vérité de l'esprit reste indicible. C'est pourquoi le titre général de cet essai ressemble un peu à une énigme: il veut dire une vérité sans la figer, en laissant la porte ouverte à différentes interprétations possibles. Elle et Lui, c'est l'énergie qui nous anime, c'est notre source, c'est l'Esprit qui nous inspire, c'est cette force de vie sans laquelle nous ne serions rien, c'est cette Réalité à la fois masculine et

## Esprit de la démarche...

féminine qui nous crée sans cesse; la Terre, c'est la planète sur laquelle nous vivons, qui est plus qu'un simple amas de minéraux, car elle est un organisme vivant, certainement doté de sa propre vitalité et de son propre esprit; c'est aussi le lieu de notre incarnation, c'est-à-dire de notre perception et de notre expression; eux, ce sont ces autres, différents de nous, issus de ces autres peuples, de ces autres cultures, de ces autres sensibilités et traditions si différentes de la nôtre; nous, c'est notre propre collectivité, à l'échelon local ou régional, c'est le groupe auquel nous nous identifions; et moi, qui suis-je? quel est le sens de ma vie? A chacun de réinterpréter ce titre à sa propre manière, pour mieux pouvoir y reconnaître la complexité et la multiplicité des forces qui façonnent notre mystérieuse et insaisissable réalité au quotidien.

### *Une action des personnes au sein de la communauté locale*

Les véritables possibilités de changement et d'action sont d'abord bien évidemment celles des personnes; pourtant, la communauté locale joue tout autant un rôle prépondérant car elle constitue le lieu de l'enracinement des personnes et des actions, et elle offre les possibilités de la réalisation de petites transformations qui finissent par affecter l'ensemble de la société, changer les relations et les valeurs, changer les expériences, changer la culture locale.

L'individu tout seul ne peut pas grand chose, car, comme nous le verrons, il s'agit surtout d'améliorer la qualité de nos relations qui impliquent forcément plusieurs acteurs. L'individu est donc fort de ce qu'il peut engendrer dans ses relations aux autres, et la communauté locale est ainsi le champ rêvé pour expérimenter ce nouveau type de relations où chacun a besoin des autres pour être soutenu, encouragé, stimulé. On imagine des petits groupes qui se forment pour soutenir tel commerce qui offre une bonne qualité de biens produits

localement dans des conditions écologiques et équitables, mais on imagine aussi des petits groupes qui se réunissent pour réfléchir aux moyens à mettre en oeuvre pour créer des relations plus harmonieuses au niveau local, avec nos semblables ou avec les autres, ceux des autres cultures et des autres continents, ou tout simplement avec la nature qui nous entoure de manière immédiate.

Le leitmotiv de cette démarche, c'est le slogan "*un choix = un vote*", c'est-à-dire que chaque fois que je choisis quelque chose, je la plébiscite, qu'il s'agisse d'un bien de consommation, d'une coutume, d'une opinion, d'un comportement. Et de la sorte j'encourage ces manières de faire. Au contraire, en m'abstenant de consommer ce que je désapprouve, j'exerce une pression sur les coutumes ou sur le producteur pour qu'il change ses méthodes. La concertation du groupe est ici déterminante pour créer une réelle pression. C'est le retournement du marketing et de la démocratie dans sa vocation première.

### *Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment*

Chacun de nous a un effet sur le monde. C'est la loi du double cumul qui régit cette relation complexe entre notre comportement et l'évolution du monde:

- C'est le cumul de nos activités respectives (pourtant individuellement peu nocives) qui engendre les grands déséquilibres;
- et c'est le cumul de nos renoncements respectifs (avec le prix élevé qu'ils représentent pour chacun de nous) qui permet de rétablir ou de maintenir l'équilibre.

Cette loi du double cumul est complétée par deux autres:

- D'abord la loi de corruption: lorsque nous réalisons que notre mode de vie est fondé sur des privilèges issus de la corruption (exploitation des autres et destruction de la nature), nous sommes incités à reconsidérer ces privilèges et à envisager un mode de vie plus équitable.
- Et puis la loi de blanchiment: lorsque nous percevons que les produits de notre consommation ont été blanchis (par une présentation anodine sur les rayons de nos supermarchés) et ne révèlent plus, de ce fait, leur origine souvent corrompue, nous ne pouvons pas continuer à les consommer dans l'indifférence.

### *La mise en mouvement du changement*

Comme on peut le constater dans la formulation de ces lois, il ne s'agit pas tant de prescrire le juste comportement mais surtout de provoquer la prise de conscience et de mettre en mouvement le changement. Le coeur de la question réside dans notre propre conscience, car c'est la conscience qui est le vrai moteur de la métamorphose lorsqu'elle est assez libre pour percevoir l'injustice et voir combien cette injustice est insupportable et appelle le changement de nos comportements. C'est donc une oeuvre de l'esprit, du coeur et du mental, plus qu'une question des moyens à mettre en oeuvre.

Le mouvement du changement doit être ascendant, il doit partir de l'implication locale. La force de ce mouvement ascendant repose sur le constat suivant: Coca-Cola ou Microsoft ne sont des pouvoirs que parce que nous les nourrissons de notre soutien. Les pouvoirs qui nous gouvernent jouissent aussi de notre soutien, dû de plus en plus à une forme d'indifférence. Cette indifférence exprime certes une forme d'impuissance, mais elle n'en contribue pas moins à laisser

faire: tout ce que nous abandonnons au contrôle des puissants se retourne contre nous, riches et pauvres.

De même, la dégradation de nos villes naît de nos propres comportements: elle est le fruit de notre esprit de compétition et de notre manque de solidarité qui relègue en banlieue tous les marginaux dont le nombre croît avec les années. Peut-être aujourd'hui suis-je encore bien loti, mais cette course de compétition se retourne déjà contre chacun d'entre nous, non seulement parce qu'il ne saurait y avoir que des gagnants, mais surtout parce que seule la capacité de collaborer vraiment à la construction de notre communauté peut nous offrir des relations harmonieuses et un réel bien-être à tous.

C'est pourquoi nos sociétés doivent se féminiser; elles doivent revenir à un mode plus naturel et plus organique, à une échelle plus humaine, à un contrôle de l'homme sur les forces du marché. Elles doivent s'ouvrir à la diversité culturelle, elles doivent réapprendre l'idéal qui n'est rien d'autre que le pragmatisme du bonheur. Cet essai cherche à montrer comment cela est possible et à décrire les chemins de cette réalisation.

Il est redevable à toutes celles et tous ceux qui luttent, à toutes celles et tous ceux qui se sont engagés afin de rester fidèles à la vérité, pour une plus grande équité et une meilleure justice, dans un esprit qui nous inspire et nous incite à nous engager aussi sur ce chemin créatif de recherche et de vie.

### RESUME DES VOLUMES PRECEDENTS

#### ***0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement***

*Ce premier volume définit quelques principes de base qui illustreront l'esprit de cet essai consacré aux grands déséquilibres de notre époque. Je situerai cet essai dans une tension entre esprit et matière et dirai ce que j'entends par des mots comme esprit, spiritualité, âme, ou comme territoire, terre, espace, lieu, qui constituent le cadre de notre milieu de vie et notre ancrage au quotidien. Je montrerai comment la dimension de l'esprit a été galvaudée ou déformée pour devenir le champ de la culpabilité qui nous empêche d'accéder à la vraie libération, bien que cette libération soit en fait la composante principale de notre existence. Cette autre compréhension débouche sur une autre interprétation des sept grands déséquilibres qui caractérisent notre époque. Je montrerai enfin l'importance de la maturité communautaire locale pour générer des choix conscients prônant l'autolimitation comme principal remède qui nous ouvre les portes d'une vie beaucoup plus riche, variée et créative. Je décrirai les conditions nécessaires pour que se fasse une mise en mouvement qui mène à un changement progressif en douceur.*

#### ***1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité***

*Je décrirai le premier de ces sept grands déséquilibres, celui de notre humanité face à la nature, qui détermine en fait tous les autres, en montrant la rupture qui s'établit entre nous et notre milieu, due à notre besoin de créer un monde artificiel de confort physique, à l'abri de l'effort, pour échapper, croyons-nous, à l'indifférence de la nature à notre égard, bien que cette rupture en fin de compte nous isole surtout de ses forces harmonisantes. J'évoquerai comment notre*

*conception anthropocentrique du monde et la création de ce cocon artificiel, à l'opposé des traditions, donnent naissance à une machine qui s'entretient elle-même et dont nous devenons les victimes dans une course vers l'accumulation et la destruction, les grandes maladies de notre époque étant une expression tragique de cette dégénérescence. Je décrirai nos tendances à la domination, avec l'exemple du réchauffement climatique et des malentendus qui, à ce sujet, empêchent la mutation urgente nécessaire. J'illustrerai notre recours à la force et au virtuel par l'exemple de la voiture, de l'avion et de tous les mythes qui s'y rattachent. Je décrirai notre tendance au pillage, avec l'exemple du gaspillage de l'énergie et montrerai quelques orientations concernant les alternatives à mettre en place. J'examinerai les caractéristiques de l'outil, de la machine et de la technologie, pour montrer combien l'usage de ces moyens ne servent pas notre vocation et pour tenter de proposer quelques critères de transformation. Je soulignerai combien notre relation conflictuelle au temps, au déroulement des cycles naturels dans la succession des divers temps de notre quotidien ou de notre vie, et face à la mort elle-même, est fondamentalement l'obstacle à une mutation profonde, nécessaire pour dégager de nouveaux possibles que l'éloge de la lenteur viendra célébrer. Le rapport au temps, c'est aussi celui à la mémoire et à la perspective du futur qui n'existent en fait que dans le présent; ce rapport ne repose pas sur une course contre la montre, car le battement du temps est le pouls de notre vie.*

#### ***2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité***

*Je décrirai le second déséquilibre qui concerne les composantes féminines et masculines que chacun a en soi, indépendamment de son genre, comme homme ou comme femme. Le pouvoir d'enfanter de la femme imprègne toute son expérience et sa mentalité plus introvertie,*

*tandis que l'homme est marqué par son besoin d'agir, de structurer, de défendre les siens, dans une attitude plus mobile et extravertie. L'essentiel de la différence entre féminité et masculinité se perçoit surtout dans la différence de nos attitudes et non dans la différence de nos aptitudes, que la société persiste à évaluer selon une hiérarchie qui favorise les valeurs masculines. Je soulignerai combien notre société occidentale ne tient pas compte des acquis, de l'héritage et de l'écoute qui sont des dimensions féminines, et combien elle développe la virilité et l'action au point que la masculinité, toute orientée vers le but, perd toute compréhension de ce qu'elle entreprend et tout sens de la valeur du processus. Les institutions comme l'école et l'hôpital, à l'image de la masculinité, s'emparent d'un domaine de compétence sociale qu'elles se réservent et excluent ainsi toute participation plus affective de la communauté. Par analogie à la génétique, où les caractères récessifs s'esquivent devant les caractères dominants, on peut affirmer que les caractères féminins sont récessifs dans notre pratique sociale et ont donc plus de peine à s'exprimer. Or la société doit retrouver sa féminité et celle-ci ne peut éclore que si les domaines récessifs du silence, de l'écoute, de l'accueil sont protégés et si la perception du travail change fondamentalement, en étant désormais dissociée de sa valeur marchande. Nous devons donc apprendre à favoriser l'expression de ces qualités récessives féminines qui, si elles ne sont pas consciemment protégées, ne peuvent s'épanouir pleinement car elles se font inexorablement écraser par les valeurs dominantes masculines. La complémentarité entre féminité (caractère récessif) et masculinité (caractère dominant) est fondamentale; grâce à elle recherche de sens et structuration de l'expression peuvent se combiner et s'enrichir mutuellement. Sans cette forme de complémentarité, il ne peut y avoir de vie.*

## **Pauvretés - richesses**

### 3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

---

*Je décrirai le troisième déséquilibre, celui entre pauvretés et richesses, en traitant d'abord des divers types de misères, de pauvretés et de richesses pour affirmer que la distinction entre pauvres et riches n'est pas aussi claire qu'on le croit au prime abord et pour montrer que nos sociétés dites riches sont pauvres sous maints aspects, comme, aussi, les sociétés dites pauvres offrent maintes richesses. Puis j'affirmerai que certains biens, contrairement à d'autres, se multiplient lorsqu'ils se partagent, définissant ainsi divers types de biens et les types d'échanges qui leur sont propres. Je montrerai comment le marché a imposé une falsification de la valeur des biens et des échanges. Puis je proposerai une autre compréhension de ces échanges, fondée d'une part sur la gratuité des ressources naturelles, culturelles et spirituelles, puisque celles-ci nous sont offertes librement en héritage, et d'autre part sur la valorisation du travail, à comprendre dans son sens large de contribution de la créativité de chacun. J'aborderai rapidement les notions de pénurie, de rareté et de gaspillage en insistant sur l'absolue nécessité de changer fondamentalement notre rapport avec le temps qui ne doit plus être une mesure linéaire mais doit pouvoir retrouver son épaisseur d'instant vécu. Je finirai enfin par montrer combien nos hiérarchies occidentales entre riches et pauvres sont faussées par tant de paramètres et j'esquisserai comment la perception de la différence comme source de fascination peut*

*permettre des relations dans la réciprocité et l'enrichissement mutuel, par valorisation du don comme base de l'échange.*

---

**E**n abordant une réflexion sur la pauvreté et la richesse, thème qui est bien évidemment central pour ce qui concerne notre relation à la terre et à l'exploitation des ressources, je suis très conscient qu'il est absolument contradictoire, comme habitant d'un pays riche et vivant dans une aisance relative, de vouloir parler de la pauvreté qui est un état qu'on ne peut connaître que si on le vit quotidiennement. Chacun réinterprétera donc cette réflexion à sa manière, en fonction de son propre vécu, tandis que je ferai du mieux que je peux pour m'extirper de mes préjugés.

### 1) PAUVRETES ET RICHESSES

Avant de parler du contraste entre pauvreté et richesse, il faut tout d'abord établir une distinction entre pauvreté et misère. Notre culture matérialiste a horreur de la pauvreté comme du vide et confond tout ce qui a trait à la restriction. Mais pauvreté n'est pas misère. On parle souvent de lutte contre la pauvreté; il serait préférable en fait de parler de lutte contre la misère, car il s'agit alors de lutter contre la pénurie élémentaire.

### **Misères**

La misère se situe en effet en dessous du seuil de pauvreté. Elle désigne cet état de pénurie extrême où les besoins les plus importants ne sont pas satisfaits: faim, soif, santé, dignité, éducation, et surtout les besoins affectifs d'être vu, respecté, aimé.

La misère ne se décompose pas: la misère matérielle entraîne inévitablement exploitation, violence et humiliation, et devient ainsi misère affective. Face à la misère des autres, nous restons trop indifférents puisque nous ne sommes pas assez touchés pour changer nos modes de vie. Pourtant, il y a assez de richesses sur cette planète pour assurer le minimum vital de chacun. Cette forme d'indifférence est vraiment un scandale, qui lie encore plus misère matérielle (la leur), avec misère éthique ou spirituelle (la nôtre). La misère matérielle, dans ses faits bruts, engendre bien d'autres misères d'autres natures ou est indissociablement liée à des misères d'un autre ordre que celui de la matière.

La misère, même si elle est une et difficilement divisible, se décompose selon ses diverses formes, en fonction du domaine dans

lequel elle est la plus prononcée. Schématiquement, je vais distinguer quatre formes de misères. Cette distinction s'inspire de celle que j'ai définie dans mon introduction générale à propos de la manière dont nous percevons notre environnement<sup>1</sup> et que j'ai appelée chaîne des perceptions ou chaîne des transformations. La description de cette chaîne montre comment nous transformons les faits par notre perception, puis par notre interprétation et enfin par les choix que nous effectuons à partir de ce que nous avons cru comprendre de la nature des circonstances. Ces quatre formes de misère sont:

- 1) la misère matérielle ou misère des faits,
- 2) la misère affective ou misère des perceptions,
- 3) la misère éthique ou misère des interprétations,
- 4) la misère spirituelle ou misère des choix.

#### ***Misère matérielle : la souffrance dans les faits***

La première forme de misère est la misère matérielle, c'est-à-dire la pénurie élémentaire dans le domaine des biens matériels indispensables à la vie: alimentation, eau, air, habitat, soins minimum, dignité. Cette misère se traduit dans les faits objectifs par des manques mesurables. C'est la misère dans les faits.

Il ne peut y avoir de dignité humaine et de satisfaction des besoins affectifs si ne sont pas réunies les conditions minimales de survie physique telles que l'accès à une nourriture suffisante et équilibrée, l'accès à une eau propre, l'accès à un air non contaminé, l'accès à des conditions sanitaires et à une sécurité minimales, l'accès à un abri décent qui protège des rigueurs du climat et l'accès à une dignité qui permette l'épanouissement de l'être. La véritable misère est un état qu'on ne peut imaginer tant qu'on ne l'a pas vécu soi-même. Avoir

---

<sup>1</sup> Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

faim et vivre dans la terreur sont des obsessions de tous les instants, des états d'être qui mobilisent toutes les énergies et empêchent tout épanouissement de la personne.

La misère matérielle appelle la misère matérielle, la dépendance et la vulnérabilité. L'environnement naturel et aménagé est mis à rude épreuve car les pauvres, qui habitent généralement des lieux à haute densité démographique (du moins en regard du potentiel du lieu), cherchent bien évidemment la solution de leur problèmes en priorité dans le milieu naturel qui les entoure, ce qui entraîne une dégradation des conditions de vie par déforestation, érosion, épuisement des ressources en eau propre, surtout par mélange indistinct des formes de consommation de l'eau pour le lavage, l'abreuvement du bétail, la satisfaction des besoins en eau potable, la pollution par les excréments. Le milieu naturel se détériore aussi d'autant plus vite qu'il est sollicité pour répondre à tous les besoins, puisque les intéressés ne peuvent recourir à aucun autre moyen.

Par ailleurs les traditions ancestrales, héritées des temps plus sereins où la société jouissait encore d'une aisance minimale, entraînent souvent une dégradation accrue des conditions de vie pour la société qui a commencé à se désintégrer, comme par exemple la pratique de la dot qui, en transférant la terre à la famille de l'époux, rend la parcelle amputée insuffisante à assurer la subsistance de ceux qui restent.

On constate aussi que les bidonvilles sont le lieu de relations sans pitié où le moins pauvre exploite le plus fragile. Il n'y a en principe pas de solidarité sauf par nécessité, voire très rarement par idéal.

La vérité de ces situations nous apparaît encore moins à distance, lorsque la misère nous reste cachée, ou lorsqu'elle nous est seulement

indirectement perceptible. La misère des plus pauvres est ainsi à la mesure de notre inconscience, de notre propre aisance matérielle et de notre incapacité à remettre en question nos privilèges. En fait, à l'échelle globale de la planète, il n'y a aucune raison consistante qui puisse expliquer que les moyens de subsistance élémentaire, offerts gratuitement par la nature ou produits avec de simples moyens, ne soient pas répartis d'une manière équitable. Vu que nous disposons des moyens pour satisfaire tous les besoins liés à la survie de l'ensemble de l'humanité, la faille n'est donc pas technique et n'est pas due à une pénurie quelconque; elle se situe seulement au niveau de la motivation des diverses collectivités pour résoudre ce problème crucial. La vérité est tout simplement scandaleuse; c'est notre volonté qui fait défaut.

La misère matérielle peut aussi être virtuelle, dans la mesure où elle naît de notre avidité qui nous guide et nous fait ressentir une pénurie qui est toute artificielle car directement proportionnelle à cette avidité. L'enfermement dans cette forme de misère n'est alors pas physique mais psychologique, c'est-à-dire d'un tout autre ordre. C'est aussi notre perception égocentrique du monde ou notre besoin constant d'être au centre qui nous fait parfois ressentir cette forme de misère illusoire; de manière analogue, notre incapacité à laisser l'autre grandir à nos dépens, lorsque celui-ci accède enfin à ce qui lui revient de droit, révèle deux formes de misère: la sienne, réelle, et la nôtre, virtuelle. En effet, nous sommes souvent d'accord que justice soit faite, mais si possible pas à nos dépens!

### *Misère affective: la souffrance dans nos perceptions*

La deuxième forme de misère est la misère affective; davantage que la pénurie réelle, c'est la misère qui s'exprime non pas dans les faits ou les circonstances mais dans notre manière de percevoir ces faits et

## Pauvretés - richesses

ces circonstances. Cette misère se traduit dans le regard que nous jetons sur notre propre condition ou sur celle des autres. Ce regard n'est pas forcément en accord avec les faits objectifs; il peut être en profond décalage car il n'est pas seulement défini par les faits considérés mais il est aussi marqué, c'est-à-dire formé ou déformé, par tout notre vécu, par notre expérience, par notre passé, par notre héritage, inné ou acquis, par notre culture et les habitudes de la société dans laquelle nous vivons, et il transforme les faits à son avantage pour que ces faits ne viennent pas heurter notre sensibilité ni perturber notre quiétude. Cette misère affective, c'est la misère de nos perceptions.

La misère affective est grande, même dans nos sociétés d'abondance matérielle. Toute instabilité affective des premières années de vie participe à déséquilibrer profondément le développement de la personne, et nous sommes tous, à un degré plus ou moins élevé, victimes de cette forme de manque. Celui qui n'a pas reçu la tendresse minimale courra toute sa vie après une reconnaissance affective. Celui qui naît dans un contexte violent aura naturellement toutes les peines du monde à percevoir ce que peut être la paix et à travailler pour un équilibre de relations sereines. Comment pourrait-on savoir ce que sont ces biens inestimables si on a été privé d'en faire l'expérience. Naturellement, nous ne pouvons reconnaître que ce que nous connaissons déjà; nous pouvons identifier le racisme, l'exploitation, la solitude si nous savons plus ou moins ce que c'est, pour l'avoir expérimenté nous-mêmes. L'ignorance est certainement un rempart qui nous empêche de voir le monde comme il est et d'avoir compassion. Mais pour assumer pleinement notre nature humaine, nous devons apprendre à nous familiariser aussi avec des situations qui nous sont inconnues: nous devons apprendre à déchiffrer l'inconnu et à nous en sentir solidaires.

La misère affective naît surtout de la souffrance ressentie personnellement dans la perception de ce qui nous arrive. Lorsque nous percevons la souffrance des autres de l'extérieur, nous nous étonnons trop souvent que des manques essentiels engendrent à long terme de si graves déséquilibres, perturbant les êtres dans leur personne, et aussi la société dans son ensemble: actes de délinquance, fuite dans les diverses drogues ou refuge dans tous les extrêmes (violence, fanatisme).

Certes la perception d'un même événement varie grandement suivant les personnes. Je suis frappé de voir combien certains conservent une vision très optimiste et positive malgré de grandes souffrances, tandis que certains autres, qui paraissent relativement privilégiés, s'avèrent finalement très fragiles face à l'épreuve ou même face à d'illusoires épreuves nées de leurs perceptions trop dramatiques des choses. La diversité de nos vécus engendre une grande diversité de perceptions face aux mêmes événements. Bien que présents au même moment et au même endroit, nous voyons, entendons, ressentons des choses bien différentes.

### *Misère éthique: la souffrance dans nos interprétations*

La troisième forme de misère est la misère éthique: au-delà des faits et des perceptions de ces faits, elle concerne notre faculté d'interpréter ce que nous avons perçu. Cette misère se traduit par notre incapacité ou notre paresse à comprendre ce qui se passe autour de nous et à en tirer les conclusions nécessaires. Cette misère éthique, c'est la misère de nos interprétations.

Nous pouvons être comblés sur le plan matériel et même avoir tout reçu dans des domaines plus abstraits tels qu'éducation, formation artistique, possibilités d'expression et d'action, et pourtant nous

trouver dans un état moral problématique, si nous ne savons pas évaluer les circonstances dans lesquelles nous vivons personnellement ou collectivement, et si nous ne savons pas effectuer des choix dans notre quotidien, faute d'avoir pu développer une faculté de discernement fondée sur une hiérarchie de valeurs assimilées et personnalisées.

Cette forme de misère éthique ou spirituelle est très fréquente dans les pays aux standards matériels élevés où elle contraste violemment avec l'abondance des moyens mis à disposition. Murés dans notre confort matériel et notre bien-être personnel, nous restons non seulement aveugles à ce qui se passe autour de nous, chez notre voisin, dans notre propre collectivité ou à l'échelle de la planète, mais surtout nous ne saisissons pas le véritable sens ni la réelle portée des stades successifs d'évolution de notre communauté. C'est que nos sociétés ont tendance à s'enliser dans une forme d'indifférence aux problèmes majeurs de notre temps. Nous nous préoccupons du petit détail matériel qui nous touche directement à court terme et restons sourds et aveugles aux grands défis et urgences actuelles, car nous les percevons bien mais nous les interprétons à notre avantage ou jetons sur eux le voile d'une compréhension erronée afin de privilégier notre confort.

La plupart des décisions prises par le monde politique ou économique ne concerne d'ailleurs que des modalités accessoires et nous continuons à ignorer les grands enjeux qui pourtant ne tarderont pas à nous frapper, comme le réchauffement climatique, l'exploitation des plus pauvres, la montée de la violence. Dans le meilleur des cas, nos responsables politiques sont intéressés par la réflexion et désireux d'agir dans un sens constructif, mais ils se laissent submerger par le formalisme des procédures quotidiennes; par incapacité, par paresse ou par peur de déléguer, ils perdent la faculté de discerner l'essentiel.

On dépense des millions pour construire une autoroute, des tunnels ou des ponts, mais on affirmera ne pas disposer des quelques milliers nécessaires pour développer un embryon de réflexion sur l'orientation de notre développement et sur le sens de ces investissements. C'est que nous sommes habitués à répéter ce qui s'est toujours fait et nous nous perdons ainsi dans le détail. Cette indifférence aux urgences et ce besoin maladif de statu quo indiquent un manque profond de faculté à évaluer les circonstances, faute de liberté d'esprit et de références morales claires. Cette misère éthique naît de notre incapacité à donner une valeur aux choses, à comprendre le sens profond des événements en cours; elle naît de notre difficulté à interpréter les signes émis par notre milieu. Nous ne sommes que trop peu capables de trouver les bonnes grilles d'interprétation qui soient vraiment indépendantes des pressions du contexte et de nos intérêts. C'est que nous avons trop intériorisé les a priori du type de développement pratiqué par notre collectivité; nous ne nous posons plus de questions sur leur bien-fondé et restons ainsi prisonniers de cette manière habituelle de penser, de percevoir et d'interpréter. Nous nous retrouvons ainsi paralysés pour remettre en cause les priorités de notre système économique, qui ont été si bien assimilées que nous ne les percevons même plus, comme par exemple l'impératif de profit, la priorité accordée à la croissance, la conviction de la supériorité technologique de l'occident, et bien d'autres encore.

### *Misère spirituelle: la souffrance dans nos choix*

La quatrième forme de misère est la misère spirituelle: au-delà des faits, des perceptions et des interprétations, elle concerne notre faculté d'effectuer des choix, de nous mettre en mouvement dans une direction dont nous discernons le bien-fondé. Cette misère se traduit par notre incapacité à initier le mouvement de notre vie ou plutôt à en

## Pauvretés - richesses

canaliser l'énergie qui nous permette d'initier ce mouvement. Cette misère spirituelle, c'est la misère de nos choix.

La force du choix ne nous ouvre pas seulement les portes de l'action, elle nous ouvre aussi celles de l'être. Notre vie est en somme entre nos mains, dans les limites de notre marge de manoeuvre qui est en général beaucoup plus grande que nous le croyons. Cette marge nous permet d'insuffler notre énergie et notre esprit dans le sens qui nous paraît prioritaire car c'est nous qui orientons cette énergie de vie que nous avons reçue et que nous captions en permanence. Seule cette énergie essentielle peut participer à la véritable mise en mouvement de nos êtres, car cette mutation ne se fait pas sous l'influence (traction) du milieu ambiant, mais elle a lieu sous notre propre initiative ou sous l'impulsion de ce qui nous meut. Si nous abandonnons nos énergies à l'influence du milieu ambiant, nous renonçons à tout jugement et à toute liberté et nous nous condamnons tout simplement au conformisme.

La plupart des cataclysmes survient par ignorance de solutions de rechange ou plutôt par incapacité de discerner, préalablement, la différence qu'il y a entre les divers choix qui s'offrent. Les services publics par exemple sont la plupart du temps dans l'incapacité profonde de mesurer qualitativement les propositions qui leur sont faites, et, dans des procédures qui leur offrent pourtant une grande variété de solutions (concours par exemple) ils se contentent finalement d'effectuer des choix sur la base de critères extrêmement simplistes, sans rapport avec le contenu des propositions, mais liés plus prosaïquement au budget, au calendrier ou à la sécurité juridique. Ils s'évitent ainsi de traiter les options fondamentales et favorisent toujours les mêmes acteurs qui ne font que consolider le maintien du statu quo.

L'incapacité de discerner les solutions adaptées est d'autant plus marquée qu'il y a une incapacité à prévenir l'événement. Les pouvoirs publics agissent presque toujours en réaction aux cataclysmes, car ils sont dans l'incapacité de les voir venir. Les procédures envahissent le quotidien et un texte génial de quelques pages proposant des solutions novatrices de manière globale prendra, dans la pile des dossiers à traiter, la même place que la facture à payer pour la consommation d'électricité. Pour avoir travaillé dans l'administration publique, j'ai pu constater cette absence totale de hiérarchie des ordres de généralité et des urgences, que renforce encore la routine des procédures administratives qui impliquent les plus hauts responsables dans des décisions répétitives insignifiantes, au lieu de les laisser libres de se consacrer aux options fondamentales. Cette incapacité d'évaluation de la nature des problèmes et de la qualité des solutions proposées ou requises relève de cette profonde misère éthique et spirituelle qui marque nos sociétés. Le désert spirituel, né de notre incapacité à effectuer des choix, engendre l'inertie et la platitude générale. Il engendre un désert de béton et d'acier, constitué de matière mais déserté par l'esprit.

A chacune de ces formes de misère correspond un chemin de régénération:

- 1) misère matérielle - souffrance dans les faits: pratiquons le partage des biens disponibles,
- 2) misère affective - souffrance dans nos perceptions: osons voir les faits indépendamment de nos privilèges et de l'impact qu'ils ont sur nous,
- 3) misère éthique - souffrance dans nos interprétations: cherchons sans relâche le sens profond, au-delà des apparences et en regard de nos propres valeurs,
- 4) misère spirituelle - souffrance dans nos choix: osons affronter le changement, effectuer nos propres choix et conformons y nos vies.

## Pauvretés

Par opposition à la misère qui se définit clairement en termes de pénurie élémentaire, la pauvreté est un état plus difficile à cerner car elle peut être perçue très différemment selon les conditions économiques, selon les cultures, selon les contextes.

Le contexte dans lequel se situe la pauvreté joue un rôle essentiel. Par exemple, la pauvreté urbaine dépend d'intermédiaires pour accéder aux ressources indispensables, tandis que la pauvreté rurale a plus directement accès à la plupart des ressources essentielles, même si celles-ci sont insuffisantes. Au vu du contexte, la pauvreté peut ainsi devenir misère, en raison de cet état de dépendance qu'elle crée et qui la lie et l'empêche d'évoluer vers un mieux.

De la sorte, le seuil entre misère et pauvreté ne peut pas être défini de manière absolue. Dès que le minimum matériel vital est assuré, on constate que chaque société, chaque culture, chaque personne, chaque culture se positionne très différemment face à un meilleur confort matériel. C'est certainement le programme de notre société occidentale de vouloir toujours plus, mais elle n'en n'a, et de loin pas, le monopole. Toutefois de nombreuses cultures, comme les cultures amérindiennes ou aborigènes ou celles qui vivent dans un contexte écologique fragile, ont su intégrer l'art de l'autolimitation, montrant ainsi que cette voie est réaliste.

### *Image de développement*

L'homme blanc s'est fait une idée assez claire de la distinction qu'il convient de faire entre pays riches et pays pauvres. Mais dès qu'il faut cerner un peu mieux en quoi consiste cette différence, on constate qu'elle relève plus d'une manière de voir le monde que d'une différence bien claire. Sous bien des points de vue, c'est le paradoxe

et souvent le pays pauvre nous semble plus riche que le pays riche, surtout en ce qui concerne la vitalité. En plus de réelles ressources naturelles et d'une capacité à inventer la vie, ces pays dits pauvres disposent d'un potentiel exceptionnel par le fait qu'ils sont souvent aussi des pays jeunes, alors que la moyenne d'âge dans nos pays augmente peu à peu, au fur et à mesure que décroît notre démographie. 48% de la population de la Côte d'Ivoire ont moins de 14 ans, contre seulement 17% en Suède. Cette différence exorbitante met en évidence un potentiel incroyable des pays jeunes, potentiel d'ailleurs souvent considéré comme un handicap par les pays riches, dans une perspective malthusienne. Les riches seraient-ils pauvres, en fin de compte?

Il est évident que cette distinction entre pays riches et pays pauvres est une invention de l'Occident, restrictive parce que fondée principalement sur des critères matériels, et, surtout aussi, sur une échelle de valeurs occidentales, mettant l'accent sur la quantité. Nous avons acquis l'habitude, chez nous, de mesurer le développement en termes de quantité de biens, selon une manière de faire qui néglige les aspects qualitatifs et ignore de considérer la nature des relations qui, plus que les produits, détermine en fait le réel potentiel d'évolution d'une communauté. Cette mesure simplifiée de la richesse fait intervenir deux facteurs principaux:

Notre modèle de développement consiste en deux notions principales:

- 1) d'abord la notion d'un développement qui puisse se mesurer en termes quantitatifs (PNB, revenu par tête, taux de croissance démographique), en se fondant surtout sur la mesure de la richesse matérielle c'est-à-dire sans apprécier les aspects qualitatifs (choix de société),

## Pauvretés - richesses

2) et ensuite la notion de biens qui se limitent à ce qui peut s'échanger sur le marché, ignorant ainsi tout autre contribution qui n'est pas mesurée à l'étalon de la monnaie, c'est-à-dire toute contribution gratuite ou propre au tissu social "naturel" (éducation des enfants, entretien de bon voisinage, solidarité naturelle, créativité spontanée, maturité de la conscience sociale et communautaire).

Bien sûr, il existe d'autres outils de mesure comme par exemple l'indicateur de développement humain (IDH) qui prend en compte des aspects autres que les seuls facteurs économiques. Pourtant les indicateurs de ce type semblent presque tous avoir à faire à la quantité, si ce n'est pas tout simplement à la quantité de richesses matérielles accumulées et mesurées en fonction de la monnaie en cours. Dans ce sens, par exemple, les amérindiens et les aborigènes se voient qualifiés d'un faible indice de développement humain, car ils n'ont pas parcouru la filière scolaire officielle et n'ont pas eu accès à l'université, même s'ils ont acquis un savoir relativement élaboré par contact direct avec leur communauté. La sagesse et la faculté d'autolimitation ne sont pas reconnues par ces indices. Le pauvre ermite qui a choisi la voie ascétique se voit traité comme le pauvre mendiant.

A titre d'indices, il existe aussi des labels divers qui sont signes de qualités, traitant de la manière dont le bois est produit, ou concernant la mesure dont l'activité concernée (pêche, textile, nourriture) est respectueuse de l'environnement ou la mesure dont cette pratique (production exotique, travail des enfants) satisfait des critères éthiques. Malheureusement ces critères qualitatifs n'ont pas d'influence sur ces indices de mesure, car ceux-ci ne peuvent éviter d'être des mesures de quantité, selon un étalon qui se réfère aux

modes usuels de faire et qui se définit presque toujours en référence plus ou moins directe au marché et à la monnaie en cours.

Ainsi ces autres manières d'évaluer qualitativement une situation pèsent en général peu en regard des deux notions mentionnées (mesure quantitative et bien marchand) qui restent centrales pour nous aider à mieux comprendre la nature du modèle de richesse imposé aux pays pauvres. Nos interventions et nos modèles de développement occidentaux déstructurent les relations propres aux collectivités traditionnelles, d'une part en imposant des circuits économiques et sociaux qui viennent déséquilibrer les liens établis aux cours des siècles et d'autre part en dévalorisant complètement les valeurs reconnues par ces sociétés traditionnelles.

Parce qu'ils nient les dimensions qualitatives, nos modèles de développement génèrent la pauvreté de trois manières différentes:

- 1) Ils engendrent d'abord des modes excessifs d'extraction des richesses, concentrés aux mains d'une minorité, et créent ainsi la pénurie en privant les communautés locales de leurs ressources propres. C'est l'aspect de l'exploitation.
- 2) Ils prônent ensuite la prééminence de certains biens sur les valeurs habituellement reconnues et créent ainsi la pénurie en imposant, aux communautés touchées, des buts et des valeurs cibles sans rapport avec leurs besoins ni avec les moyens disponibles. C'est l'aspect de la colonisation.
- 3) Ils dénigrent de la sorte tous les acquis sociaux et culturels locaux ainsi que le savoir faire de la collectivité, fondés sur les valeurs traditionnelles. C'est l'aspect de la dévalorisation.

Ces modèles pourtant séduisent car ils font croire à un succès facile; le colonisé les accepte donc d'autant mieux, dans l'espoir de devenir

riche lui aussi. Pourquoi devrait-il être plus sage que nous qui ne résistons pas mieux à la tentation de ces illusions?

La pénurie naît autant de ce qui est enlevé à ces communautés (exploitation) que de ce qui leur est imposé (colonisation) ou de ce qui leur est nié (dévalorisation). Cette triple action se traduit autant à l'extérieur de nos sociétés occidentales, dans les continents du Sud, qu'à l'intérieur, dans notre propre tissu social, envers les sociétés traditionnelles locales ou les groupes sociaux minoritaires. C'est en effet qu'on retrouve les mêmes mécanismes et les mêmes effets à l'intérieur de nos propres collectivités où ces mécanismes d'exploitation, de colonisation et de dévalorisation frappent les secteurs traditionnels et toute une frange importante de la population, en entraînant marginalisation et exclusion sociale.

Nos sociétés dites riches présentent de la sorte des aspects de pauvreté terrible, et même de misère profonde. Non seulement, il y existe aussi une misère matérielle qui touche des gens très démunis, misère encore plus scandaleuse et humiliante dans un contexte d'abondance, mais sur le plan affectif, social, éducatif, culturel ou spirituel, on y rencontre des cas désespérants de solitude, de désespoir et de mal-être.

### ***Isolement***

En occident, la vieillesse est une tragédie dès que la personne âgée n'est plus en mesure de subvenir seule à ses besoins. Le statut d'étranger confine le réfugié ou celui qui vient d'ailleurs à la marginalité tant le tissu social est refermé sur lui-même. La maladie isole. La famille devient un ghetto en décomposition qui abrite les pires malaises, faute d'un regard, d'un soutien extérieur ou de l'intervention de proches appartenant à la famille large.

La surabondance matérielle déséquilibre tous les rapports entre les gens et crée l'isolement: chacun dans sa voiture, chacun derrière son ordinateur. Le voisin de palier est plus éloigné que de nombreux interlocuteurs virtuels par internet qui n'existent en fait que dans notre imaginaire. Les moyens techniques servent partout d'intermédiaire: il devient de plus en plus difficile de faire ses achats alimentaires en étant en relation directe avec une présence humaine. Le seul moment d'échange avec un semblable se situe à la caisse, au moment de payer, entre une caissière épuisée de n'avoir manipulé que des marchandises et un client réduit à une sorte d'ombre et on n'échange même plus de monnaie puisque le paiement se fait directement par carte magnétique, de banque à banque, évitant ainsi le contact de main à main. "Veuillez parler dans l'hygiaphone"<sup>2</sup> comme disait l'inscription affichée sur la vitre des guichets d'autrefois. Les relations qui passent par l'intermédiaire de l'argent et de la matière détruisent le lien social et isolent les personnes.

Dans les pays dits pauvres, le marchandage reste le moment privilégié de la relation. C'est une marque de mépris que d'acheter sans marchander, comme si l'on n'avait pas le temps d'échanger quelques mots. Dans nos pays dits riches, nous n'avons pas le temps et nous achetons en vitesse, seulement pour satisfaire le "besoin" réduit à sa dimension purement matérielle. Celui qui a plus d'argent que de temps achète au supermarché dans l'anonymat et l'isolement, tandis que celui qui a plus de temps que d'argent marche et tisse une ébauche de relation vivante. Le premier est dit riche, tandis que le second est dit pauvre!

---

<sup>2</sup> Hygiaphone: perforations dans la vitre qui sépare l'employé du client afin de permettre au son de la voix de franchir cet obstacle (aujourd'hui souvent remplacé même par un micro).

## Pauvretés - richesses

### *Le handicap comme définition*

Nos sociétés occidentales n'ont plus le temps de s'occuper de leurs vieux, de leurs malades ni même de leurs enfants. Autrefois, les faibles étaient intégrés au tissu social: les vieux étaient vénérés pour leur expérience et leur savoir; ils restaient une autorité morale, malgré leur décrépitude physique et parfois même mentale, tandis qu'aujourd'hui on les met au rebut au nom de leur faiblesse physique qui signifie dévalorisation. Les handicapés mentaux circulaient librement et étaient connus de tous, au sein de la collectivité, chacun les taquinant avec affection. Certes ce n'est pas l'idéal, mais c'est du moins une relation humaine vivante.

Il nous semble normal que la faiblesse soit identifiée comme handicap; dans ce sens, nous avons développé toute une série d'institutions spécialisées qui prennent nos vieux, nos malades, nos handicapés, nos enfants, nos chômeurs en main. Finies les responsabilités familiales du clan! Comme je l'ai décrit en détail à propos de la masculinité des institutions<sup>3</sup>, des spécialistes sont rémunérés pour assurer ces tâches dont nous ne voulons plus. Cette manière de concevoir une société fonctionnelle débouche sur le coût exorbitant d'un service incapable, malgré le dévouement du personnel, à satisfaire tous les besoins affectifs de ses pensionnaires. Elle implique aussi la perte irrémédiable d'une richesse humaine insoupçonnée, et signifie la déchéance de ceux qui ne sont plus considérés que du point de vue de leur handicap: je suis vieux, je suis chômeur, je suis assisté, je suis handicapé, je suis réfugié, je suis séropositif... je suis négatif. En réaction, cette définition de la personne en fonction de son handicap détermine un droit au statut d'assisté et crée ainsi la dépendance, qui n'a plus rien à voir avec une forme d'assistance créatrice. Cet état de dépendance est débilitant et

incite celui qui est sensé en être le bénéficiaire à tricher au maximum pour entrer dans la catégorie d'assisté qui le dispense d'assumer lui-même sa propre croissance. Le handicap est la perception négative de notre différence qui découle du modèle de développement. Il génère les mêmes trois formes de pauvreté vues plus haut: exploitation, colonisation, dévalorisation

### *La mort des relations et de la solidarité*

Le besoin est une clause inévitable de la vie. Il met les êtres en relations car, par chance, aucun de nous ne peut être autosuffisant. Le besoin crée donc le lien. Cela est très visible dans toute société traditionnelle où la complémentarité et la solidarité sont, par nécessité plus que par idéal, des principes de base du fonctionnement de la société, au point d'ailleurs qu'ils en deviennent parfois contraignants et étouffants.

Dans notre société dite moderne, nous avons créé toute une série de services pour assumer diverses fonctions correspondant chacune à un besoin bien défini: l'école assume l'éducation, l'hôpital traite la santé, l'entreprise fournit travail et revenu, les commerces procurent les denrées, les services sociaux apportent l'aide qui permet de palier à tous les défauts générés par ce système. Comme le montre si bien Ivan Illich, plus le besoin est grand, ou plutôt moins le service parvient à le satisfaire, plus ce service prend d'ampleur, au détriment du lien social et au nom d'une illusoire efficacité qui semble ne dépendre que de l'ampleur des moyens mis à disposition. C'est que nous croyons complètement dans la faculté du service en question de répondre au besoin, et nous ne voyons pas combien sa nature même est un obstacle à sa fonction, car il ne saura jamais assumer ce que la vitalité du lien intégré au quotidien peut seul procurer.

---

<sup>3</sup> Voir: 2 - *Récessif et dominant - une réconciliation entre féminité et masculinité.*

Comme je l'ai déjà décrit, les institutions s'emparent toujours plus du domaine de leur compétence; le rôle de l'éducation est ainsi confié toujours plus à l'école au fur et à mesure que la famille perd ses responsabilités dans ce domaine. La santé, de même, est toujours plus déléguée aux médecins et aux caisses maladie chargées de financer ce système de délégation, dont chacun attend le miracle; on ne sait plus écouter son propre corps, on ne sait plus le comprendre, on ne sait plus en prendre soin. Les services sociaux, eux surtout, se développent toujours plus face aux besoins toujours croissants d'une société qui démissionne et abandonne ses responsabilités aux institutions. Dans un tissu social déstructuré et atrophié, nous sommes réduits au rôle d'usagers toujours plus dépendants des services qui doivent nous prendre en main et dont dépend notre bien-être. Le développement des institutions crée ainsi la pénurie de réponses adéquates et laisse augmenter les besoins non satisfaits qui deviennent, à leur tour, la raison pour que ces institutions se développent encore davantage.

L'institution, chez nous, remplace le lien. Plus elle se développe, plus le lien s'atrophie. De surcroît, ce développement est extrêmement coûteux et implique des financements toujours plus lourds, de sorte que les pauvres se trouvent toujours plus marginalisés et exclus de ces circuits. Le développement des institutions vient ainsi détruire le lien social et la solidarité obligée propre aux sociétés traditionnelles et il remplace cette qualité originelle de rapports sociaux, souvent contraignants, par un rapport de services payants à des usagers confinés au rôle de consommateurs impuissants. La pauvreté du lien ainsi établi est à la mesure de la richesse matérielle consacrée à ces services condamnés à une pauvreté croissante de fonctionnement.

Le besoin, qui, à l'origine, était la cause de la cohésion sociale et des liens d'échange, devient la cause de l'isolement et de la

professionnalisation des relations qui ne peuvent se développer que dans le cadre des institutions venues remplacer les relations sociales d'un tissu vivant par des structures lourdes, inefficaces et onéreuses. Pour résister à cette tendance, il importe donc, dans toute occasion d'échange fonctionnel ou institutionnel, d'apprendre à prendre le temps de la relation, comme si l'autre était la raison de notre démarche, et non le simple instrument.

### *La pauvreté des représentations*

Ainsi, même nos pays riches souffrent de pauvreté, comme nous l'avons vu, sous une forme plus déguisée. Le développement des pays les plus riches comme les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, l'Allemagne, la Suisse, est en fait profondément marqué par une pauvreté des représentations. Que sait-on, dans ces pays, de la manière dont vivent les autres cultures et, dans les cas où il y a conscience de ces différences et inégalités, que fait-on pour changer de mode de vie?

La pauvreté des représentations que nous avons de la vie, sous ses diverses formes, ici et ailleurs, est certainement une des causes les plus importantes de la dégradation de l'environnement; une grande part de cette dégradation est en effet directement causée par des idées fausses selon lesquelles les ressources seraient inépuisables ou qu'il suffirait de produire davantage pour remédier au manque perçu - qui souvent d'ailleurs n'est pas un manque réel puisque le besoin est faux mais en fait une simple frustration de notre avidité - ou que l'impact de nos modes de vie sur le climat serait insignifiant. La politique des Etats-Unis en matière d'environnement a atteint son point le plus bas; la notion même de limite est bannie car elle s'oppose au mythe américain du Far West illimité à conquérir. L'explosion démographique s'y accompagne d'une explosion outrancière de la

## **Pauvretés - richesses**

consommation qui multiplie ainsi l'impact de chaque nouvelle naissance ou immigration. L'absence de toute mesure de contrôle ou d'évaluation des effets de la politique environnementale souligne l'insouciance du pouvoir et le caractère primitif de l'approche politique. Cette insouciance se retrouve chez les habitants qui, dans leur majorité, refusent de considérer la conséquence de leurs actes. C'est en cela qu'intervient la pauvreté de nos représentations qui nous incite à détruire le milieu et la société dans lesquels nous vivons. Certainement, sauf cas de conditions objectives de pénurie, l'espèce humaine est la seule qui procède de la sorte.

### ***Pauvre et ennemi***

Le pauvre, dans nos états dits démocratiques, devient souvent l'ennemi. On le craint comme source de désordres possibles qu'il pourrait provoquer en raison de sa pauvreté. Les sans-logis sont perçus comme un danger et des pays comme la France n'hésitent pas à les enfermer à titre préventif pour les empêcher de créer le trouble dans l'ordre établi. On voit ainsi les prisons se remplir de gens dont le seul crime est de ne pas avoir de travail ou de ne pas avoir de domicile fixe.

La guerre contre le terrorisme selon la version anglo-saxonne a choisi de déclarer pour ennemi tout le monde musulman qui, dans sa majorité, comprend surtout des pays du sud marqués par la pauvreté, malgré les grosses fortunes qui y résident. En ces termes, les pays riches révèlent leur véritable intention en voulant construire une sorte de muraille entre les pauvres de l'extérieur et eux-mêmes, et en s'attaquant aux pays dotés de ressources pétrolières et minières pour s'emparer de ces richesses sous le prétexte que ces pays abritent des terroristes. Certes ces terroristes intégristes existent bien et constituent un danger réel contre lequel il est impératif de lutter, mais

on ne peut condamner des nations entières sans discernement; ces fanatiques représentent une part infime de cette population musulmane, comme tous les fanatiques du monde représentent d'ailleurs une part infime de la population mondiale, surtout si on se donne la peine de distinguer le mouvement de résistance ou la violence réactive du mouvement terroriste auquel on tente de les assimiler. La dite lutte contre le terrorisme s'avère en fait être elle-même une des causes principales de ce même terrorisme car elle ne sait pas faire la distinction entre pauvre, musulman et terroriste. Par son amalgame simpliste, elle provoque l'injustice et la haine en désignant comme insurgés les gens qui résistent courageusement à l'invasion de leur pays par l'armée d'une superpuissance, comme si le fait de résister n'était pas légitime et héroïque. Cela montre l'ignorance crasse des dirigeants, et de ceux qui les soutiennent dans leur entreprise, et l'importance de la distorsion qu'ils introduisent à fin de défendre leurs propres intérêts qui consistent à faire vulgairement main basse sur les richesses de ces pays. Une vraie lutte contre le terrorisme doit en fait en premier lieu se libérer de tout caractère raciste et en second lieu s'attaquer aux racines même de la pauvreté en instaurant de nouvelles relations d'équité et de respect; elle s'avère donc complètement incompatible avec la défense de nos privilèges. Elle ne peut être une guerre contre les pauvres; elle doit être une guerre contre la misère, l'injustice et la corruption, en commençant par chez nous.

### ***Le voeu de pauvreté***

Mais la pauvreté n'est pas toujours négative. Dans toutes les traditions spirituelles, la pauvreté revêt aussi un sens bien particulier qui n'est plus synonyme de manque mais au contraire correspond à un choix de simplicité pour aider à la recherche spirituelle et libérer des contraintes matérielles. Bien entendu, cette pauvreté n'est pas misère,

car elle correspond à un choix librement consenti, sur un chemin de recherche. Et cette signification profonde du libre choix fait naturellement toute la différence!

Cette pauvreté est épuration. Elle est l'expression, ou du moins l'apprentissage, d'une forme de détachement. Du sannyasi hindou au moine franciscain, en passant par les ermites de toutes religions, la simplicité du mode de vie fait partie d'un vœu de pauvreté destiné à renforcer notre liberté d'esprit et à nous consolider dans un regard qui tente de percevoir la réalité au-delà des apparences.

Certaines sociétés ont même une conscience très aiguë de la nécessité de limiter le développement de moyens artificiels pour assurer notre confort car elles se rendent compte combien la technologie, aussi simple soit-elle, vient interposer un filtre entre notre milieu et nous, et combien elle devient ainsi obstacle à la compréhension de la vie. Ces sociétés, comme les cultures aborigènes ou amérindiennes et beaucoup d'autres cultures habituées à des modes de vie plus pauvres, ont une capacité d'autolimitation qui est fascinante car elle montre le degré de conscience impliqué dans les choix communautaires (richesse des interprétations et des choix), tandis que nos sociétés occidentales semblent prises dans une spirale de développement dont elles ont perdu tout contrôle et à laquelle elles se retrouvent soumises. Les mécanismes de développement de la technique, des institutions et du marché nous entraînent sur une voie que nous n'avons pas choisie mais qui résulte du jeu des forces que nous avons mises en marche. Par contraste, les sociétés traditionnelles aborigènes nous semblent primitives car nous avons perdu la faculté de mesurer l'évolution en termes autres que matériels. Par exemple, la qualité des liens entre une société et son milieu ou entre membres d'une communauté passent inaperçus à nos yeux tant que les apparences matérielles ne revêtent pas le caractère tape-à-

l'oeil auquel nous sommes habitués. Or les considérations faites plus haut à propos du développement inadéquat des institutions montrent bien que ces aspects qualitatifs concernant la force des liens sociaux sont primordiaux pour assurer le bonheur général, plus, beaucoup plus que notre confort matériel qui est en somme terriblement stérile.

### *Saint François d'Assise*

François d'Assise a provoqué un revirement profond dans la mentalité religieuse de son temps en donnant naissance à tout un mouvement de la pauvreté librement choisie. De manière extrêmement simple, il s'est mis à pratiquer, d'abord à titre seulement personnel, une autre forme de vie spirituelle, fondée sur une autolimitation extrême, non à titre d'autopunition mais au contraire à titre de libération et d'ouverture vers Dieu, sur le monde et sur les autres. Sa démarche a depuis toujours été perçue comme une remise en cause profonde des structures de pouvoir. Elle contestait la richesse de l'Eglise qui s'avère en contradiction complète avec le message de l'évangile. Et surtout elle proposait, comme guide de notre pratique quotidienne, une imitation toute simple de l'exemple de Jésus Christ dans sa vie pauvre de confiance, de partage, d'amour et de justice. Elle représentait ainsi un profond changement de modèle et une autre interprétation radicale de l'évangile.

La pauvreté acquérait ainsi un autre visage, celui d'un dépouillement, d'une simplification extrême qui permettait à la vie d'émerger et de se développer.

### *La richesse de la pauvreté*

De ce choix volontaire possible de la pauvreté découle une toute autre perception de ce qu'est la pauvreté. La pauvreté n'est ainsi plus seulement négative, mais elle offre des qualités que, seule, elle peut

## **Pauvretés - richesses**

offrir. La plupart des sociétés traditionnelles qui sont restées isolées ne connaissent pas les maux de la drogue, de l'alcoolisme, de l'isolement, elles présentent souvent au contraire autant de solutions que nous avons de problèmes dans nos sociétés dites riches. C'est bien le signe que nous devons abandonner nos mesures et nos manières d'appréhender le monde, pour découvrir un autre regard qui sache aussi intégrer les valeurs que ces sociétés pauvres peuvent vivre, même si nous ne savons pas comment mesurer cette forme de bonheur, même si cette forme nous est étrangère ou ne nous attire pas particulièrement parce qu'elle fait appel à des hiérarchies de valeurs qui ne sont pas les nôtres. Dans un cas comme dans l'autre, nous ne pouvons persister à mesurer leur bonheur à l'étalon de nos priorités.

### **Richesses**

De même qu'il existe mille formes de pauvretés dont certaines peuvent être porteuses de vie, ainsi en est-il aussi des richesses qui, par la multiplicité de leurs aspects, peuvent contribuer à notre bonheur comme elles peuvent aussi nous enfermer dans la pire des désolations.

#### ***Biens matériels et outils***

La richesse matérielle n'est bien entendu pas un mal en soi. Elle est un potentiel fabuleux de réalisation de soi et de service à la communauté. Mais elle comprend aussi, en elle, tous les aspects de séduction auxquels nous devons savoir résister. La richesse nous rend esclaves pour la seule raison que nous ne savons pas établir les justes hiérarchies. Notre attachement à nos petits intérêts privés nous fait perdre de vue le bien général et nous travaillons ainsi trop souvent à défendre nos privilèges contre les privilèges des autres ou contre le bien commun sans percevoir que, tous ensemble, nous formons en fait un tout interdépendant: nous ne sommes que les cellules d'un seul

corps. Si le muscle du bras veut absorber toute la nourriture que produit le corps, il ne recevra plus l'oxygène que doit lui fournir le poumon, car celui-ci n'aura plus de quoi fonctionner normalement. Nous voici donc naturellement contraints à la solidarité!

La matière, les objets et les outils sont neutres en soi, seul l'usage que nous en faisons détermine leur rôle effectif. Toutefois ces objets et outils dictent leurs propres règles de fonctionnement, sitôt que nous choisissons de les utiliser, car il n'y a pas mille manières d'utiliser un marteau; plus l'outil est sophistiqué, plus il implique le respect de règles multiples et impose un comportement ou une mentalité définie et surtout l'intégration à des circuits précis de production et d'échange qui sont les vecteurs de propagation de leurs propres valeurs culturelles. En général, l'usage de la machine implique un comportement donné et une certaine hiérarchie de valeurs favorisant l'efficacité aux dépens des valeurs plus sensibles. Nous sous-estimons toujours le rôle indissociable de la culture qui est attachée à chaque objet ou à chaque outil. Le rôle de cette valeur attachée est d'ailleurs aussi perceptible dans les cultures traditionnelles.

La richesse est en fait difficile à vivre car elle procure des moyens accrus qu'il convient d'exploiter à bon escient; elle est donc exigence de responsabilité, de conscience et de sagesse.

#### ***Paix et confiance***

Une des principales richesses dont peut jouir une société est certainement la paix et la confiance. Comme le disait Winston Churchill, la liberté et la démocratie, c'est de savoir que lorsque qu'on sonne à votre porte à 6h du matin, c'est le laitier! Le laitier ne sonne peut-être plus aujourd'hui à notre porte, mais le sentiment de sécurité reste un bien inestimable que beaucoup de peuples ont perdu.

L'insécurité peut revêtir mille formes; entre régime totalitaire, guerre, terrorisme, fanatisme, banditisme et délinquance, il y a mille raisons de craindre. Heureuses les collectivités épargnées par ces maux.

Autre bien précieux, la liberté n'est pas une permission de faire ce qui nous passe par la tête et n'est pas un projet individuel; c'est au contraire la faculté de suivre la vérité comme un choix qui s'impose, c'est-à-dire d'être prêt intérieurement à affronter les difficultés individuelles et collectives qui se présenteront sur ce chemin de vérité. Cette liberté de se confronter à la vie est une des principales richesses qui s'offrent à nous, si ce n'est pas la richesse par excellence!

La beauté est la traduction d'une harmonie privilégiée. Vivre dans un beau paysage ou dans un cadre harmonieux est une inspiration de chaque instant favorable au développement de l'âme. C'est l'expression aussi d'une culture qui a su s'intégrer à son environnement, à moins que ce soit tout simplement une terre naturelle qui n'a pas été touchée, faute d'intérêt ou d'accessibilité. Cet accès à la beauté est un privilège riche en potentiel: il est richesse absolue qui ne prive personne!

L'ouverture à l'autre est une richesse bien trop rare, car nos sociétés ont pris le pli de vivre repliées sur leur propre perception du monde et sur leur point de vue subjectif. Une réelle ouverture nécessite une sécurité intérieure qui ne peut se fonder que sur une évolution personnelle ou communautaire, permettant de nous libérer de nos a priori pour être en mesure de comprendre la diversité des points de vue et la diversité des perceptions qui en découlent.

### *Sourire*

Certains peuples ont développé un patrimoine de richesses dans leur manière de vivre qui est frappante et riche d'enseignement. La culture du sourire est une des plus belles merveilles qui soient. Bien que cela puisse paraître une approche naïve, je reste convaincu que le sourire est une mesure du bonheur profond. Je garde en mémoire le sourire radieux et intense d'une petite mendiante de Delhi avec qui je n'avais échangé que quelques signes et quelques regards. Ce sourire issu du plus profond de son être m'a touché au plus profond du mien comme un geste de vie et d'énergie tellement juste que j'en ai été bouleversé. L'origine de ce sourire reste mystérieuse; c'est sans doute le point de contact entre l'intérieur et l'extérieur, comme lieu privilégié de l'échange et de l'accueil. Comment ne pas voir qu'un sourire de cette nature n'est pas une des plus profondes qualités de l'être! Tant de désespoir dans les regards des gens, souvent même matériellement très aisés, qui empruntent le métro parisien. La vraie misère est souvent là, et non à Delhi.

### *Hospitalité*

La culture de l'hospitalité est une des grandes richesses de certaines sociétés "pauvres". Invité une fois dans une oasis saharienne à partager le thé et une salade fraîche, j'ai cru recevoir une part de paradis. Une autre fois, invité en Syrie par un homme qui s'était improvisé mon guide pour une journée, j'ai découvert que sa femme avait travaillé sans doute toute la journée à préparer un festin. Et dire qu'il ne m'en avait rien dit et que j'avais failli décliner l'invitation. Toute cette générosité coulait de manière naturelle, sans attente de retour, puisque mon hôte savait que nous ne nous reverrions jamais. Cette faculté, très fréquente dans la culture de l'Islam, d'ouvrir ses portes à l'étranger et de lui offrir ce qu'on a de mieux est un des grands mystères de l'âme humaine! On voit alors combien la

## Pauvretés - richesses

générosité et l'esprit du don sont des attitudes qui sont profondément ancrées dans la nature humaine, surtout lorsque ces attitudes sont stimulés par la culture; elles sont certainement beaucoup mieux ancrées en l'homme que ne le sont notre goût pour le profit et notre individualisme, du moins tant que notre nature n'a pas été pervertie par l'avidité et la compétition. Chez nous, nous en sommes en général bien loin et notre bien-être matériel constitue sans doute une bien lourde entrave à cette générosité. Plus on a, plus on craint de perdre, et moins on est prêt à partager.

### *Savoir*

Il y a aussi la richesse du savoir: savoir-être, savoir-faire, savoir-vivre. Notre société technicienne perd tout son savoir, alors même qu'elle prétend l'accumuler. En tant qu'architecte, je le vois presque au quotidien sur les chantiers: les corps de métiers ne connaissent plus les vieilles techniques. On ne sait plus construire des escaliers sans coffrage ou sans échafaudage, car on a perdu la technique de la voûte sarrasine. On ne sait plus monter un mur en brique apparente, et le maçon propose spontanément de faire, pour le même prix, le même mur mais crépi sur les deux faces, tant le savoir-faire soigné n'est plus pratiqué. Et lorsqu'on rencontre un artisan qui connaît encore son métier (un menuisier qui sait travailler le bois avec finesse, un tailleur de pierre qui sait reconnaître les veines de la pierre, un cordonnier qui sait créer des objets en cuir simples et résistants), on reste surpris, tant cela est rare. Or il faut reconnaître que souvent les pays dits pauvres sont encore riches de ce type de savoir élémentaire du quotidien.

La mondialisation, dans sa hâte à poursuivre le profit rapide et facile, non seulement unifie les modes de vie et détruit la diversité si riche des cultures, mais elle participe aussi à faire disparaître nos savoir-

faire les plus élaborés. La corbeille tissée avec art est remplacée par le bol en plastique bêtement pressé. Et dire que nous participons volontairement à cette forme de destruction de nos identités, en soutenant activement ces processus par le biais de notre consommation quotidienne!

Chez nous, le savoir est détenu par un nombre toujours plus restreint de gens. Le savoir reste confidentiel car il offre un potentiel important dans le domaine de la concurrence; chaque entreprise garde ses secrets et protège son savoir-faire. Heureusement, il existe de plus en plus des réseaux de partage de savoir et d'échange d'expériences<sup>4</sup>, et la philosophie d'internet participe à développer ces pratiques d'échange gratuit du savoir, dans la mesure où elle favorise un échange libre et inconditionnel. Dans ce climat de savoir réservé, les spécialistes savent toujours plus sur toujours moins, tandis que les généralistes, qui eux devraient savoir presque rien sur presque tout, ont pour ainsi dire totalement disparu. Les grandes visions globales de notre monde se font de plus en plus rares.

### *Sagesse*

La richesse spirituelle est sans doute la plus précieuse. La soif pour cette forme de sagesse, ou même seulement pour le processus de recherche, se fait de plus en plus sentir en occident. L'orient attire et propose des solutions par une forme de démarche très dépouillée et très pragmatique. Cette quête permet à beaucoup de soigner les blessures reçues dans leur confrontation à des institutions spirituelles qui les ont déçus par leurs affirmations trop péremptoires ou par leur

---

<sup>4</sup> Par exemple, la base de données "Dialogue pour le progrès de l'homme" propose un réseau d'échange d'expériences sous la forme de fiches mises en commun présentant des expériences diverses, dans tous les domaines, comme autant d'alternatives au maldéveloppement dotées des références nécessaires pour en savoir plus. Dialogue pour le progrès de l'homme, Fondation Charles Léopold Mayer, 38 rue Saint Sabin, 75011 Paris.

comportement trop en contradiction avec leur message. Cette attraction de l'orient est une solution intermédiaire qui répond bien au grand dessèchement de notre mode de vie, toutefois chacun doit trouver son ancrage dans sa propre tradition et culture, du moins en soi-même, quitte à réinterpréter ces apports extérieurs qui permettent de redécouvrir le message profond propre à toutes les traditions spirituelles.

Pourtant une vie spirituelle profonde existe en occident, mais elle se développe davantage à l'écart des sentiers battus, ou dans des communautés discrètes parmi nous, qui ne font aucune publicité, car ce ne sont pas celles qui cherchent à vendre la sagesse sous toutes ses formes.

## **2) LA VALEUR DES ECHANGES**

En abordant le thème de la richesse et de la pauvreté, nous sommes inévitablement amenés à cerner les notions de biens, de partage et d'échange, et le seul fait d'aborder ces notions met en évidence toute la complexité de la définition claire du concept de développement comme du choix adéquat des indicateurs qui permettent de mesurer le degré de développement.

### **Quatre catégories de biens**

Il y a tout d'abord, sans vouloir jouer sur les mots, la notion de bien, au singulier, comme notion morale permettant d'évaluer ce qui est favorable à l'évolution de l'être, à l'échelle personnelle ou communautaire. La notion de bien, comme valeur morale, est étroitement liée aux deux autres notions du vrai et du beau. Les notions de bien, de vrai et de beau résument, à elles seules, les orientations d'une culture. Elles définissent d'une part comment est perçu le monde environnant - c'est le vrai - d'autre part comment la communauté estime juste de se comporter - c'est le bien - et d'une troisième part comment chacun, individuellement ou collectivement, perçoit l'harmonie - c'est le beau. Ainsi ces notions servent-elles de référentiel dans les relations qui se tissent entre la personne (le JE qui perçoit le beau), la communauté (le NOUS qui perçoit le bien) et le monde (le CELA qui est perçu comme le vrai)<sup>5</sup>. On se rend compte ainsi immédiatement que ces notions de vrai (CELA), de bien (NOUS) et de beau (JE) chapeautent les concepts de biens (au pluriel cette fois) et de développement qui sont en fait subordonnés à des critères d'ordre plus général. C'est d'ailleurs le but de cet essai de

---

<sup>5</sup> Cette distinction est inspirée de Ken Wilber.

## Pauvretés - richesses

considérer ces critères et de dépasser ainsi la notion purement simpliste de développement matériel et mécaniste, en montrant comment nos interprétations et nos choix sont fondamentaux dans la manière d'orienter notre évolution.

Au pluriel, les biens prennent un autre sens en devenant plus tangibles. En m'inspirant de la distinction entre les divers types de biens qu'établit Pierre Calame, président de la Fondation pour le progrès de l'homme, je distinguerai ici, à ma manière, quatre catégories de biens:

- 1) les biens qui se détruisent en se partageant (écosystèmes, biodiversité, temps, espace, ressources naturelles, énergie...),
- 2) les biens qui prennent corps en se partageant (justice, paix, beauté, amour...),
- 3) les biens qui se multiplient en se partageant (savoir, expérience, sensibilité, créativité...)
- 4) les biens qui se divisent (se raréfient) en se partageant (biens matériels).

Naturellement, presque chaque objet est constitué en fait d'une combinaison de ces quatre catégories: le livre par exemple est papier (1), recherche du Vrai, du Bien ou du Beau (2), savoir (3) et produit artisanal ou industriel (4).

### ***1) Les biens qui se détruisent en se partageant***

Il y a tout d'abord les biens qui se détruisent en se partageant; ce sont les grands équilibres naturels qui régulent l'univers, c'est-à-dire les écosystèmes, notre milieu naturel avec toutes les lois qui le régissent, incluant celles qui définissent les grands rythmes du cosmos, le renouvellement des ressources et le recyclage des pertes, y compris

aussi toutes les ressources naturelles tirées de notre milieu, c'est-à-dire tout ce que nous tirons de l'environnement. Ce sont surtout les biens que nous procure l'univers et qui nous sont communs car nécessaires à tous, comme la terre, l'air, l'eau, la nourriture, la biodiversité, l'espace, le temps, les matières premières, l'énergie, bref l'univers tout entier dans toute sa complexité. La gestion de ces biens doit être collective et régulée selon les lois naturelles. Comme le souligne Pierre Calame, le jugement de Salomon met symboliquement en scène notre tendance à détruire ces ressources en voulant nous les approprier; celui qui accepte le partage, c'est celui qui revendique sa propriété au prix de la destruction et de la mort. Ces biens sont par excellence ce que nous pouvons appeler les communaux, les biens communs que personne n'a le droit de s'approprier, et qui doivent être gérés collectivement, dans un souci d'équité et d'équilibre.

### ***2) Les biens qui prennent corps en se partageant***

Il y a ensuite les biens qui prennent corps et s'amplifient en se partageant; ce sont les biens liés au domaine de la sagesse, comme par exemple la justice, la paix, la beauté, l'amour, la conscience; ils revêtent deux caractéristiques fondamentales: d'une part, personne ne les détient car ils constituent des forces qui agissent sur nos relations et qui sont à la source même de notre élan de vie, et, d'autre part, ils n'ont d'existence que dans nos relations c'est-à-dire dans le partage, car, sans partage, ils ne peuvent exister. En les partageant, nous leur donnons forme et les amplifions car le partage est le seul moyen de leur faire prendre corps. Ces biens nous animent donc, caractérisent nos relations et ne peuvent agir que comme forces stimulantes pour établir et développer nos liens; la sagesse n'est sagesse que parce qu'elle relie, sinon elle n'est que savoir théorique; la justice n'est justice que parce qu'elle établit l'équilibre entre les hommes, sinon

elle demeure principe creux et stérile; la paix et l'amour ne s'expriment aussi que dans les relations qui valorisent les êtres, sinon ils ne restent que principes moraux inaccessibles et donc culpabilisants. Sans attention à ces biens, nos sociétés se meurent, car ces forces constituent l'essence de la vie.

### ***3) Les biens qui se multiplient en se partageant***

Puis, il y a les biens qui se multiplient en se partageant; ce sont surtout les biens liés au domaine de la connaissance, comme le savoir, la créativité, la sensibilité, l'intelligence, l'expérience, et la plupart des facultés personnelles. Ces biens, au premier abord, ressemblent à ceux de la catégorie précédente mais s'en distinguent, à l'examen, par une caractéristique importante: bien qu'ils n'aient pas non plus de forme matérielle - même si leur support peut être de nature matérielle - ils restent malgré tout liés aux personnes et aux institutions qui les détiennent, car, au contraire des précédents, ce sont des biens qu'on peut détenir individuellement ou collectivement; cependant on n'en perd pas la jouissance lorsqu'on les transmet, et même, bien au contraire, le partage nous permet d'en accroître la jouissance. Ces biens peuvent séparer ou, au contraire, relier, selon l'usage qu'on en fait, car on peut aussi les utiliser contre les autres. Le savoir peut devenir outil de compétition comme il peut devenir un stimulant dans notre quête partagée de la vérité. Le partage de ces biens permet d'en multiplier les effets et devrait se fonder sur la réciprocité et la gratuité: je donne ce que j'ai reçu, je reçois parce que je donne.

### ***4) Les biens qui se divisent en se partageant***

Il y a enfin les biens qui se divisent en se partageant; ce sont surtout les biens matériels, c'est-à-dire ceux qui résultent de notre activité industrielle et de notre ingéniosité, ceux qui se traduisent en général

par des objets ou des prestations. Cette dernière catégorie de biens inclut donc la gamme de biens la plus palpable, celle que nous trouvons sur le marché. La gestion de ces biens doit veiller à une juste répartition, notion qui reste d'ailleurs à préciser.

En fait, il est difficile, dans la pratique, de distinguer clairement les quatre catégories telles qu'elles sont définies ici. Celles-ci se mêlent à l'infini puisque chaque objet ou qualité est en fait une composition de ces quatre catégories qu'il met en relation; dans le cas d'un livre par exemple, ce qui est ressource naturelle (le papier), ce qui est savoir (le contenu), ce qui est force agissante (la sagesse) et ce qui est produit industriel (le support) forment un tout indissociable. De même, un service, comme par exemple le soin aux malades, implique du temps consacré à cette activité (ressource), mais aussi un certain dévouement (amour), un savoir-faire (connaissance) et enfin des biens matériels (infrastructure et objets) qui relèvent aussi, à leur tour, des quatre catégories.

## **Echange et répartition**

La distinction établie ici entre ces quatre catégories de biens reste toutefois importante parce que chacune de ces catégories appelle une attitude différente, alors que le marché les traite toutes de manière équivalente en tant que marchandises, ou les ignore si elles ne peuvent être vendues. Il est vrai que le marché traite sans distinction les ressources de l'environnement (alimentation, eau, matières premières, énergie) et les produits industriels ou le savoir-faire. Il est même question, aux Etats-Unis, d'attribuer une valeur à la biodiversité dont la valeur a été estimée à x millions de dollars! Le marché a adopté un étalon de valeur, la monnaie, et croit pouvoir régler tous les termes de l'échange en ayant recours à cet étalon. Tout doit avoir un prix et le simple fait de fixer un prix dont le montant

## Pauvretés - richesses

résulte des lois de l'offre et de la demande, au nom du sacro-saint principe d'autorégulation du marché, doit permettre de trouver un équilibre entre production et consommation. Or le prix est une abstraction qui procure une mesure complètement fautive de la valeur réelle de chaque chose. C'est une question que nous étudierons en détail à propos des idéaux et du marché<sup>6</sup>.

La distinction de quatre catégories de biens établie ci-dessus montre bien cette incapacité du marché de régler les échanges, car elle met en lumière deux ordres de considérations très intéressantes, qui viennent souligner la nécessité, pour chacune de ces catégories de biens, d'être traitée différemment pour ce qui concerne:

- 1) d'une part la clé de répartition de ces biens entre les divers intéressés,
- 2) et d'autre part les modalités d'échange de ces biens entre ces mêmes acteurs.

Selon la catégorie de biens considérés, les règles du partage et les règles de l'échange sont différentes; il vaut donc la peine de reprendre ces catégories pour mieux voir ce qui les différencie, de ce double point de vue de la répartition et de l'échange.

### ***1) Un tout indissociable mais un accès partagé***

La catégorie des grands équilibres de l'univers et des ressources naturelles ne peut pas se diviser. Elle forme un tout indissociable et cohérent qui ne peut être compris et géré que dans son ensemble. C'est l'héritage naturel de l'humanité. A cette catégorie appartiennent toutes les ressources naturelles primordiales comme l'eau, l'air, la nourriture et l'énergie. Chacun doit pouvoir profiter de ces ressources

à titre égal; c'est le droit de respirer, de boire et de manger à sa faim. Cela implique la garantie que ces ressources soient préservées dans leur pureté indispensable à la santé et que leur accès soit réparti équitablement. La répartition concerne en fait l'accès plus que la ressource elle-même. Les sociétés traditionnelles dans le Sahara ont su mettre en place un système de distribution de l'eau, géré collectivement et assurant l'accès équitable à cette denrée en fonction de la quantité disponible. Il faut observer le système complexe de barrages, de bassins, de peignes de distribution, de canaux, d'horloges (à eau souvent) et de règles conviviales qui viennent gérer une distribution dont la valeur suprême est certainement l'équité. Ce devrait être le rôle aujourd'hui des compagnies gouvernementales chargées d'assurer l'approvisionnement en eau et en énergie, alors que cette distribution se fait, dans nos sociétés modernes, d'une manière bien plus simpliste, puisque seulement technique et sans aucun critère d'équité, ni sans regard aux quantités disponibles, fluctuantes, par exemple pour l'eau, selon les saisons. Ce domaine de la distribution de l'eau est d'ailleurs de plus en plus confié au secteur privé et soumis à la seule loi du profit, ce qui illustre notre profonde incompréhension du réel enjeu de cette distribution. De même la production alimentaire relève des mêmes exigences de qualité, de répartition et d'équité. Ainsi il ne peut y avoir, pour cette catégorie, ni partage ni échange, mais l'ensemble reste un tout indissociable auquel chacun doit avoir accès en tout temps pour satisfaire ses besoins. Même les surplus ne peuvent pas être réquisitionnés par un groupe ou l'autre: la gestion de ces biens est par excellence communautaire et implique tous les intéressés.

### ***2) Une part de chacun à une qualité réalisée en commun***

La catégorie de la sagesse semble ici déplacée, car elle n'est pas un bien présent explicitement sur le marché. En fait, le marché, en

---

<sup>6</sup> Voir: 5 - Vocation et subsistance - une réconciliation entre idéaux, argent et marché.

instaurant sa toute puissance, prétend prendre la place de la sagesse, puisque le principe autorégulateur du marché prétend, selon la doctrine libérale, assurer l'équilibre, la justice sociale, la paix, bref la réalisation même de la sagesse. Face à cette prétention extrême, il est indispensable de restituer à cette catégorie de biens sa véritable valeur et d'affirmer sa primauté sur toutes les autres. Ainsi, nous devrions pratiquer exactement le contraire de ce que nous pratiquons en fait: ce n'est pas le marché (les lois du profit) qui doivent régir notre société mais c'est la société avec ses propres valeurs idéales qui doit maîtriser la dynamique du marché. Cette catégorie de biens représente en quelque sorte le versant invisible de la catégorie précédente; l'harmonie, la paix, la justice, l'amour, la conscience, sont justement les forces du cosmos qui nous animent, donnent un sens à notre vie, créent les liens entre les êtres, entre les espèces, entre tous les composants de l'univers pour en faire un tout indissociable. Ces forces nous animent et déterminent la qualité de nos relations. L'amour, la justice, la paix et la conscience ne se partagent pas comme des biens matériels dont la répartition entre un nombre croissant d'intéressés fait diminuer la part de chacun. Avec cette catégorie de biens, c'est tout le contraire: plus de gens partagent un esprit de justice, de paix et d'amour, plus cette justice, cette paix et cet amour deviennent réalité. C'est le partage de cet idéal de sagesse qui assure l'existence de la sagesse. Dans la mesure où nous avons à faire à une qualité et non à une quantité, le partage se fait en assurant l'accès à cette qualité et en favorisant la participation à créer des conditions favorables à son expression. Contrairement à la catégorie de biens précédents, nous ne sommes pas les bénéficiaires de ce qui nous est donné, mais nous sommes les acteurs, car le partage consiste non pas à consommer mais à donner corps à cette sagesse. Ainsi, il n'y a de partage, pour cette catégorie, que dans la mesure de la part que chacun prend à réaliser cette sagesse. Partage et échange se confondent car l'échange nous transforme aussi en acteurs; de plus, il

ne se fait que dans la réciprocité. La paix ne s'instaure entre toi et moi que si je suis paisible avec toi et toi avec moi, c'est-à-dire que nous récoltons ce que nous semons. Il n'y aura d'échange qu'en fonction du degré de réciprocité que nous parvenons à instaurer. Partage et échange dans la réciprocité sont donc les conditions d'existence de cette qualité spéciale qui donne corps à ces divers biens. Pour recevoir, il faut d'abord donner. Comme pour la première catégorie, la gestion est donc ici aussi communautaire mais elle engage toutefois la responsabilité de chacun, en tant qu'acteur.

### *3) Un accès libre et un échange dans la réciprocité*

La catégorie de la connaissance se divise aisément: chacun, communauté, institution ou individu, accumule son propre savoir à sa manière et détient là un capital important. Le premier savoir est reçu dans la famille, à l'école, dans le tissu social, par expérience propre. Les facultés personnelles de chacun aident à une assimilation différenciée, au vu du vécu et de ce qui a déjà été assimilé. Le savoir est un atout et, dans ce sens, il est souvent détenu par des acteurs qui se refusent à le partager au nom des avantages qu'il procure sur le concurrent. Dans un monde de compétition, il n'y a pas de partage du savoir. Les entreprises gardent souvent jalousement leur savoir-faire et cumulent leur expérience pour en tirer le meilleur parti possible et supplanter le concurrent.

En fait la propriété intellectuelle est une forme de vol ou de rétention, dans la mesure où elle empêche le partage et intègre aussi des connaissances héritées du passé ou de la collectivité, quand elle ne va pas jusqu'à concerner tout simplement des produits de la nature comme c'est par exemple le cas lorsque l'entreprise de semences agricoles génétiquement modifiées Monsanto cherche à breveter des graines qui ont existé de tout temps. Si cette propriété intellectuelle se

## Pauvretés - richesses

réduit à une signature, elle n'est pas dommageable car elle ne prive personne. Toutefois, on ne saurait être absolu et renoncer à tout droit intellectuel, car dans l'invention intervient la question du temps, en termes de besoins pour la survie, qui a permis le travail nécessaire à cet apport; cette dimension du temps nécessaire à la création reste indéniable car elle traduit une nécessité indispensable à la recherche et donc à la qualité de la contribution.

Mais la rétention de savoir constitue une attitude parfaitement rétrograde, car le savoir n'est pas un bien dont on se prive si on le partage. Au contraire, comme la sagesse, le savoir engendre le savoir, dans la réciprocité. Plus il y a de partage, plus il y a de savoir. Il y a réelle multiplication par le partage. Ainsi, pour cette catégorie, il doit y avoir répartition et cette répartition n'interdit pas la concentration de savoir. L'important est qu'il n'y ait pas de limitation dans l'accès à ce savoir. Quant à l'échange, il favorise la réciprocité qui stimule la réaction, c'est-à-dire le retour de savoir.

### *4) Une répartition et un échange soumis à des règles*

La dernière catégorie, celle des biens matériels produits par l'homme, pose sans doute le plus de problèmes car c'est la seule catégorie dont le partage, forcément quantitatif, entraîne une diminution de jouissance, et c'est donc le domaine où l'homme est le plus jaloux de ses privilèges. Partager signifie renoncer. Partager nécessite un certain détachement. Mais si le partage est perte de jouissance, il est aussi, dans ce cas, générateur de relations, générateur de qualité, car ce partage peut engendrer plus de justice, plus d'amour, une forme de solidarité, à l'image de ce repas que m'avaient offert mes hôtes syriens.

Cette dernière catégorie de biens est en fait la seule des quatre à se prêter à la logique de la répartition quantitative et de l'échange dans le cadre d'une forme de marché qui règle les termes de l'échange. C'est pourquoi il importe d'établir clairement une hiérarchie des biens en fonction de leur nécessité: l'alimentation, l'habitat, en tant que besoins fondamentaux de l'homme, ne peuvent pas être mis sur le marché au même titre que certains produits de luxe, eux superflus. Puisque nombre de biens restent essentiels à la qualité de vie et à l'épanouissement de chacun, c'est en échappant aux lois du marché que les règles relatives à l'échange et à la répartition de ces biens peuvent se traduire plus harmonieusement, en référence aux biens de la deuxième catégorie, tels que solidarité, justice, équité. On reconnaît la maturité d'une communauté à sa faculté d'ériger ses propres règles, ses propres priorités et de se défendre ainsi contre le déterminisme du marché qui n'est en somme que le rapport de forces entre producteurs et consommateurs lorsque tout autre règle de vie, toute priorité sociale ou culturelle a été écartée. Notre société occidentale s'avère, de ce point de vue, très profondément dégénérée car les lois du marché y dominent, tandis que le propre d'une société mature est d'être en mesure d'accorder une priorité aux règles de solidarité sur les lois du marché. Les services sociaux de nos sociétés modernes sont déjà la transcription (peut-être maladroitement) de ce type de principe qui veut que les biens indispensables soient accessibles à tous.

Au lieu d'être partagés, certains biens matériels de cette catégorie peuvent rester en propriété commune. C'est une autre manière de les soustraire aux règles du marché. Cette solution est d'autant plus favorable si ces biens ne sont utilisés que ponctuellement, comme certains outils propres à des tâches très spécifiques et ponctuelles comme certains tracteurs et machines agricoles qui sont souvent utilisés en commun par les membres d'une même coopérative. On

imagine aussi que divers propriétaires mettent à disposition de leurs voisins une série d'outils ou objets dont ils ont la jouissance afin d'élargir cette jouissance à d'autres. Ce serait par exemple une liste d'objets que chacun de ces voisins pourrait emprunter à son propriétaire moyennant une forme de participation au maintien de la valeur d'usage: la propriété pourrait ainsi rester privée, mais la jouissance et la responsabilité d'entretien seraient partagées ou communes. Cette liste pourrait comprendre tous les outils particuliers imaginables mais aussi toute ressource personnelle, savoir-faire ou connaissance, car ce mode de faire, facile à mettre en place pour une série de biens matériels, pourrait aussi inclure des propriétés plus immatérielles: cela commence avec la perceuse ou le moulin à légumes et se poursuit avec le partage d'une forme de propriété commune ou d'un savoir-faire en référence à la troisième catégorie de biens décrite plus haut.

## **Le travail**

La distinction entre les quatre catégories de biens définies met implicitement en évidence une autre distinction, elle aussi très parlante, entre ressources et actes de transformation, qui vient se superposer à la répartition des biens selon les quatre catégories décrites.

### ***La gratuité des ressources***

Il y a d'abord la gratuité des ressources. Dans notre univers, tout nous est donné, et de surcroît gratuitement, car la nature produit tout ce dont nous avons besoin. Ces ressources sont toutes gratuites, qu'elles concernent la matière dont nous avons besoin pour vivre (la vie, l'air, l'eau, tout ce que nous recevons au quotidien) ou qu'elles concernent notre savoir-faire ou même l'enseignement et les outils que la société

nous procure pour faire face aux circonstances de la vie (parler, marcher, savoir, aimer, penser, créer).

En tant qu'humains, nous ne faisons, en somme, que transformer ce qui nous est donné. Cet acte de transformation est une contribution apportée par notre personne. Puisque tous les ressources matérielles, intellectuelles, émotives, spirituelles nous sont données gratuitement, notre seul investissement personnel se limite en fait à cet acte de transformation qui n'est rien d'autre que notre travail, si nous admettons ici de comprendre ce terme dans son sens le plus large, c'est-à-dire dans son sens de contribution engageant tout notre être, toutes nos activités, tout le mouvement de vie qui nous pousse à l'expression de notre créativité, de notre sensibilité, de notre sagesse, de notre conscience.

### ***La transformation***

A côté des ressources gratuites offertes par la nature et la société, il y a donc l'effort de transformation auquel nous contribuons chacun personnellement. En bref, nous pouvons dire qu'un bien naît:

- de la matière qui nous est donnée par la nature et que nous transformons par notre travail,
- en utilisant d'une part notre connaissance, qui n'est rien d'autre que de l'expérience collective ou personnelle, c'est-à-dire du travail consolidé,
- et en nous laissant guider d'autre part par les forces qui nous animent d'une manière positive: notre joie de vivre, notre amour, notre conscience, ... ou malheureusement aussi, d'une manière négative, par leur force opposée: frustration, haine, ignorance, ou détournée à notre profit individuel: avidité, lucre.

## **Pauvretés - richesses**

Ainsi prend forme tout produit de notre activité, que celle-ci soit agricole, industrielle, tertiaire ou extérieure au circuit économique, que celle-ci soit manuelle, intellectuelle ou artistique: tout produit est fait d'une ou plusieurs ressources naturelles ou sociales transformées par notre travail. Par sa nature propre, notre travail se distingue donc bien des ressources, car il transforme ce que nous avons reçu; il est vraiment don intime et expression de notre personne. Par exemple, notre alimentation nous est donnée par la nature, mais nous devons, au minimum, la récolter si elle a poussé sauvagement, ou nous devons en favoriser la croissance si elle est le fruit de notre agriculture, c'est-à-dire que nous devons contribuer au processus par notre intervention qui se résume chaque fois en travail. De ce travail qui a transformé la matière, l'énergie et la connaissance, résulte un nouveau produit qui sera, à son tour, réintégré à une autre phase ultérieure de consommation ou de production, en intégrant la part naturelle de ressources dont il est constitué et la part de travail que nous y avons investie et qui se trouve ainsi consolidée (incorporée) dans le produit lui-même. Ainsi les biens, dès qu'ils ne sont plus à l'état naturel mais qu'ils ont été transformés, sont constitués d'une part de ressources et d'une part de travail sous une forme consolidée. L'objet est donc composé de matière, à l'origine gratuite, et de travail consolidé.

### ***La gratuité de l'être***

Il faut insister sur le fait que, même comme contribution personnelle qui nous engage pleinement, ce travail n'est en fait que le fruit d'une croissance dont tous les éléments nous sont donnés, eux aussi: notre esprit, notre âme, notre sensibilité, la matière qui fait notre corps, les soins prodigués par nos parents, l'air que nous respirons. La connaissance et la sagesse nous sont, elles aussi, livrées comme héritage gratuit des générations qui nous ont précédés, et le savoir est

dispensé gratuitement par l'école et par la société. La sagesse nous est transmise par la tradition, par la religion, par la philosophie. Savoir et sagesse font partie intégrante de l'éducation que nous recevons, dans toute société équilibrée, comme un don généreux, restreint en fait par la seule limite de nos capacités d'absorption. Excepté l'aspect de la durée de notre effort dans le déroulement du temps, cet effort ne consiste, en somme, qu'à ouvrir notre attention pour mieux être réceptifs à cet enseignement gratuit et mieux assimiler cette connaissance. Tout ainsi nous est donné gratuitement, jusqu'à notre élan vital et notre force créative, pour autant que d'autres forces ne nous privent pas d'un accès à ces biens prodigués généreusement par notre milieu naturel et social.

### ***La contrepartie nécessaire au travail***

Notre travail est d'une nature très particulière qui est double et marie deux composantes très différentes; il est constitué:

- d'une part de notre créativité et de notre savoir-faire qui peuvent être considérés comme des ressources naturelles qui nous sont données par notre milieu naturel et social,
- mais il est aussi d'autre part constitué du temps nécessaire à exécuter ce travail.

Ce lien avec le temps du travail en fait une contribution tout à fait particulière qui se distingue clairement des autres ressources. Certes ce temps nous est aussi donné gratuitement, comme toute ressource déjà mentionnée plus haut. Il est important de souligner que ce temps n'est pas un temps horaire consacré directement à ce travail précis, mais qu'il est en fait le temps de notre survie, c'est-à-dire le temps de vie nécessaire globalement à la production de notre oeuvre, qui inclut aussi tous les temps morts, les temps de repos et de reconstitution, le temps qu'on dit perdu, le temps attaché aux actes de notre subsistance

(manger, dormir, entretenir notre milieu), le temps social aussi (famille, enfant, amis), le temps de nos responsabilités (éducation, entraide), le temps de notre ressourcement (silence, contemplation). Bref, ce temps n'est pas un temps horaire comme le comptabilise l'employeur ou le marché, mais il est le temps global de notre vie et de notre survie.

Etant aussi le temps de notre survie, ce temps est lié à tous nos besoins échelonnés dans le temps: manger, dormir, nous habiller, nous former, rechercher, aimer; et, dans ce sens, il nécessite des ressources qui ne peuvent être gratuites au même titre que les ressources naturelles qui nous sont données, car elles incorporent toutes une part de travail consolidé, c'est-à-dire de temps des besoins des autres.

A moins de vivre dans une société entièrement gratuite, ce travail ne peut être gratuit lui-même, à cause de ce lien étroit qu'il entretient avec le temps qui passe, le temps de nos besoins et surtout la contribution d'autrui. Certes, c'est un peu le serpent qui se mord la queue: le travail ne peut être gratuit car les besoins ne peuvent être satisfaits sans travail consolidé qui ne peut être gratuit! Toutefois, on peut admettre cette distinction entre ressources gratuites et temps de transformation car le second est de nature très différente des premières: en soi, il est une ressource, mais il est une ressource qui dépend des contributions d'autrui. De cette dépendance d'autrui découle la nécessité d'un étalon d'échange. De cette formule paradoxale sur le travail qui ne peut être gratuit découle le fait que chaque ressource qui a été extraite et chaque bien qui a été transformé ne peuvent être gratuits car ils incorporent une part de travail.

De cette même formule paradoxale découlent deux possibilités qui admettent toutes deux le principe de gratuité des ressources:

- soit tout est gratuit et le travail est aussi gratuit,
- soit le travail n'est pas gratuit à cause des besoins de survie auxquels il est globalement lié et les biens ne peuvent être gratuits en raison de la part de travail d'autrui qu'ils incorporent.

De toute évidence, notre société a adopté la seconde logique, qui permet aussi tous les excès; à partir u moment où on convertit artificiellement une valeur économique en prix, il est impossible de distinguer la part de prix due au travail incorporé et celle due aux ressources. Ce flou ouvre la porte à toute spéculation, surtout que le marché encourage un prix maximum (un profit maximum) qui n'est pas en rapport avec le coût réel. C'est là même le principe libéral élémentaire de conversion sur lequel repose le prix.

Par contraste avec la pratique courante, on constate qu'il est déjà très exigeant d'admettre que seul le travail ne peut pas être gratuit, mais que tout le reste (ressources, savoir, créativité) devrait l'être, exception faite naturellement des parts de travail consolidé comprises dans les produits.

Dire que le travail ne peut être gratuit signifie que le travail nécessite une contrepartie dans l'échange. Nous ne parlerons pas ici de l'argent, puisque ce sera le sujet d'une partie ultérieure<sup>7</sup>, mais il convient de préciser que cette contrepartie n'est pas forcément financière. Elle est tout simplement une prestation qui doit permettre au travailleur d'assurer ses besoins matériels et non matériels, dans une mesure suffisante et non pas minimale. La gratuité généralisée pourrait être la règle générale de toutes ces prestations, mais cela semble relever de l'utopie.

---

<sup>7</sup> Voir: 5 - *Vocation et subsistance - une réconciliation entre idéaux, argent et marché.*

## Pauvretés - richesses

Ainsi donc, nous pouvons formuler les trois principes économiques suivants:

- 1) Toutes les ressources naturelles, culturelles, intellectuelles, émotives, artistiques et spirituelles nous sont données gratuitement par notre milieu naturel (matières et énergies) et par notre milieu social (enseignement et traditions).
- 2) Seule la transformation de ces ressources est acte de notre personne en termes d'expression, de contribution, de créativité, c'est-à-dire de générosité. Cet apport de la transformation (appelé travail) relève aussi du don de la vie, car nous sommes tous les bénéficiaires privilégiés du don gratuit de notre être, même si nous sommes pourtant responsables de ce que nous en faisons ou de la manière dont nous nous investissons.
- 3) Le lien étroit du travail avec le temps global de notre vie, de notre survie et de nos besoins implique que ce temps n'est pas un temps horaire mais un temps global directement lié à la satisfaction de nos besoins en général.

Même si les ressources sont gratuites (1), si nos facultés sont héritées (2), le travail ne peut être gratuit en vertu de ce lien avec le temps et les besoins (3). C'est la raison pour laquelle une contrepartie au travail est nécessaire. Toutefois, il est intéressant de souligner que cette même raison définit également le plafond de la contrepartie, puisque cette contrepartie ne devrait, en principe, pas être supérieure à la couverture des besoins de l'intéressé.

### *L'égalité face à la valeur du travail*

Toutes ces considérations sur la gratuité semblent bien utopiques en regard des lois qui régissent notre société. Il convient donc de revenir sur ces notions en voyant quelles implications elles entraînent.

Pour ce qui concerne la gratuité des ressources naturelles, on peut dire que c'est déjà la pratique de nos jours, mais ce jeu est pourtant profondément faussé par la loi du profit maximum qui règle nos rapports économiques. Abstraction faite de la part de profit, les ressources naturelles sont vendues pour une bouchée de pain. Le pétrole, qui a besoin de quelques 500 millions d'années pour se reconstituer, est vendu à environ un ou deux dollars le litre à la pompe. Cela permet pourtant de financer des profits colossaux! Lorsque la distribution est l'oeuvre d'un service public, l'eau délivrée à notre robinet est pourtant payante, mais ce prix, toute marge de profit et de spéculation exceptée, ne devrait financer que les coûts de la distribution, c'est-à-dire le travail consolidé dans la construction et l'entretien du réseau de distribution.

Les petites entreprises qui vivent de leur travail, sans spéculation ni profit, pratiquent en fait déjà la règle du prix déterminé par le travail incorporé. Seule la valeur ajoutée sous forme de travail, augmentée de la part de frais de transformation rendus nécessaires par la production, vient s'ajouter au prix d'acquisition des matières premières et détermine ainsi le prix de vente du produit, compte tenu d'une petite marge de sécurité. Une petite entreprise ne saurait survivre autrement. Elle applique donc la règle de la valeur du travail consolidé qui vient s'ajouter à la valeur d'origine, compte tenu aussi des frais divers qui ne sont d'ailleurs rien d'autre, eux aussi, que des ressources gratuites et du travail consolidé.

Pour ce qui concerne le savoir élémentaire, la pratique de la gratuité est déjà courante: l'école, dans la mesure où elle est accessible à tous, permet déjà à chacun d'acquérir gratuitement sa part de savoir. Le travail des enseignants et des concepteurs du matériel d'apprentissage se voit consolidé dans le savoir mais cette part de travail est financée

par la communauté qui peut ainsi assumer son rôle de transmission gratuite. La savoir qui est transmis par la famille (apprendre à parler et à marcher, à aimer et à être aimé, à s'insérer dans un groupe et à respecter l'autre) l'est gratuitement, à moins que les parents n'adressent une facture à leur enfants au seuil de l'âge adulte pour remboursement de tous les frais passés!

On le voit, sauf perversion par le marché et la spéculation, la pratique n'est ici pas si éloignée de la théorie propre à l'analyse que nous avons effectuée plus haut. Cela montre que l'esprit du don n'est pas aussi étranger à la nature humaine qu'on veut bien le faire croire. Nous y reviendrons plus loin: le besoin de contribuer au développement harmonieux de la communauté et le besoin d'être apprécié de ses semblables sont certainement des besoins beaucoup plus fondamentaux à l'homme que le besoin d'accumuler une fortune personnelle qui naît en fait plutôt de l'ignorance et de la maladresse à trouver le chemin de la juste satisfaction.

Si nos considérations nous semblent déjà réalisées pour ce qui concerne les produits et le savoir de base, la situation s'avère toutefois différente lorsqu'il est question d'un savoir plus élaboré. Comme le savoir élémentaire de l'école primaire, le savoir universitaire est aussi produit par l'ensemble de la société et constitue un héritage commun que nous avons reçu collectivement de nos ancêtres et que nous nous efforçons d'approfondir et de transmettre. L'enseignement universitaire est financé essentiellement par les pouvoirs publics et pourtant il est revendu très cher par les praticiens qui ont suivi un long cursus d'études, car ces professionnels estiment que leur investissement en temps doit être récompensé. C'est là que nos considérations sur la contrepartie nécessaire au travail, due au lien que le travail tisse avec le temps global, interviennent pour proposer une autre logique. Nos considérations mettent en évidence

un fait indéniable: seul le lien de notre travail avec le temps, temps global de notre survie et de la satisfaction de tous nos besoins, justifie une contrepartie; c'est-à-dire que la part de savoir et de créativité délivrée dans le cadre de notre activité professionnelle ou extra professionnelle ne justifie aucune contrepartie puisqu'elle fait partie de l'héritage reçu gratuitement de la société, dans le cadre de notre éducation. C'est dire que, au vu de besoins qui sont approximativement les mêmes pour tous les humains, le médecin, l'avocat ou l'architecte ne devraient pas recevoir une contrepartie plus grande pour leur prestation que ne le reçoit le travailleur manuel ou même le chômeur. Souvent, je suis en effet choqué, comme architecte, de considérer le fossé qui sépare mon revenu de celui qui, en fait, rend possible la réalisation de l'ouvrage que j'ai conçu. Il travaille avec le même acharnement à la réalisation du même objet pour lequel sa contribution est tout aussi nécessaire que la mienne. Nous sommes tous deux des organes également nécessaires à cette transformation, comme le coeur, les poumons, la main et le pied sont tous aussi indispensables à notre vie physique. Certes, on peut ergoter qu'on peut vivre sans main et qu'on ne peut vivre sans coeur (pourtant c'est le cas de beaucoup!), mais on s'accordera pour dire que la complémentarité des organes est une évidence qui nous dispense de toute appréciation hiérarchique. La différence est nécessaire à la complémentarité et ne justifie aucune hiérarchie, mais seulement une forme d'interdépendance asymétrique.

La reconnaissance d'une égalité de la valeur du travail pour tous et l'absence de hiérarchie entre catégories de prestations devraient faciliter les échanges et le partage, ainsi que l'accès des biens et des services pour tous. Cette facilité d'échange ne peut que participer à accroître la richesse commune et à favoriser le développement de la communauté, en termes qualitatifs surtout. Le fait que la richesse ne

## Pauvretés - richesses

soit pas accaparée et immobilisée par les plus riches ne peut que profiter au bien collectif.

Cette affirmation choquera certainement nos habitudes et notre désir d'accumuler fortune et reconnaissance grâce à notre statut social. Mais on constate que la justification de la grande diversité de nos revenus ne se fonde que sur nos habitudes et notre mentalité imprégnée de l'esprit de hiérarchie, et qu'elle ne résiste absolument pas à l'examen, en regard de la générosité qui nous a permis d'acquiescer les dons nécessaires à notre activité. Mais surtout une nouvelle pratique fondée sur l'égalité débouche sur une toute autre qualité de vie communautaire, car elle se fonde sur la mise en commun de la richesse commune qui profite ainsi à tous, plutôt qu'à son accaparement par une minorité. Par richesse commune, j'entends ici cette valeur créée par la coopération communautaire après que chacun a été rétribué pour son travail. Cette richesse ne doit être accaparée par personne; elle reste donc commune, tant qu'il n'y a pas de vol ou de spéculation. Ce n'est que lorsqu'elle est accaparée par l'un des acteurs qu'elle peut être vendue et engendre alors la richesse personnelle de celui qui l'a volée.

La loi de l'égalité de tous face à la valeur du travail peut donc se formuler ainsi:

- En vertu de la gratuité des ressources naturelles et sociales et du lien du travail avec le temps global et les besoins, nous sommes tous en principe égaux devant la valeur du travail, ayant tous approximativement les mêmes besoins. La contrepartie doit donc être en principe la même pour tous, indépendamment de la nature du travail fourni.

- Le principe d'égalité de la valeur du travail pour tous empêche l'accaparement des richesses communes par une minorité et les maintient dans le flot de l'échange. Cette vraie richesse, libérée du fardeau de son prix, reste donc accessible à tous et circule plus rapidement puisque gratuitement, en permettant bien-être, partage et équité pour la communauté qui pratique cette forme de réciprocité entre les êtres. Etant continuellement réinvestie, elle se développe d'autant mieux.

### *L'incertitude du résultat*

De la loi du lien entre travail et temps global découle une loi d'égalité de traitement pour tous, quelle que soit la contribution délivrée et quel que soit le résultat du travail effectué. Bien entendu, il est dangereux de faire une telle affirmation qui se prête à tous les excès. Pourtant il faut reconnaître que cette apparente exagération, qui affirme que la valeur du travail n'est pas liée à sa productivité, est propre à la nature même du travail. La contrepartie du travail est liée au temps global de notre vie, de notre survie et de nos besoins, tandis que la productivité reste indépendante de la quantité et de la qualité produites. Je peux avoir une idée brillante, en très peu de temps, et qui s'avérera géniale et hautement productive. Conformément à la loi de gratuité des ressources et à la loi du lien entre travail et temps global, cette idée "coûtera" très peu. Par contre, un travail long et fastidieux qui s'avère finalement stérile "coûtera" très cher, en raison de la longue durée de temps qui lui sera consacrée et indépendamment de la valeur quasi nulle du résultat. C'est, je crois, une caractéristique fondamentale de notre activité, surtout lorsqu'elle se veut créative, de courir le risque de ne pas être productive; elle est pleine d'incertitude relative à la qualité et à l'utilité du résultat. Il paraît que la langue peule a même un mot particulier pour désigner le travail sans résultat; quelle sagesse que d'oser reconnaître cette réalité

comme un élément de la culture! La recherche est sans doute l'exemple le plus convaincant de ce type d'activité qui peut s'avérer stérile, malgré son absolue nécessité; il ne peut y avoir de découverte sans errance! Cette vérité reste valide pour toute activité qui n'est pas répétitive et prévisible dans ses moindres détails. Tout véritable travail, qui a trait par essence à la transformation, n'est pas à l'abri de ce genre de surprise décevante. Ce constat, qui paraît une aberration, selon lequel la qualité du résultat n'est pas en rapport avec la quantité de travail fourni, n'est en fait qu'une simple règle de la vie quotidienne. Seul le procédé inhumain du travail à la chaîne a tenté de démentir cette vérité propre à la vie.

### ***La fin des privilèges professionnels***

De la règle d'égalité de tous devant le travail découle le corollaire selon lequel le médecin et le travailleur manuel reçoivent le même salaire. Cette proposition fera naturellement hurler les classes privilégiées qui revendiqueront leur formation universitaire, leur investissement en temps et leur sens des responsabilités pour justifier leur revenu élevé. Mais en fait aucun de ces arguments ne résiste pas à l'analyse, en regard des trois constats suivants.

#### ***1) La formation spécialisée***

La formation universitaire est certainement un investissement de temps important et implique aussi un effort considérable d'apprentissage et de concentration. Mais, comme cela a été dit plus haut, les conditions en sont d'abord offertes par la collectivité qui a mis en place l'infrastructure et procure les connaissances qui constituent un héritage commun. Rien, en fait, dans ce temps de formation ne justifie un privilège puisque tout y est donné. Le privilège consiste plutôt à avoir accès à ces conditions d'apprentissage et à pouvoir profiter de la richesse de ce savoir qui

procure en soi une riche satisfaction. Certes le temps de formation représente un investissement important, mais, en vertu de la loi du lien entre travail et temps global de nos besoins, cet investissement de temps doit être soutenu par la collectivité qui profitera ultérieurement des apports de la personne formée. C'est cette facilité qu'offre le système des bourses d'étude, qui d'ailleurs est en voie de disparition car la formation est de plus en plus considérée comme un investissement à des fins privées, au nom de la prééminence croissante du sens du profit sur le sens du bien public.

#### ***2) L'investissement en temps et en dévouement***

Pour ce qui concerne l'investissement en temps de ces membres de classes privilégiées dans leur activité, on peut être certain que beaucoup d'entre eux le font par passion et se mourraient d'ennui dans un travail plus répétitif. Quant à ceux qui exercent leur activité uniquement par goût du profit, on peut imaginer que le service qu'ils rendent n'est pas apte à répondre aux besoins, vu qu'il est conçu en fonction d'intérêts égocentriques et non de ceux du client ou patient, et que ce service est donc très fortement détourné de sa raison d'être. Chacun certes contribue à sa manière au bien public, en fonction de ses propres valeurs, de sa compétence, de sa sensibilité, de sa générosité. Rien ne peut et ne doit venir homogénéiser ces aspects de nos activités car ils fondent la qualité même de ce que nous offrons. Le dévouement ne saurait justifier une rétribution accrue puisqu'il est une qualité d'amour. Il n'est pas envisageable de rétribuer la qualité de coeur, sauf en termes d'estime et de valorisation personnelle, qui constituent certainement les véritables clés de la motivation sociale.

#### ***3) La responsabilité civile***

Tous ces arguments concernant la formation et l'investissement personnel tournent en fait autour de la troisième question qui est celle

## Pauvretés - richesses

de la responsabilité dans l'acte professionnel ou même extra professionnel. Si, en tant que médecin, je fais une erreur et que mon patient en meurt, je suis certes responsable de cette erreur et de ces conséquences. Je dois donc une forme de réparation. C'est le principe élémentaire du droit actuel qui veut aussi punir le coupable et décourager ainsi d'autres fauteurs éventuels, surtout en ce qui concerne des actes criminels. Ce sujet de la responsabilité est certes très complexe, mais il n'en est pas mieux résolu de nos jours, malgré un appareil juridique très développé et malgré les marges de revenu substantielles qui se justifient au nom du risque encouru et de la responsabilité soi-disant assumée. En fait, la responsabilité se limite essentiellement, selon le droit en vigueur en occident, à des dédommagements financiers en général payés par des sociétés d'assurances dont la fonction est de financer ces dédommagements bien qu'elles n'aient pas été impliquées dans l'acte coupable. Si mon patient meurt, mon assurance versera une somme importante à sa famille. Le problème de la responsabilité n'est pas résolu pour autant: le patient est mort, la famille ne peut le racheter avec la somme qu'elle touche, le praticien n'est pas touché, sauf peut-être dans sa réputation s'il a un mauvais avocat! Or un véritable sens de la responsabilité implique que le coupable fasse tout ce qui est en son possible pour réparer son erreur; c'est donc un engagement plus personnel que financier qui compte. Et, dans la mesure où il n'est plus lié à l'argent, ce type d'engagement est tout à fait compatible avec le principe d'égalité de tous devant la valeur du travail, découlant essentiellement de nos besoins. C'est dire que nous devons absolument nous libérer de cette idée que l'argent résout quoi que ce soit. En fait, seules comptent la qualité et la générosité de notre investissement personnel. Nous y reviendrons plus loin à propos de l'argent.

L'essentiel est ici de constater que le principe de la rémunération égale et globale du travail, en fonction de l'équivalence des besoins équivalents de tous, est un principe juste qui satisfait les vrais besoins et correspond à la vraie valeur du travail, dimension de la responsabilité incluse. La pratique de cette règle concernant la juste expression de la responsabilité mettrait un terme à la plupart des procès en dédommagements qui envahissent aujourd'hui notre vécu, qui détruisent la cohésion sociale et qui sapent l'esprit de générosité de ceux qui veulent librement contribuer au bien-être commun.

### *La pratique de la rémunération globale*

En fait, le libéralisme, dans sa course au profit et à la réduction des salaires et prestations sociales, reconnaît cette vérité du bon sens de la rémunération globale, mais la détourne à ses propres fins, en sous-payant les prestations des travailleurs. En ne payant qu'un salaire minimal, il admet que seul le temps de survie minimale est rémunéré par le salaire mensuel, indépendamment des heures travaillées et surtout indépendamment de la valeur ajoutée par le travail, puisque cette plus-value n'est pas rétribuée, mais qu'elle est convertie en profit pour l'entreprise. Ce principe est ainsi déjà appliqué de manière large, malheureusement sans qu'il ait été formulé et dans le but de détourner le profit de l'activité considérée. Il sert ici de moyen d'exploitation.

Même si elles partent du même constat, mes considérations vont dans un sens tout à fait opposé: elles soulignent l'importance de ne lier ni productivité ni profit à la contrepartie donnée au travailleur en échange de sa créativité, mais de lier cette contrepartie au temps global de vie et de survie (besoins) de celui qui travaille. L'intention est ici de libérer justement l'activité du concept même de profit et de la libérer de toute contrainte de rendement financier pour lui

permettre de s'épanouir pleinement. Il ne s'agit bien sûr pas d'accepter n'importe quoi et d'assister ainsi n'importe quel parasite ou tire-au-flanc, mais il s'agit de reconnaître la pleine valeur de chaque contribution, indépendamment de critères financiers ou du moins sans que ces critères soient les seuls déterminants. La contrepartie n'a de sens que parce qu'il y a échange et donc une forme de contrat basé sur la confiance et sur un minimum d'entente. C'est ce rapport de confiance qui saura déterminer la qualité de la prestation dans un dialogue réciproque et non le contrôle d'un pouvoir financier qui tient le travailleur parce qu'il lui procure les moyens d'une subsistance minimale que celui-ci ne saurait trouver ailleurs. La confiance seule peut générer la valorisation et la reconnaissance sociale qui découlent de toute contribution. Cette dimension de la confiance est d'ailleurs très présente aujourd'hui dans les contrats de prestations indépendantes (médecin, droit, architecture). Comme on le voit, les deux approches (approche capitaliste et approche de ces pages) sont bien différentes.

### *Loi du profit nul*

A l'opposé de cette gratuité de tout, le marché est fondé sur la loi du profit, qui exclut toute solidarité et toute générosité. Selon cette loi du profit qui paraît évidente à nos yeux d'occidentaux, il est normal que toute activité amène un profit, et que tout échange se solde par un gain. Mais si on considère plus attentivement ce qui se passe, on constate que ce principe du droit au profit est une pure aberration. Un échange fait intervenir au minimum deux parties. Si l'une gagne, l'autre doit inévitablement perdre. Il y a donc un voleur et un volé. Ainsi, dans tout échange qui présente un profit, il y a un vol et donc une injustice, car le seul fait de l'échange ne saurait dégager une valeur en soi et le profit ne peut provenir que d'une part de valeur subtilisée à l'autre. Il importe encore de préciser que le profit ici n'a

rien à voir avec le revenu de l'activité; il est un gain supplémentaire, par spéculation, qui vient s'ajouter à la juste rétribution du travail en tant que transformation.

Il est évident que l'échange ne produit en effet pas de valeur en soi, même s'il permet dans la plupart des cas un accroissement de la valeur par le fait qu'il s'accompagne en général d'autres opérations telles que par exemple la transformation (travail sous forme de transport d'un bien qui devient ainsi plus accessible ou d'emballage en petites quantités). Le transport et la division en petites quantités constituent un travail utile dans la mesure (mais dans la mesure seulement) où ils rendent le bien en question plus accessible. Naturellement, ce changement doit être dicté par la nécessité et non par la spéculation, qui est vol, elle aussi. On admet ainsi que l'échange pur en soi ne produit pas de valeur et qu'il doit donc être équitable, chacun repartant de son côté en emportant la même valeur ou contre-valeur juste.

Comme nous venons de le voir, seul le travail a un coût et doit être rémunéré, car il correspond à du temps de vie et donc à des besoins de subsistance. Au coût de ce travail viennent s'ajouter aussi tous les frais qui incluent l'acquisition des produits utilisés comme matière première ou la mise en place de l'infrastructure. Seuls ces frais découlant directement de l'opération de transformation peuvent être assumés par le prix de l'échange. Il n'y a donc pas de profit possible qui puisse se dégager de l'opération, après rémunération juste du travail et remboursement des frais nécessaires, sans qu'il y ait vol de l'une des parties. On pourra arguer qu'une marge minimale de sécurité est nécessaire. Certes cette marge est justifiée et même indispensable, mais elle n'a aucun rapport avec l'idée de profit. Elle doit seulement être souple et s'adapter en permanence pour ramener le profit à zéro.

## Pauvretés - richesses

De ce principe du profit identifié comme vol découle le corollaire suivant: la richesse est aussi un vol, car elle résulte forcément d'échanges inégaux et donc de cumul de profits. Il n'y a pas de miracle: la richesse ne peut s'accumuler sans enfreindre les lois de gratuité de la nature et de la société que nous venons d'évoquer. Tout nous étant offert gratuitement, nous ne fournissons que l'effort et ne mettons que notre temps de vie à disposition, de manière globale et non pas au compte-gouttes. Le tarif de l'échange ne devrait dépendre que de ce calcul du coût de revient. Toute autre approche provoque le transfert de richesses de l'exploité qui s'appauvrit à l'exploitant qui s'enrichit. Les relations des pays d'occident avec les pays pauvres en sont l'illustration au quotidien.

Cette loi très catégorique du profit nul, et de la richesse ou de la spéculation valant comme vol, admet cependant quelques modulations: tous les humains ne sont pas motivés par la même passion, ni la même générosité. Que dire des différences résultant du fait que l'un travaille peut-être plus qu'un autre? ou que l'un sera plus généreux que l'autre dans ce qu'il donne? ou que l'un sera plus modeste que l'autre et exprimera moins de besoins? C'est là que l'application de la loi dans le détail se complique grandement, mais elle reste cependant un guide très fiable, car elle condamne catégoriquement toute une série d'opérations nuisibles qu'il est impératif d'éliminer dans nos relations, c'est-à-dire tout ce qui a trait au profit et à la spéculation. Quant aux différences de tempérament, laissons les agir car ce ne sont pas elles qui entraînent de grosses différences de richesse, ni l'exploitation des uns par les autres.

Pour que ces propos soient bien compris, il est important d'affirmer que je m'inclus dans ces condamnations car j'appartiens au monde riche et donc au monde voleur. Cette manière de parler ne veut pas

accuser mais ne cherche qu'à voir lucidement en quoi notre comportement et nos valeurs sont erronés. Il n'est pas question ici de se flageller et de se culpabiliser, mais seulement de voir clair et de changer nos perceptions et comportements.

## La propriété

Les considérations ci-dessus sur les diverses catégories de biens, sur la valeur du travail, sur les pratiques du partage et de l'échange viennent bouleverser profondément notre notion et notre pratique de la propriété.

### *La propriété privée*

Proudhon disait que la propriété privée, c'est le vol. Au regard de ce qui précède, il semble avoir eu partiellement raison. Cela est particulièrement vrai lorsqu'il est question des ressources naturelles, comme l'accès à la terre, à l'eau, à l'air. Ces biens donnés gratuitement par la nature et disponibles en quantité limitée ne sauraient être l'objet d'une propriété privée. Dans les catégories de biens que j'ai définies plus haut, les trois premières refusent clairement le statut de propriété, même lorsqu'on y a accès (eau, justice, savoir).

Il convient toutefois de tempérer le caractère un peu extrême de cette expression de Proudhon. Bien sûr que nos biens les plus personnels ne sauraient être mis en commun. Chacun de nous a besoin d'un minimum pour bien vivre, mais on est toutefois étonné de voir que ce minimum tient à peu de choses pour apporter confort et bien-être.

L'aspect le plus gênant de la propriété privée, c'est certainement le besoin de rétention auquel elle est liée. Cette forme de propriété porte bien son nom puisqu'elle prive les autres de ce que je possède et elle

me prive de la jouissance de ce que les autres possèdent. Elle me prive aussi de la joie du partage de ce que je possède comme de ce que je ne possède pas. En définissant une limite claire à la propriété, nous définissons aussi cette limite de jouissance pour tous. Ce principe de rétention est extrêmement fort et détermine l'essentiel du rapport de propriété: cet objet est le mien et tu ne peux pas me l'enlever; je peux en faire ce que je veux, et même ne rien en faire du tout, même si tu meurs de ne pas y avoir accès.

Notre identité est fortement définie en regard de ce que nous possédons, bien au-delà de la jouissance que nous pouvons en tirer. Maisons, voitures, argent, sont devenus de véritables aspects de la personne sociale. Je suis reconnu aux signes extérieurs de réussite matérielle que je présente.

### ***La propriété et la jouissance***

Tout objet que nous possédons revêt deux aspects bien distincts:

- 1) sa valeur d'acquisition qui immobilise un certain capital,
- 2) et sa valeur d'usage qui n'est liée qu'à l'emploi que nous avons de cet objet.

La valeur d'acquisition est une notion importante car elle mobilise nos moyens qui ne sont plus disponibles pour autre chose. Elle est aussi la représentation de notre réussite. Elle est souvent notre sécurité psychologique, face aux autres et face à l'inconnu de la vie. Elle a tellement d'importance qu'elle peut même être stockée sur un compte en banque. Dans ce cas-là, elle n'a de valeur que sa valeur nominale qui est purement théorique puisqu'elle dépend de la valeur de l'argent qui est une pure convention sociale. Demain cette valeur

peut s'écrouler ou ne plus être reconnue, contrairement à la valeur de mon champ qui reste un champ quoi qu'il arrive.

Par contre la valeur d'usage est infinie tant que dure l'objet et qu'il est utilisé. S'il repose dans son lieu de dépôt, il n'a aucune valeur d'usage. S'il est accessible à mes voisins, sa valeur d'usage est fortement accrue. C'est en quelque sorte comme si chacun de mes voisins disposait de leur propre objet. La valeur propre à la jouissance semble ainsi presque nier le sens du statut de propriété car elle en offre tous les avantages.

Certes la jouissance met en danger la valeur de l'objet car elle risque de l'user ou de le détériorer ou de le détruire. Si je prête ma voiture, je cours le risque évident de la récupérer en moins bon état, par simple usure ou par accident. La question se pose alors de savoir comment la jouissance peut contribuer au maintien de l'objet, c'est-à-dire au maintien de sa valeur d'usage.

On le voit, la distinction entre valeur de propriété et valeur d'usage indique un chemin subtil qui peut transformer nos pratiques.

Dans la société traditionnelle, la terre est à celui qui la cultive; soin, protection, prévision, travail et entretien déterminent un droit de jouissance qui est bien plus fort qu'un titre de propriété au registre foncier.

Le besoin de rétention et de prestige est la cause de la détérioration du droit de propriété. Il n'a pas de sens en soi. Cette destruction de la valeur d'usage par le droit de propriété est d'autant plus grande que le degré d'accumulation est grand. La propriété privée d'une voiture n'est en fait possible que parce qu'elle se fait aux dépens des autres; seuls 8% de la population mondiale possèdent une voiture et ce

## **Pauvretés - richesses**

privilège n'est possible que par concentration de richesses communes dans les mains d'une minorité. Par contre, la valeur d'usage de cette voiture sera multipliée lorsque celle-ci sera rendue accessible à davantage de gens, proportionnellement au degré de partage. D'objet de prestige, elle devient simple outil du lien.

Osons donc définir nos rapports aux objets en fonction d'un rapport simple et non limité de jouissance, qui admet l'obligation de maintenir la valeur d'usage et courrons le risque de mettre en commun tout ce qui peut l'être, à condition que chacun assume sa part de responsabilité.

## **La transition**

### *Un changement progressif*

Il est évident que ces divers constats sur la gratuité des ressources, sur le travail à valeur égale pour tous, sur la loi du profit nul, sur cette perception de la richesse et de la spéculation comme vol, sur la richesse d'un droit de propriété ouvert défini en fonction de la jouissance semblent complètement irréalistes et en contradiction avec les lois qui gèrent nos rapports sociaux, qui sont toujours plus dominés par le goût du profit individuel. Même l'égalité de la valeur du travail de tous ne semble pas être un concept reconnu. La plupart argueront que cette loi est injuste car chacun a des dons divers et les met à disposition de la collectivité avec une assiduité et une générosité très variable. Ceci est certes vrai, mais ne joue pas un rôle déterminant, comme nous l'avons montré.

Toutes les réflexions faites plus haut concernant la gratuité des ressources, le lien indélébile du travail avec la durée et avec les besoins de notre survie, le caractère incontrôlable du rendement du travail créatif ou de transformation ne sont pas nées d'élucubrations

intellectuelles et théoriques mais d'une observation que je crois rigoureuse de la nature. Elles viennent certainement nous choquer et surtout contrer nos pratiques, mais elles n'en sont pas moins le reflet d'une réalité tangible.

A partir de ce constat, nous avons soit la possibilité de refouler ces vérités et de persister dans nos attitudes déplacées, soit la possibilité d'essayer de conformer notre pratique à cette vérité émergente. Je dirai même que cette vérité formulée ici n'est même pas nouvelle; car elle a été la loi de toujours, et elle n'est que pervertie aujourd'hui par nos pratiques actuelles fondées sur une abondance inconnue jusqu'à nos jours, qui permet la spéculation et le profit, et donc l'accumulation. Elle est pervertie surtout par un discours qui tente de justifier ces pratiques bien que celles-ci manipulent le monde au nom de l'individualisme.

Un changement ne peut avoir lieu du jour au lendemain tant ces pratiques sont intégrées dans nos comportements, notre manière de voir le monde, nos relations aux autres et bien sûr aussi dans notre système économique. Nous ne pouvons décider de commencer, dès demain et d'un seul coup, à remplacer en bloc tout le système existant par un système plus juste qui respecte les vérités que nous venons de constater. Mais, toutefois, il nous est possible de procéder à une lente transition, d'abord en affirmant ces vérités et en y conformant petit à petit notre pratique. Il faut commencer par valoriser le travail de chacun et décharger de toute hiérarchie de valeur comparative notre appréciation des contributions respectives; il faut aussi réduire l'échelle des revenus, puisque c'est encore sous cette forme que la contrepartie au travail se réalise. Il faut adapter le système juridique concernant le droit de la responsabilité pour que celle-ci ne soit plus comprise en termes de dédommagements financiers mais en réels termes de responsabilité et d'engagement personnels. Et bien d'autres

changements progressifs qui permettront une évolution progressive vers cette autre manière de voir et de faire.

### *L'initiative d'une minorité*

Certes tous ne peuvent être convaincus simultanément par cette nouvelle manière de faire, tant les habitudes et les intérêts à très court terme de chacun vont actuellement dans un sens contraire. Toutefois, il faut souligner ici que nos remarques mettent en évidence une caractéristique de la vie et que c'est notre système actuel qui joue sur l'illusion et la fiction, et non la proposition faite ici. La réalité, ce n'est pas la pratique d'aujourd'hui, mais c'est la nature des choses comme je viens de la décrire, avec sa gratuité des ressources, ses lois de la générosité, sa liberté du partage qui enrichit tous les partenaires, son potentiel de reconnaissance sociale non plus fondée sur la richesse et le pouvoir mais sur la véritable appréciation de la contribution apportée par chacun. Cette nouvelle réalité, même si elle est la nature des choses, doit encore prendre forme dans nos relations et s'exprimer dans nos échanges, notre partage, c'est-à-dire qu'elle doit supplanter les pratiques de l'illusion du marché et de la publicité, les rapports de force et d'exploitation, la frustration d'une accumulation qui jamais n'apporte le bonheur.

Ce ne sera donc pas la majorité qui réalisera ce nouveau projet, mais ce sera une minorité qui aura compris cette vérité et qui saura l'exprimer à travers son quotidien. Cela commence par de tous petits actes de partage, de gratuité, d'entraide, de solidarité et d'échange équitable. La communauté locale est le lieu idéal pour établir de nouvelles règles de l'échange et du partage. Un petit groupe de gens clairvoyants suffit pour instaurer de nouvelles relations entre les quelques partenaires. Et très vite, la richesse de cette manière de faire

saura convaincre et deviendra contagieuse, car elle est génératrice d'équilibre et même de richesse.

On invoque la force des mécanismes actuels et leur manque total d'égard pour la qualité des relations humaines; on invoque leur force pour justifier le maintien de nos pratiques, mais en fait cette force n'est que la nôtre dans la mesure où nous acceptons de participer et de cautionner ces pratiques. Selon la loi "*un choix = un vote*", nous sommes les seuls supports effectifs de ce système. C'est donc à nous de le faire évoluer. Et cette démarche peut être engagée dès demain.

### *Les cycles des valeurs*

De surcroît, il est évident de constater que le système actuel ne nous rend pas plus heureux; le taux de bonheur n'est pas plus élevé dans nos sociétés riches que dans des sociétés plus pauvres. La souffrance de l'être humain est partout la même et elle a, chez nous, plus trait au manque d'amour et de reconnaissance qu'au manque de biens élémentaires. Pour ceux qui manquent de ces biens élémentaires comme pour ceux qui étouffent sous leur trop grande abondance, un changement est urgent pour une meilleure répartition des richesses, au sens le plus profond du terme, c'est-à-dire au sens des biens essentiels à la vie du corps et de l'esprit.

Au cours de notre existence, nos valeurs évoluent. Il est bon, comme jeune, de tout essayer et de faire ses preuves, puis vient un temps plus calme où, fort d'une plus grande expérience de vie, on constate que les vraies valeurs ne résident pas dans l'accumulation de biens matériels. On prend alors un peu de distance avec cette course au bien-être - naturellement si on en a les moyens c'est-à-dire si notre minimum vital est assuré - et on jouit mieux de la vie, dans sa dimension plus contemplative. Il est étonnant de constater combien

## Pauvretés - richesses

nous avons d'abord besoin de nous assurer que nous sommes capables de gagner de l'argent avant de pouvoir y renoncer, capables d'accumuler une fortune avant de reconnaître que cela ne mène à rien, capables de satisfaire les exigences professionnelles élevées posées par notre milieu avant de nous satisfaire d'une vie plus contemplative. C'est comme si nous avions besoin de trop boire et de trop manger pour savoir que nous pouvons, et même qu'il est préférable, de vivre de peu.

L'exemple le plus achevé de cette évolution de nos valeurs au cours de la vie ne nous vient pas d'un pays dit riche, mais au contraire d'un pays dit pauvre. L'Inde, dans sa tradition hindoue millénaire, considère que la vie est faite de quatre temps. Je cite cette distinction de mémoire, c'est-à-dire sans les termes précis qui désignent chaque étape de cette évolution:

- 1) tout d'abord un temps de croissance et d'apprentissage, au cours de la jeunesse, caractérisé par la découverte du monde et l'initiation au sens de la vie,
- 2) puis un temps d'expression et de responsabilité, au cours de l'âge adulte, caractérisé par l'organisation d'une vie de famille, l'éducation des enfants, l'exercice d'un métier et l'insertion dans la communauté,
- 3) puis encore un temps de vie d'ermite dans la recherche de la sagesse, par la méditation, caractérisé par une vie en forêt ou une vie de mendiant solitaire,
- 4) et enfin un temps de retour au village, comme personne mûre et accomplie, caractérisé par le détachement et l'égalité d'humeur, dans la pratique des petites tâches de la vie quotidienne (puiser son eau, couper son bois).

Le développement de ces cycles nous montre que la vie ne reste pas ancrée indéfiniment dans les mêmes valeurs et pratiques, mais qu'elle évolue et nous permet de découvrir d'autres vérités et d'initier d'autres pratiques, car elle est transformation et évolution de l'être.

C'est dans cet esprit qu'il me semble tout à fait réaliste d'envisager une transition vers une pratique ancrée dans la nature des choses et non dans l'illusion des lois du profit et de la spéculation individualiste qui caractérisent notre société actuelle. Comme nous l'avons vu, tout le monde ne peut qu'être gagnant, au nom de cette richesse accrue que ce changement rendra accessible à tous. Il n'y aura que des gagnants car le partage multiplie la richesse et la distribue, au contraire du profit qui la concentre et en prive les autres.

Nous verrons plus en détail, dans la partie qui sera consacrée aux idéaux, à l'argent et au marché<sup>8</sup>, comment la pratique du don et de la réciprocité ou celle des échanges sans argent peuvent prendre corps et surtout combien elles sont déjà une pratique courante dans notre société actuelle, car elles fondent en fait déjà les relations au sein de la famille, entre amis, entre voisins, entre personnes qui ont compris combien le don est une dimension essentielle de la vie et du bonheur.

---

<sup>8</sup> Voir: 5 - *Vocation et subsistance - une réconciliation entre idéaux, argent et marché.*

### **3) NATURE ET MARCHÉ**

Nous parlerons abondamment plus loin, mais il importe cependant de jeter ici déjà quelques notions de base sans lesquelles notre sujet ne saurait être traitée de manière complète.

#### **Les lois du marché**

Les pratiques ancestrales ont consolidé, sans doute petit à petit et bien malgré elles, l'institution du marché qui vient régler tous les échanges entre les hommes. Et, sur le marché, au lieu que toute chose soit gratuite, tout est payant. C'est qu'il faut bien trouver un moyen de régler les échanges entre les êtres, car une philosophie du don, de la gratuité et de la réciprocité est très séduisante mais reste un objectif lointain et irréaliste dans l'immédiat, au vu de la nature humaine ou plutôt de la manière dont celle-ci s'exprime aujourd'hui.

Chacun vend donc ses produits au prix du marché et ce prix prétend être en étroit rapport avec la valeur reconnue (c'est-à-dire marchande) de chacun de ses composants: ressources naturelles, apport de travail, créativité, savoir, sagesse. Comme chaque produit vendu sur le marché se compose d'éléments issus de chacune des quatre catégories de biens définies ci-dessus, les valeurs marchandes respectives de ces composantes propres à ces catégories de biens, elles aussi étalonnées par le marché, participent à définir le prix de vente du produit. Mais le prix final n'est pas la simple somme des prix de ces composantes car, réciproquement, le prix des composants est défini en fonction du prix admissible du produit fini. Cet effet inverse me semble important pour expliquer le pillage, à un prix dérisoire, des ressources en énergie fossile par exemple. De la sorte, le marché pervertit complètement notre relation à l'environnement naturel et social, dans

la mesure où il impose un prix à ce qui était en fait gratuit ou un prix dérisoire à ce qui ne devait pas être vendu faute d'être une denrée renouvelable. En nous inspirant très librement de Karl Polanyi, voyons de plus près quels sont ces composants qui interviennent pour influencer le prix pratiqué par le marché, en plus du libre arbitre et de l'espoir maximum de gain. Ce sont:

- les matières premières,
- le savoir-faire,
- le travail,
- la terre,
- le capital.

#### ***Les matières premières***

Les matières premières, qui incluent tacitement les ressources naturelles et les forces de la nature ayant produit ces ressources (terre, eau, saisons, soleil), sont considérées comme des biens matériels dont le prix est inclus dans le prix du produit, bien que, offertes gratuitement par la nature, elles n'aient pas coûté un seul sou au producteur, à l'exception du travail nécessaire à leur acquisition, que ce soit sous la forme d'activité d'extraction ou de transport, ou sous la forme consolidée en outils, savoir-faire et infrastructure.

#### ***Le savoir-faire***

Le savoir-faire, la technologie et l'expérience sont aussi considérés comme des biens, dont la valeur est également mesurée selon l'étalon monétaire, bien qu'ils relèvent principalement d'une acquisition rendue gratuitement possible par la société (l'éducation) ou qu'ils résultent, sous forme d'expérience, d'une activité antérieure qui a, en principe, déjà été rémunérée selon les lois du marché (travail).

## **Pauvretés - richesses**

### ***Le travail***

Le travail, qui n'est autre que le temps de vie de chacun et la forme d'expression des facultés humaines, se voit aussi considéré comme un bien dont la valeur est aussi mesurée en termes monétaires. Le marché fixe en effet un prix à tous les composants qui ont été nécessaires pour la réalisation du produit, et le travail est, lui aussi, traité comme n'importe quel autre bien qui est vendu et acheté sur le marché. Le marché du travail n'est rien d'autre que le marché où chacun se vend: son temps de vie, ce qu'il sait faire et ce qu'il sait être. Chacun acquiert ainsi son prix, aussi aberrant que cela puisse paraître, au tarif horaire ou mensuel. mais surtout au prix minimum considéré par l'entrepreneur.

### ***La terre***

La terre, comme support nécessaire aux activités humaines, se trouve dotée d'un prix en fonction de la valeur de ce qu'on peut y produire. Ainsi, le lieu qui nous accueille et qui nous fournit la base principale de nos activités, ressource naturelle gratuite par excellence, et limitée en quantité, devient à son tour un bien vendu sur le marché. La terre est partagée en parcelles qui sont vendues, en pièces détachées, à l'image de l'enfant du jugement de Salomon. Chose incroyable, un mètre carré bétonné de Manhattan vaut plus qu'un mètre carré de mon jardin ou de la forêt amazonienne. Pourquoi? pourtant les produits de mon jardin sont des produits de première nécessité, tandis que les bureaux de Wall Street ne produisent rien sauf de l'illusion... et beaucoup de stress.

### ***Le capital***

Comble du paradoxe, l'argent, dont l'étalon monnaie sert à mesurer la valeur de tous les produits, se trouve avoir, lui aussi, un prix en fonction des conditions auxquelles a été acquis le capital qui a

financé la production. Ce capital représente aussi tout ce qui a été dépensé pour créer les infrastructures nécessaires à l'activité économique; ces infrastructures ne sont rien d'autre que des ressources immobilisées, du travail incorporé, de la terre affectée, de l'argent investi. Mais le capital prêté est surtout une valeur illusoire qui permet d'escompter des profits futurs au nom desquels on est prêt à payer maintenant un intérêt (prix de location du capital). Le prix du capital a donc une valeur purement spéculative. Il est le loyer de l'illusion, à moins qu'il ne soit que le maintien de la valeur du montant emprunté.

Le produit vendu sur le marché est donc mesuré selon ces cinq paramètres du marché (matières premières, savoir-faire, travail, terre et capital) et acquiert un prix, indépendamment de la nature gratuite des biens qui le composent. Pour des raisons pratiques, on peut admettre provisoirement, à ce stade de notre exposé, la nécessité d'un marché qui règle certains termes de l'échange, mais on voit combien la pratique d'un marché libre, qui est censé être autorégulateur, introduit des aberrations qu'il est urgent de corriger. Le marché prétend réguler tous les rapports humains. En fait il les pervertit; il attribue une fausse valeur aux biens qu'il considère et ignore les autres, ceux qui justement ne se vendent pas mais génèrent les relations vivantes.

## **La clé de répartition**

En dehors de toutes considérations économiques, les deux notions clés qui gèrent les relations d'une collectivité avec les ressources disponibles et avec celles qu'elle produit restent les règles du partage et les règles de l'échange, qui, comme nous l'avons vu plus haut, exigent une haute culture communautaire et une conscience aiguë de la hiérarchie des valeurs que la communauté doit établir, reconnaître

et assimiler, surtout si elle veut que ce partage et cet échange se fassent selon les règles de l'équité et non selon la simplification et la distorsion du marché.

Comme le marché a complètement perturbé notre relation avec notre milieu, qu'il soit naturel ou social, il est prioritaire de rétablir la vérité dans cette relation. Pour cela, il me semble essentiel de retrouver la qualité de gratuité de tout ce qui nous est donné et que nous devons transmettre librement sans compter.

Cette notion centrale de la gratuité permet d'abord de revenir à une perception plus juste des cycles: les ressources ne sont pas inépuisables mais résultent d'un cycle de reconstitution, qui n'est lui-même pas étranger au cycle de transmission (héritage en provenance des ancêtres et legs aux générations futures).

Parallèlement, il faut aussi trouver le moyen d'élaborer quelques règles élémentaires qui permettent de mieux évaluer la qualité de l'échange et du partage qui découle de cette gratuité. Nous nous trouvons devant deux tâches au prime abord contradictoires: régler les échanges et pourtant leur permettre de se développer sans compter. Ces deux tâches sont compatibles dans la mesure où les règles concernant l'échange s'appliqueront différemment selon s'il s'agit de ressources reçues gratuitement ou de valeur ajoutée par notre travail.

### *Pénurie illusoire*

On parle souvent de pénurie, et de la nécessité, qui semblerait en découler, de trouver de nouvelles ressources afin de pouvoir satisfaire les besoins de tous. Mais cette logique de l'accroissement de la production et de la consommation est fautive, car elle ne cherche qu'à

éviter le vrai problème de la répartition des richesses en proposant une fuite en avant qui nous évite une modification profonde de nos modèles de consommation; avant de chercher de nouvelles ressources illusoire ou dont l'exploitation aggravera encore les déséquilibres engendrés par nos modes de vie (négligence des cycles de reconstitution), il est en fait impératif d'assurer d'abord une meilleure répartition des richesses disponibles, en matière d'énergie, de ressources naturelles, de savoir, de sagesse. Il est urgent de palier aux déséquilibres de l'actuelle répartition qui s'avère profondément injuste.

En fait cette répartition offre une large marge de manoeuvre pour autant qu'on accepte de réduire les excès: les uns n'ont aujourd'hui pas de quoi manger tandis que les autres souffrent d'obésité. Les uns ne savent pas lire ni écrire tandis que d'autres retiennent leur savoir pour l'utiliser à leurs propres fins. La question primordiale est donc de connaître la clé de cette juste répartition, et non de trouver de nouvelles ressources; quelle est la règle qui permette une répartition équitable des richesses de tous types, entre humains, mais aussi entre humanité et autres espèces, ou entre générations présentes et générations futures? Il est important de souligner que, en procédant à une autre forme de répartition, nous libérons de l'emprise d'une minorité une valeur considérable qui sera remise en circulation au lieu d'être immobilisée.

La maîtrise collective de cette clé de répartition comme réponse à la pénurie est certainement le premier pas à faire et la mesure la plus efficace à prendre dans notre lutte contre la misère. Elle seule prouvera notre maturité sociale et sera le signe d'une authentique évolution de l'humanité.

## **Pauvretés - richesses**

Pourtant, d'autres aspects de la pénurie, évoqués plus hauts à propos de l'exploitation, de la colonisation et de la dévalorisation, devront trouver d'autres solutions, car ils relèvent moins des clés de répartition que des attitudes développées à l'égard de cultures différentes. Ils concernent en effet davantage les valeurs respectives accordées aux divers biens que les clés de répartition.

### **Les trois pôles**

Face à la dévastatrice confusion instaurée par l'économie de marché qui fixe un prix à toute chose sans distinguer son origine ni sa nature et qui ne fait pas de distinction entre ressources et travail, il importe de proposer une autre structure pour aborder les termes des échanges. Nos activités humaines et nos relations sont en fait comprises dans le champ d'influence de trois pôles majeurs qui définissent les trois sources principales à l'origine de ces activités, elles-mêmes résultant toutes comme un mélange des trois:

- l'héritage naturel gratuit,
- l'héritage culturel et spirituel gratuit,
- la vie, temps de créativité.

#### ***L'héritage naturel gratuit***

Il y a d'abord le pôle de la nature que constitue notre environnement; c'est la première catégorie des biens que nous avons définie, c'est-à-dire la catégorie de ceux qui se détruisent en se partageant, et qui inclut toutes les forces qui animent l'univers, tous les cycles naturels, l'énergie et les matières premières. C'est notre héritage naturel à transmettre, car, comme le dit un proverbe africain, nous n'héritons pas le monde de nos ancêtres, mais nous l'empruntons à nos enfants. Il est évident que nous sommes moralement tenus de le transmettre après en avoir pris le plus grand soin et après avoir contribué à son

évolution vers sa réalisation parfaite. L'important, pour cela, consiste à ne pas considérer notre terre comme un stock de matériaux dans lequel nous pourrions puiser indéfiniment, mais à la reconnaître au contraire comme un être vivant marqué par les cycles de l'évolution. Chaque parcelle de notre terre respire et se situe comme une cellule au sein d'un organisme; elle vit d'échanges avec ses voisines et avec tout l'environnement, et ne peut être dissociée du tout qu'elle participe à composer. Découper la terre pour la posséder par parcelles, s'attribuer sa production alimentaire saisonnière sans égard pour la répartition entre tous les humains ou même faire main basse sur sa production en matières premières non renouvelables constitue un crime, à l'image du jugement de Salomon. Nous devons apprendre à vivre en harmonie avec notre milieu car nous en faisons partie intégrante. En établissant une relation authentique avec notre milieu, nous faisons l'expérience du Vrai.

#### ***L'héritage culturel et spirituel gratuit***

Puis il y a le pôle de l'héritage humain concernant les connaissances accumulées par l'humanité au cours des siècles. Ce sont les deuxième et troisième catégories de biens définies plus haut, concernant d'une part les biens qui prennent corps et s'amplifient et d'autre part ceux qui se multiplient lorsqu'on les partage. La transmission des connaissances, du savoir et de l'expérience accumulée, par le biais de l'éducation, par les formes de la tradition ou par les enseignements de la religion et de la sagesse, se fait entièrement gratuitement, car elle permet de former les jeunes générations. Par opposition au pôle précédent qui relève de l'héritage naturel, cette connaissance et cette sagesse constituent l'héritage culturel et spirituel de l'humanité, qui dépasse largement le simple savoir-faire technique et inclut aussi la recherche du sens de la vie; cet héritage nous transmet aussi tous les fruits de notre évolution sur le chemin de la recherche de la vérité. Il

est essentiel pour nous de comprendre que cet héritage forme un tout même s'il se compose d'aspects multiples et contradictoires, en raison de la multiplicité des aspects de la connaissance, en raison de la grande variété des perceptions et interprétations possibles propres à chaque sensibilité et en raison de la diversité des cultures et des spiritualités. Comme cela a déjà été souligné, il est primordial que chacun de nous et chaque communauté ait accès à cette connaissance dans le partage et la réciprocité et puisse participer à sa construction. Toute rétention dans ce domaine est un détournement et donc du vol. En établissant une relation authentique, libre et gratuite avec notre héritage culturel et spirituel, nous faisons l'expérience du Bien.

### *La Vie, temps de créativité*

Puis il y a le pôle de la vie, qui désigne ce que nous avons appelé le travail, mais au sens le plus large imaginable du terme, qui concerne toutes nos forces de vie, de créativité, d'invention, de générosité, de solidarité, c'est-à-dire tout le potentiel de l'être et son expression. Il s'agit ici de la nature même des personnes et des communautés, qui interprète l'héritage naturel ainsi que l'héritage culturel et spirituel, comme matière à transformer, à perfectionner, pour en faire ce qui semble juste. Cette dimension de créativité dans nos relations et nos échanges est étroitement liée au temps que constitue notre propre vie, temps de l'être, temps du partage, temps de la découverte, temps de l'expression. C'est dans cette approche que nous pouvons reconnaître une authentique et profonde compréhension de ce qu'est réellement le travail en tant qu'expression de l'être, bien au-delà du labeur rémunéré; le travail, en hébreu<sup>9</sup>, signifie surtout oeuvre sacrée, c'est-à-dire oeuvre qui sait exprimer ce que nous avons en nous de plus précieux. Il est aussi une manière d'être, d'apprendre, de chercher, de

découvrir, et il n'est donc pas seulement productif. En établissant une relation authentique avec ce temps qu'est notre vie et avec tout le potentiel créatif de nos vocations respectives, nous faisons l'expérience du Beau.

Nos relations et nos échanges sont ainsi compris entre les trois pôles du Vrai (l'univers), du Bien (la connaissance et la sagesse) et du Beau (la créativité). Il ne s'agit bien entendu que de pôles et chaque aspect de nos échanges se trouve dans le champ complexe des influences de ces trois pôles, c'est-à-dire comme une résultante des trois influences respectives. Tout y est gratuit, car tout nous est donné. Même le temps de notre vie nous est donné. Et pourtant c'est lui qui nécessite que nos échanges soient réglés et que notre travail soit rémunéré pour nous permettre de couvrir nos besoins. Ce temps est notre véritable potentiel, mais il est aussi cette dimension qui permet à nos besoins de prendre corps et d'appeler une réponse. Notre temps de vie devient ainsi à la fois temps du donner et temps du recevoir. Il devient temps de l'échange donc temps du lien. Il est la seule composante de nos échanges que nous puissions vraiment offrir et pour laquelle nous puissions attendre une rétribution, qui n'est d'ailleurs pas forcément en termes monétaires surtout lorsque notre subsistance est assurée. C'est que l'argent n'a pas grand chose à voir avec cette question de la valeur et de l'échange.

### *Donner et recevoir*

Cette manière de voir bouleverse complètement la conception des échanges qu'ont établie les lois du marché tout-puissant. Il est fascinant de souligner que ce temps de vie se trouve pris entre d'une part une nécessité bien matérielle d'assurer nos propres besoins et d'autre part un double désir affectif de contribution à l'évolution de notre communauté et de valorisation personnelle appelant la

<sup>9</sup> אֲבֹדָה (avodah): 1) travail, peine, oeuvre. 2) labour, agriculture. 3) travail, emploi, affaire. 4) service, service religieux, service sacré. 5) service, usage, bénéfice.

## Pauvretés - richesses

reconnaissance par nos semblables. Je suis absolument convaincu que l'aspect spéculatif des échanges est une distorsion propre à notre société mercantile et que le besoin d'échange dépasse, dans les sociétés traditionnelles et même très souvent dans la nôtre, le simple aspect matériel, car il aspire en fait à satisfaire une gamme de besoins beaucoup plus subtils qui ont trait à l'expression personnelle, à la reconnaissance par la communauté, bref au simple besoin affectif de donner et de recevoir. La difficulté majeure de nos sociétés occidentales réside dans le fait qu'elles n'ont pas su trouver ou qu'elles ont détruit les modalités pratiques de ce type d'échanges. Une approche des échanges comme celle qui est proposée ici, qui reconnaît la gratuité des ressources tant naturelles que culturelles et met l'accent sur la valorisation du don, devrait ouvrir de nouvelles perspectives, applicables aussi dans nos sociétés complexes industrialisées. Naturellement, et c'est leur intérêt, elles sont appelées à bouleverser fondamentalement nos relations marchandes. On voit aussi très clairement les réticences que cette perspective peut engendrer chez beaucoup d'entre nous! Mais on voit aussi le potentiel de cette métamorphose. N'est-ce pas le propre de la modernité de pouvoir choisir entre divers modes de vie possibles et d'affirmer que les valeurs humaines ont priorité sur les valeurs matérielles, surtout depuis que, avec la croissance de notre sécurité matérielle, la pression exercée par les exigences de notre subsistance ont diminué en fonction des moyens dont nous jouissons ou dont nous devrions pouvoir jouir. Pourtant nous ignorons complètement ce potentiel libérateur de notre modernité qui constitue certainement la clé de notre futur.

La pratique d'une autre forme d'échanges économiques peut reposer sur les constats suivants:

- la logique du don et de la gratuité est possible chaque fois que notre subsistance, parce qu'elle est déjà assurée, ne dépend pas de nos prestations et que nous pouvons nous permettre d'être généreux,
- la générosité appelle la générosité, qui constitue en fait une "monnaie d'échange" sans risque de dévaluation,
- la gratuité elle-même est une forme d'échange plus sûre que le marché, car elle ne pervertit pas les relations mais au contraire les enrichit.

## Abondance et rareté

### *Abondance naturelle*

Les notions d'abondance et de rareté varient selon les cultures. Le seul fait de se sentir intégré à un cycle naturel du renouvellement des ressources change complètement la perception de la notion de manque. En effet, la nature produit en abondance, au présent et au futur, mais selon un cycle qui a ses limites; c'est une forme d'abondance qui vaut mieux que n'importe quel stock important de réserves. Les cultures qui vivent en étroit contact avec la nature savent la grande valeur de cette richesse, mais elles en connaissent aussi la fragilité. Cette richesse est au prix d'un respect total des limites dictées par la nature et par la durée du cycle. Le temps devient le véritable régulateur. Vivre sans respecter ce facteur temps revient à vivre dans une abondance illusoire; c'est ce que font nos sociétés dites d'abondance qui sont en fait des sociétés d'illusion et de pénurie, car elles sont condamnées à la faillite à très court terme si on se place à l'échelle de la planète.

### *Abondance artificielle*

Si l'écureuil épuise avant terme les ressources qu'il a accumulées pour l'hiver, il se retrouve dans la disette. L'intensité du flux des biens consommés n'est bien évidemment pas l'indicateur qui montre la quantité de richesses dont dispose une communauté, car c'est le flux de renouvellement des ressources qui en est l'indicateur le plus fiable. Nos sociétés par exemple épuisent les richesses naturelles à une vitesse vertigineuse et, depuis un siècle, nous avons beaucoup plus consommé que pendant tous les siècles qui ont précédé. Nous prônons la croissance de l'économie comme un mythe tabou absolu; or une croissance annuelle de 5% implique que nous doublons notre consommation tous les 15 ans, c'est-à-dire que nous la multiplions par 4 en 30 ans, par 8 en 45 ans, par 16 en 60 ans. Nous générons ainsi une accélération exponentielle inconsiderée de notre consommation qui vide la planète de sa substance. Pour mesurer l'abondance sans avoir recours à des facteurs de distorsion, seuls comptent en fait d'une part le flux de renouvellement des ressources qui doit devenir le seul indicateur de disponibilité des richesses et d'autre part la manière dont ces ressources sont réparties entre intéressés, selon un indicateur qui permettra de mesurer le degré d'équité de cette répartition. Cette autre manière de voir, fondée sur ces deux indicateurs de renouvellement et de répartition, implique une complète révolution de nos modes de consommation et de notre mesure de la richesse.

Il y a donc deux sortes d'abondance:

1) La seule véritable abondance provient de l'intégration parfaite au double cycle naturel de la reconstitution des ressources et de l'absorption des déchets. Le degré d'intégration à ce double cycle indique la vraie richesse.

2) L'abondance de notre société est factice et illusoire; c'est pourquoi elle ne saurait durer, surtout qu'il ne peut y avoir d'abondance que s'il y a une répartition équitable pour tous.

### *Rareté du marché*

Mais, notre société mercantile perçoit l'abondance en d'autres termes. De manière tout à fait contradictoire, ce n'est pas le critère d'abondance qui détermine les mécanismes de l'économie et des échanges, mais au contraire celui de la rareté:

- La rareté est créée par le marché, dès qu'un produit y est mis en vente avec un prix qui définit une masse monétaire qui permettra de l'acquérir. Les fluctuations de prix participent de surcroît à stabiliser cet équilibre artificiel et à maintenir la rareté ainsi créée, même si le produit n'est pas en manque. On va jusqu'à détruire une partie de la production, dans le cas par exemple de production agricole excédentaire, afin de maintenir artificiellement le facteur de pénurie nécessaire au marché pour éviter l'effondrement des prix, car il est plus lucratif pour le producteur de ne vendre que la moitié de la quantité mais à un prix normal, plutôt que de vendre toute la quantité au tiers du prix<sup>10</sup>. A l'opposé, même si le produit vient à manquer, ou s'il est menacé d'épuisement, comme le pétrole par exemple, on continue à le vendre à un prix tout à fait artificiel, qui fluctue, en fonction de pressions spéculatives ou de concertations diverses, bien en-dessous du prix réel que devrait définir de manière "naturelle" son état de rareté effective, si l'on tenait compte réellement du temps de reconstitution du pétrole qui se compte en centaines de millions d'années. La réelle pénurie est donc d'abord de nature financière.

<sup>10</sup>  $q/2 * p = qp/2 > q * p/3 = qp/3$  ou q est la quantité et p est le prix.

## Pauvretés - richesses

- La rareté est aussi créée artificiellement par la mainmise de certains pouvoirs économiques, acteurs minoritaires ou monopoles, sur les ressources locales, qui devraient être en principe accessibles à tous: l'eau du barrage en amont est détournée du lit de la rivière, la productivité agricole du sol est affectée à la monoculture, les ressources minières sont exportées, bref, le fruit de la production échappe à la collectivité locale. C'est l'aspect de l'exploitation déjà mentionné plus haut.
- La rareté est créée aussi par les nouveaux modèles imposés depuis l'extérieur pour de simple raison de profit: ce sont tous les produits fétiches qui confèrent un statut social et donc une ségrégation: le paysan péruvien boit du Coca Cola, les Chinois mangent au Mac Donald, bref, le produit fétiche, profondément inutile, crée l'engouement et devient d'autant plus inaccessible que son circuit de production n'est pas intégré à l'économie locale. C'est l'aspect de colonisation déjà mentionné plus haut.
- La rareté est créée enfin par la dévalorisation, déjà mentionnée aussi plus haut, des traditions, des valeurs et des savoir-faire traditionnels: toutes les tâches assumées par la famille proche ou par les membres de la collectivité dans le cadre des liens existants de solidarité obligatoire se retrouvent à charge d'institutions qui, calquées sur le modèle occidental, ne sont pas en mesure d'assumer leur tâche, comme nous l'avons vu. Les prestations livrées autrefois gratuitement deviennent payantes dans le cadre de relations de travail rémunéré selon un tarif horaire par exemple qui est tout à fait étranger aux traditions. Cette forme de dévalorisation est peut-être même encore plus marquée dans les secteurs traditionnels (rural, montagnard) de nos sociétés industrielles que dans les sociétés du Sud.

Abondance, surplus, rareté sont des créations du marché et de la spéculation financière. Pour preuve, il suffit de créer, en parallèle, des réseaux d'échanges de services<sup>11</sup> qui ne fassent pas appel à la monnaie officielle pour que toute une catégorie sociale exclue du marché puisse soudain avoir accès à des services qui lui étaient jusqu'alors inaccessibles. La notion d'abondance et de rareté est, chez nous, non plus réglée par le temps de renouvellement des ressources ou par le temps de la capacité du tissu social de produire ces ressources, mais cette abondance ou cette rareté est définie par la disponibilité d'argent. Les tares et les distorsions créées par le marché montrent bien combien le principe d'équité dans la distribution est un principe fondamental pour rétablir une cohérence et un équilibre des échanges.

### *Publicité*

La question de l'abondance et de la rareté est étroitement liée à la perception de nos besoins. Or, dans les sociétés industrielles, la perception de nos besoins est complètement faussée par les phénomènes de mode et par la publicité qui cherche justement à créer de faux besoins pour accélérer la consommation, ce qui constitue l'aberration suprême, surtout dans un système de pénurie réelle (ressources naturelles), de pénurie artificielle (marché) et d'inégalité flagrante dans la répartition de ces ressources. Il est bien évident qu'aucune solution ne peut être trouvée tant que la publicité existe, tant que sévit ce fléau destructeur de l'authenticité de nos personnes, de la générosité de nos idéaux, de la cohérence de notre collectivité, de la solidarité de notre communauté et de l'équilibre du milieu qui nous abrite.

---

<sup>11</sup> Voir les SEL, service d'échange libre, ou les LETS anglo-saxons, Local Employment and Trading System

**Pouvoir**

Dans ce contexte, le pouvoir économique joue naturellement un rôle déterminant, souvent dénoncé. Mais il ne faut pas oublier que le pouvoir social ou politique, à commencer par notre propre pouvoir individuel en tant que consommateur et citoyen, joue un rôle déterminant. Tout pouvoir ne se mesure qu'à l'importance que nous, en tant que ses "victimes", attachons aux moyens à travers lesquels il nous contrôle; dans le cas de pouvoirs économiques ou démocratiques, il nous tient soit par notre bien-être matériel, soit par notre image sociale, soit par la promotion sociale qu'il nous promet, et, dans les cas de pouvoirs plus totalitaires, par le chantage qu'il exerce sur notre liberté de mouvement, d'expression, ou même sur notre vie.

Dans tous les cas - aussi exigeant cela puisse-t-il paraître dans certains cas extrêmes - nous restons libres de concéder ou non la part qui est requise de nous, en échange de ce que nous offre le pouvoir en question, car tout pouvoir offre toujours quelque chose en échange, ne serait-ce que la tranquillité ou, plus brutalement, la concession de ne pas nous détruire. A l'échelle du simple consommateur, nous pouvons renoncer à consommer ce que nous ne voulons pas encourager. A l'échelle du citoyen, nous pouvons vivre de manière responsable en conformité avec nos idéaux, ce qui est en fait extrêmement exigeant et pas du tout facile même dans des pays au niveau de vie aisé.

Dans le Pavillon des cancéreux, d'Alexandre Soljénitsyne<sup>12</sup>, il y a une scène qui m'a beaucoup marqué, où l'on voit le héros, Kostoglotov, pensionnaire de cette institution répressive, dialoguer avec Chylibine, bibliothécaire de l'établissement pénitentiaire. Le premier a tout perdu

<sup>12</sup> Alexandre Soljénitsyne: *le Pavillon des Cancéreux*, Julliard, Paris, 1971.

car le pouvoir politique lui a tout enlevé jusqu'à sa liberté de mouvement; il se retrouve complètement libre et échappe désormais à ce pouvoir qui, en lui enlevant tout, s'est privé de moyens de le contrôler. Par contre, le bibliothécaire montre comment chaque exigence qui lui est posée, de détruire par exemple tel ou tel ouvrage, l'anéantit petit à petit, au nom de la sauvegarde de son emploi et du peu de liberté qui lui reste et que le pouvoir menace encore de lui enlever. Kostogotov et Chylibine comparent leurs situations respectives et on assiste à une inversion surprenante par laquelle le prisonnier se trouve plus libre que le geôlier. Ce besoin d'affirmer sa propre liberté peut même revêtir des aspects de provocation à l'image de la personnalité d'Alexandre Panagoulis que décrit Oriana Fallaci dans son livre *Un homme*<sup>13</sup>, où on voit cet opposant au régime grec des colonels mener en prison toute une guerre psychologique contre le régime, par laquelle le héros dénonce toutes les tares et tous les vices de ses adversaires, car il n'a cure de la répression exercée sur lui, à l'image de ce "journal Panagoulis" qu'il émet dans sa prison, de sa voix la plus forte, dénonçant les vices du régime, pour la plus grande joie des autres détenus.

Tout pouvoir qui nous tient ne repose en fait que sur nos choix de vie et ce que nous sommes prêts à assumer: quels sont les biens qui sont pour nous prioritaires? C'est notre bonheur et notre sagesse, et surtout notre liberté profonde, qui sont en jeu et, en fonction des circonstances extérieures et de la violence de la répression exercée sur nous, c'est le prix que nous sommes prêts à payer pour vivre conformément à notre vocation, en payant physiquement, psychologiquement, socialement, spirituellement.

<sup>13</sup> Oriana Fallaci: *un Homme*, Grasset, Paris, 1981.

### **Gaspillage**

Pour gérer ses ressources, surtout naturelles, notre société occidentale se réfère principalement au pouvoir de l'argent comme étalon de valeur absolu. C'est ce pouvoir qui détermine les notions de valeur, de rareté et de pénurie.

#### *Absence de cycle*

Le marché écarte toute notion de cycle, sauf celle éventuelle du recyclage si le pouvoir d'achat est disponible pour les produits recyclés ainsi proposés. Il est étonnant de voir que l'économie de moyens n'est pas un facteur si important dans la conception et l'organisation des moyens de production au sein de l'entreprise. L'argent établit comme un écran entre la réalité économique et la réalité naturelle. Le credo du libéralisme dit que cette écran devient une image de la réalité et qu'il n'y a pas lieu d'intervenir ni pour introduire d'autres paramètres de correction, ni même pour corriger l'image. L'étalon de l'argent, parce qu'il est une convention sujette à toutes les fluctuations et surtout parce qu'il ne mesure qu'une partie infime de la réalité, offre une compréhension simpliste et complètement erronée du monde; pourtant celle-ci est admise en général comme un reflet fidèle de la réalité.

#### *Le coût comme critère*

La détention du pouvoir d'achat justifie tous les abus. Comme le coût est le principal critère de choix et qu'il ne représente pas la réalité du coût réel de production, nos choix sont faussés la plupart du temps. Tout intermédiaire, on le voit, est un facteur de corruption. Le meilleur exemple est sans doute le coût de réparation des appareils produits en série. Si on ne considère que le critère du coût, on en vient très vite à jeter ce qui pourrait encore être réparé. Les produits

d'ailleurs sont eux-mêmes conçus en fonction de cette nécessité, déterminée par des seules exigences de profit, d'être rapidement éliminés de la circulation. Il est fascinant de voir comment, en Inde par exemple, le moindre bout de ficelle est récupéré et vit dix fois, tandis que, chez nous, on trouve dans la rue même, le jour de grand débarras, des télévisions ou des réfrigérateurs en parfait état de marche. Heureusement, tout n'est pas perdu, car certains en font une source de revenu, qui permet par ailleurs de recycler ces déchets "encore vivants".

Cette manière de faire pose un problème énorme de gaspillage qui caractérise notre société: combien de matière gâchée, combien de travail effectué en vain, combien de temps et d'énergie sacrifiée! Combien de force, de créativité et de bonnes intentions qui finissent en déperditions de chaleur!

#### *Le sacrifice de nous-mêmes*

Nous jetons ainsi ce pour quoi nous avons tant sacrifié de nous-mêmes, car notre mode de vie est essentiellement réglé, ou contraint, pour nous permettre d'acquérir ces biens que nous gaspillons. Il n'est pas seulement question de l'argent que nous avons mis à l'acquisition de ces objets, mais aussi de tout le temps que nous avons consacré en termes de temps de vie, de créativité et d'intimité avec nous-mêmes c'est-à-dire en mesure surtout des sacrifices que nous avons fait pour nous intégrer à un cycle de consommation qui a exigé de nous que nous renoncions à une juste relation au temps qui nous aurait permis de nous épanouir dans le présent en sentant le temps pulser. Au contraire, nous nous sommes laissés entraîner à ce cycle de consommation fou et destructeur. N'est-ce pas ainsi notre âme profonde que nous jetons, dans la mesure où nous avons tant sacrifié

à ce rythme de vie et à l'acquisition de ce superflu matériel qui ne dure pas?

## Temps et vie

Comme on le voit se dégager doucement au long de ces lignes, la grande pénurie qui règne dans notre société est celle du temps, ou plutôt d'une juste perception de ce qu'il est. Voici notre véritable pauvreté! Sur les places de marché traditionnelles, on marchandait généralement. Mais on ne marchandait que là où on n'a plus de temps que d'argent, comme cela a été dit plus haut. Chez nous, nous avons plus d'argent que de temps et nous empilons donc les marchandises dans notre chariot, presque sans regarder les prix. L'essentiel du marchandage réside dans le lien qui se tisse. Qui n'a pas vu, dans les pays dits pauvres, un marchand se mettre en colère parce que le client était prêt à payer n'importe quel prix pour la marchandise, qui seule l'intéressait, au mépris de la personne même du marchand! Grossièreté insoupçonnée.

### *Le temps de la relation*

Toute culture, même la plus matérialiste, affirmera, du moins en principe, la prééminence des relations humaines sur les objets. Pourtant rares sont les instants, dans nos sociétés industrielles, où nous accordons une réelle priorité à la relation personnelle. Jamais nous n'avons le temps. Nous luttons contre la montre comme si cette lutte était le sens de la vie, alors qu'elle en est la négation la plus forte. Le temps coule comme le sang dans nos veines; et il est notre vie.

### *Le temps du choix de vivre*

J'ai affirmé plus haut que notre liberté de vivre selon nos choix dépendait de notre courage à mettre en pratique ce en quoi nous

croyons. Naturellement, cette liberté n'est possible que si nous jouissons d'une liberté de mouvement par rapport au temps social qui nous impose ses contraintes. La liberté de ne pas céder aux exigences du rendement, de la lutte contre le temps et de la vitesse exige que nous jouissions de notre propre temps de vivre qui peut alors devenir temps de nos choix.

### *Le temps non marchand*

Le marché s'est emparé de nombreux aspects de notre vie qui concernent divers temps qui courent parallèlement ou en conflit les uns avec les autres, et qui font notre vie: temps professionnel, temps familial, temps de transport, temps de loisirs. Ainsi, une partie de notre temps, consacrée à gagner le revenu nécessaire à notre subsistance, est soumise à ces lois du marché, mais toutefois une part importante leur échappe encore. Ce temps libre de toute contrainte que nous pouvons qualifier de temps non marchand est consacré à de nombreuses dimensions de notre vie, pourtant essentielles, qui ne sont pas valorisées en termes financiers car justement, et souvent heureusement, elles échappent à l'emprise de la valeur monétaire. Cette césure nette entre temps marchand et temps non marchand met à l'abri de la spéculation tout un pan intime de notre vie, mais, à l'inverse, elle confine en marge de la société tous ceux qui n'ont pas part au temps marchand parce qu'ils sont chômeurs, vieux ou tout simplement femme au foyer ou enfant en bas âge. Cette césure trop violente nous coupe en deux, avec d'une part l'être économique socialement valorisé, et d'autre part l'être sans statut propre, mais pourtant essentiel, même plus que l'autre, à l'équilibre personnel et social. L'apprentissage de la cohabitation de ces deux temps et de ces deux êtres n'est pas évidente, mais le confinement dans un seul de ces temps est encore plus terrible.

## Pauvretés - richesses

### *Le temps de participer*

Si nous refusons le cloisonnement entre les familles et les personnes, si nous affirmons la nécessité de recréer le lien social, de redonner vie à la communauté, nous devons disposer aussi du temps nécessaire pour participer à la vie communautaire. Assumer ses responsabilités vis-à-vis du groupe, effectuer certaines tâches d'intérêt collectif, participer aux réflexions et aux décisions concernant les enjeux majeurs auxquels est confrontée la communauté, proposer des solutions, engager une concertation et parvenir à une forme de consensus, tout cela prend du temps et exige une grande disponibilité qui est incompatible avec les valeurs de rendement actuelles auxquelles est soumise la vie professionnelle. Cette transformation sociale vers une nouvelle forme de participation exige un réaménagement de nos horaires et surtout de notre relation en général au temps. On le voit, cette relation au temps est la cheville du changement.

### *Le temps de silence*

Notre vie d'agitation a de la peine à préserver des plages de solitude et de silence où nous puissions nous recentrer sans être soumis à aucune pression. C'est tout un art de savoir réserver quotidiennement un temps de silence quelles que soient les circonstances et les pressions extérieures. Et pourtant il semble que ce soit l'un des seuls moyens d'acquérir une indépendance personnelle et une sérénité face au quotidien ainsi qu'une autre qualité de perception de ce qui nous arrive, caractérisée par davantage de calme, de recul et de détachement.

Mais dans nos sociétés soi-disant modernes, le temps n'a de valeur que s'il est rétribué et intégré au marché sous forme d'un temps de

travail rémunéré au salaire horaire. C'est là d'abord que nous devons résister et créer une autre réalité.

### *Le temps synthèse de vie*

Pour conclure ces considérations sur le temps, je reprends le livre de *Chebika* déjà cité précédemment où Jean Duvignaud décrit les procédures de distribution de l'eau dans la palmeraie de cette oasis sud-tunisienne après avoir évoqué les dialogues très lents des hommes regroupés sur la place: "Devant ces hommes qui parlent, dans une anfractuosité creusée dans la pierre qui constitue une sorte de grotte, pend ce qu'on appelle le *gaddous*. C'est une jarre d'une trentaine de centimètres de hauteur pendue à un crochet et que l'on emplit régulièrement avec de l'eau puisée à un bassin. Cette eau s'écoule peu à peu dans le bassin par un trou assez petit dont l'orifice est calculé de telle sorte que la jarre se vide en une dizaine de minutes. Autour du col de la jarre, on a noué un fil en herbe dans lequel on fait un noeud chaque fois qu'on emplit la jarre. Chaque fois que cette jarre a été vid e d'un nombre de fois compté en noeuds qui correspond à la part d'irrigation dans une parcelle, un *khamm s*<sup>14</sup> ou un propriétaire se lève, prend sa houe, descend vers les jardins et modifie les murettes des canalisations de sorte qu'il dirige l'eau vers sa parcelle à lui. Ainsi la mesure du temps est aussi une mesure de l'eau et la mesure de l'eau une mesure de la propriété, puisque ces parts d'irrigation sont, en fait, plus importantes que la possession du sol. Tout converge donc ici: l'irrigation, la propriété, le temps, et se réunit sous ce porche au milieu des parleries interminables."

Le temps est le support immatériel que nous chargeons de notre vécu. Il prend corps alors sous les formes les plus surprenantes. Sa valeur

---

<sup>14</sup> travailleur jouissant d'un bail de fermage.

est insaisissable et elle concerne l'essence de notre vie. Elle confine à l'éternel, comme au présent.

Il importe donc pour nous de changer notre perception de l'abondance, en l'évaluant dans sa relation au milieu, aux autres et au temps:

- 1) Par l'observation du milieu naturel, admettons que la mesure de l'abondance dépend surtout de la nature (renouvellement des ressources et absorption des déchets).
- 2) Par le souci d'équité et par le partage, assurons que chacun jouisse du nécessaire.
- 3) Par une saine résistance aux lois du marché (argent, profit, accumulation, exploitation, dévalorisation des valeurs non marchandes, publicité), gérons les biens et les services selon des critères humains et éthiques.
- 4) Par attention au potentiel de ce qui est disponible, recyclons et réutilisons ce qui peut l'être.
- 5) Par valorisation de l'oeuvre de chacun, accordons une juste valeur aux relations, à la vie et au temps.

#### **4) ETIQUETAGE ET HIERARCHIE**

##### **Statut social**

Nous avons pris l'habitude d'évaluer la position sociale de chacun en fonction des apparences matérielles extérieures qui, naturellement, ne laissent pas apparaître ces autres formes de richesses que j'ai décrites. Cette mesure est donc terriblement trompeuse. Elle l'est d'autant plus lorsque cette évaluation se fait d'une société à l'autre, car chaque société a ses propres contraintes.

##### ***La simplicité comme choix***

Certaines cultures, comme la culture aborigène ou la culture amérindienne, ont choisi intentionnellement un mode de vie simple. La richesse des personnes n'apparaît pas extérieurement. Chez nous, cette richesse est étroitement codée: prestige social, pouvoir, biens matériels. Ce n'est pas le cas de nombreuses sociétés où la personne la plus estimée n'est pas forcément celle qui en impose le plus par les apparences ou ses biens matériels.

##### ***Vivre sous un pouvoir totalitaire***

Certaines sociétés vivent dans des conditions de pouvoir totalitaire; les personnes les plus avancées et les plus influentes sont souvent en prison ou vivent à l'écart dans des conditions modestes en exerçant divers petits boulots de subsistance, tandis que les personnes les plus en vue sont souvent des gens douteux ou hautement compromis. Cela est même souvent également vrai dans nos sociétés dites démocratiques, où les dirigeants se comportent en brigands. Au Myanmar, Aung San Suu Kyi, dans sa résidence surveillée, à la limite

## **Pauvretés - richesses**

de la survie, rayonne d'une aura internationale; elle est l'espoir de son peuple.

### ***L'impact des valeurs éthiques et spirituelles***

Les valeurs éthiques, qu'elles soient socialement reconnues ou au contraire minoritaires, orientent les personnes vers des choix qui impliquent d'autres priorités que celles du confort et des apparences. Les plus grands sages vivent généralement dans des conditions modestes et ne se soucient pas des apparences.

### ***Etiquetage***

Il est évident que c'est une pure aberration de tenter de mesurer la position d'une personne au sein de sa communauté. L'étiquetage ne s'applique pas aux êtres. Mais c'est pourtant ce que nous ne cessons de pratiquer. Comparer, comparer, toujours comparer, telle est la devise de celui qui craint la vie. Et ce réflexe est d'autant plus fort que la pauvreté fait peur. Face au sans-abri, face au vagabond, nous nous sentons démunis pour nous libérer de nos propres craintes et pour rencontrer l'être humain. Et l'étiquetage fait du responsable officiel d'une quelconque institution un personnage plus important que le misérable coolie. Voilà qui est bien choquant. Pourtant ces critères n'ont rien à voir avec une quelconque valeur de la personne.

### ***Etiquetage de soi-même***

Une des pires évaluations est peut-être celle que nous faisons de nous-mêmes selon les normes établies par la société en nous comparant aux autres. Naturellement, dans cette examen nous exerçons toute notre sévérité à l'égard de nous-mêmes et imaginons que les autres ont une vie facile et sans problème. Cette autocensure est destructive. Il importe de nous revaloriser à nos propres yeux et en fonction de nos propres priorités; c'est là tout un travail de

réhabilitation, qui n'empêche pourtant pas un regard lucide et aimant sur nos propres limites, et qui doit fonder notre confiance en nous-mêmes et jeter les bases d'une vie plus audacieuse.

### ***Condescendance***

Quoi qu'il en soit, la valeur de la personne est unique; elle ne se rapporte ni à une position sociale, ni à une richesse de quelque ordre qu'elle soit, ni à aucune mesure d'aucun type. Le coolie et le roi ont tous deux des valeurs uniques irremplaçables. C'est une évidence, mais il est frappant de constater combien, dans notre inconscient, il continue, malgré tous les efforts que nous pouvons faire, à y avoir presque toujours une hiérarchie selon la fortune. Si hiérarchie il doit y avoir, au moins qu'elle soit une hiérarchie du coeur et non de la fortune.

### ***Amour et aide***

La société bourgeoise et les personnes généreuses ressentent très fortement, en occident, le désir d'aider leur prochain plus pauvre, qu'il soit voisin ou habitant des pays lointains. Ce sentiment part de bonnes intentions, mais il naît souvent d'une fuite de soi-même et d'un besoin frénétique de se dépenser pour l'autre, si ce n'est d'une forme de soif du pouvoir. La véritable priorité consiste à parvenir d'abord soi-même à un niveau de sagesse et de cohérence qui permette de voir le monde avec une certaine indépendance d'esprit et avec un certain sens de l'équité et de la diversité, puis à pratiquer au quotidien la vérité à laquelle nous croyons. Alors seulement l'aide peut prendre forme si elle intègre ces deux nouvelles pratiques de l'indépendance d'esprit et de l'authenticité de nos comportements. Une véritable aide ne peut naître que d'un sentiment d'amour profond. Or l'amour est un long apprentissage, car il n'est pas question ici d'aimer le pauvre d'un amour sélectif, comme nous aimons les

proches que nous avons choisis et qui nous sont assez semblables pour éveiller en nous la sympathie et la tendresse. En effet, notre amour pour l'autre qui est différent ne doit pas être projection de nous-mêmes ni projection de nos propres préférences, mais il doit être découverte de ce qui anime cet autre, acceptation de cette différence et capacité de défendre cette autre manière de voir, même si elle nous est contraire, dans les limites naturellement de ce qui nous est moralement acceptable. L'amour ainsi vécu n'est plus un amour qui sélectionne ce qui lui plaît, mais c'est un amour qui embrasse tout et qui ne choisit pas. C'est un amour qui accepte, accueille et reconnaît. Il devient alors la base saine d'une véritable rencontre qui pourra aussi comporter un facteur d'aide, qui sera d'ailleurs sans doute réciproque, c'est-à-dire qui sera davantage entraide et solidarité qu'aide charitable à proprement parler, comme cela se conçoit dans la société bourgeoise.

C'est que l'aide trouve trop souvent ses déviances, à la racine desquelles je repère deux malaises importants:

- la mauvaise conscience
- et un sentiment illusoire de supériorité.

## **Une mauvaise conscience**

Le premier malaise est une mauvaise conscience de vivre dans le bien être matériel et la sécurité propres à nos pays dits riches. Il est évident qu'en occident, en général, nous jouissons d'une sécurité bien supérieure à celle de la plupart des habitants de la planète. Si ce bien-être ne prive personne, s'il ne cause pas de dégâts qui puissent nuire à autrui, si cette stabilité n'est pas acquise aux dépens des autres, il est bon d'en jouir pleinement.

### ***Le bien-être emprunté***

Naturellement, au fin fond de notre conscience, nous savons pertinemment, d'une part, que notre niveau de vie est trop élevé et qu'il pèse lourdement sur l'équilibre planétaire qu'il compromet dangereusement et, d'autre part, que ce bien-être matériel est en grande partie "emprunté" aux nations plus pauvres dans la mesure où une bonne part de l'énergie et des produits que nous consommons viennent des pays du Sud et qu'ils ne sont pas proprement rétribués, au sens non seulement financier mais surtout aussi social et culturel, en termes de juste répartition et de juste reconnaissance, puisque les relations entre Nord et Sud ne sont pas réciproques.

Mais ces deux causes d'inquiétude, concernant la disproportion de notre standard de vie et l'exploitation sur laquelle il repose, ne constituent pas les réelles causes de cette mauvaise conscience, car nous pouvons tous, dans la mesure de nos possibilités, librement choisir un mode de vie plus en accord avec l'environnement et tenter de ne pas profiter des sources troubles de notre bien-être, en refusant nos privilèges, en renonçant à consommer des produits dont la provenance n'est pas claire. Cette mauvaise conscience semble davantage due à la surévaluation du rôle que jouent les conditions matérielles. Elle montre combien nous sommes attachés à ces conditions de confort, combien notre bonheur en dépend, combien même cette dépendance est parfois comparable à une sorte de drogue; cette mauvaise conscience montre aussi combien nous estimons que ces conditions sont indispensables au bonheur de tous et qu'il convient donc de généraliser ce modèle de développement de manière que tous y aient accès. Ce sentiment est beaucoup plus grave qu'il n'y paraît, parce qu'il affirme le principe complètement faux selon lequel le modèle occidental est le meilleur et le seul à procurer le bonheur. N'oublions pas qu'un confort mieux assimilé, à condition qu'il ne soit

## **Pauvretés - richesses**

pas acquis au détriment des autres, ne devrait pas nous cacher que la vraie richesse de la vie ne réside pas dans ce confort, puisque les conditions matérielles ne peuvent servir de mesure au bonheur.

### ***Le véritable enjeu***

Tous, riches ou pauvres, nous sommes finalement confrontés au même destin de trouver notre chemin et notre épanouissement spirituel. Cet enjeu est certes facilité par des conditions minimales de sécurité matérielle, mais il devient également plus difficile dans un environnement hautement matérialiste. Je suis conscient de l'ambiguïté de ces propos auxquels on peut reprocher de sortir de la bouche d'une personne qui jouit de toute la sécurité nécessaire. Sécurité et privilège du savoir facilitent certes une vision plus sereine des choses, mais je reste malgré tout convaincu que l'enjeu de notre développement spirituel est hautement plus complexe et décisif, et que, dans ce domaine, nous sommes tous également démunis et pauvres. Notre société doit certes apprendre à établir des relations plus justes avec les pays du Sud, mais elle doit aussi apprendre à se déculpabiliser face à son bien-être matériel, et surtout à s'en détacher car c'est la condition nécessaire pour qu'elle puisse être prête à le réduire considérablement et à mettre l'accent sur les autres formes de développement d'ordre non matériel, en choisissant spontanément une juste forme de pauvreté. Dans ce domaine, étant tous égaux, nous saurons mieux établir une réciprocité qui valorisera les "pauvres" d'aujourd'hui au nom des facultés qu'ils ont su développer plus que nous. En effet seule une réorientation de nos valeurs peut permettre une réduction du standard matériel et une ouverture à d'autres modes de vie.

## **Un sentiment illusoire de supériorité**

A côté de la mauvaise conscience, le second malaise est causé par la conviction que nos propres valeurs et nos propres connaissances sont supérieures à celles des autres. C'est le grand discours des classes aisées à vocation généreuse: nous avons tant reçu que nous devons enseigner aux autres nos valeurs et notre savoir, comme si ce savoir pouvait s'exporter si facilement et comme s'il pouvait apporter la seule vraie solution à celui à qui il serait offert.

### ***Savoir-faire et savoir-être***

Certes ce savoir, sous maints aspects, a une valeur évidente, mais ce discours apparemment généreux, très marqué par son origine sociale, ne perçoit pas le caractère relatif de chaque savoir et de chaque situation. Il ne voit pas que derrière le coolie indien se cache aussi tout un savoir, de nature certes bien différente, et qui n'est pas sans rapport avec le sourire de la petite mendicante dont j'ai parlé plus haut. Il n'est pas question d'idéaliser ici le coolie ni le bon sauvage au savoir généreux, mais il s'agit de mettre en évidence la diversité des expériences, la diversité des savoirs et des acquis et donc la diversité et la complémentarité des types de richesses propres à chacun.

Il est impératif que nous apprenions à reconnaître la diversité des êtres et des situations. Pour cela, nous devons comprendre que notre savoir intellectuel et technique, dont l'occident est si fier, a certes beaucoup de valeur mais ne représente qu'une infime partie du savoir que nous pouvons acquérir. De manière un peu caricaturale, on peut affirmer, sans tomber dans l'idéalisation de la pauvreté, qu'à côté du savoir-faire du Nord, il y a aussi tout le savoir-être du Sud. Reconnaître la richesse de cet autre savoir va de pair avec la réorientation dont je viens de parler à propos de notre mauvaise conscience.

*Esprit missionnaire*

Avec la résorption de ces deux malaises, concernant notre mauvaise conscience et notre illusion de supériorité, mourra aussi notre esprit missionnaire qui a fait suffisamment de ravages à travers le monde. Nous serons libérés pour apprendre à ouvrir les yeux et à nous fasciner pour l'autre au lieu, comme aveugles et handicapés du coeur, de vouloir aider avec condescendance pour résoudre nos propres problèmes de mauvaise conscience. De colonisateurs, acceptons donc, d'une manière constructive, de nous laisser "coloniser" intelligemment par les cultures du Sud et les cultures pauvres ici même.

## **5) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES D'EVOLUTION**

### **Deux attitudes face à l'autre**

Deux attitudes psychologiques semblent être représentatives de ce déséquilibre entre pauvres et riches.

#### *Altérité*

Nous avons peine à concevoir l'altérité. Toute différence nous effraie, surtout si nous ne parvenons pas à la cerner. Nous en avons déjà parlé à propos de la relation entre femmes et hommes. Entre catégories sociales, cette altérité est un profond mystère car le point de vue de chacun est fortement marqué par son appartenance sociale, ses intérêts immédiats, la défense inconsciente de ses privilèges, l'ignorance de ce qu'il lui est inconnu et dont il ne soupçonne souvent même pas l'existence, et ceci à un tel degré que les visions perçues de points de vues différents s'avèrent parfois si différentes qu'elles en semblent contradictoires.

#### *Souffrance et compassion*

La souffrance est une expérience complexe. Elle meurtrit l'être mais elle le fait aussi progresser, ne serait-ce que pour échapper à cette souffrance. Elle est impossible à partager réellement. Pourtant il est indispensable d'essayer de comprendre ce que vit celui qui souffre. C'est d'ailleurs le défi de la compassion, au sens étymologique du terme: littéralement, souffrir avec, c'est-à-dire partager l'impartageable.

## Pauvretés - richesses

Le seul moyen de pénétrer la souffrance de l'autre c'est d'être à son écoute, c'est de se mettre à sa place. Mais il y a deux manières de se mettre à sa place :

1. Il y a d'abord celle qui consiste à se glisser dans la peau de l'autre, avec sa propre sensibilité, son propre vécu, sa propre manière de voir et de comprendre. Cette manière est bien entendu vouée à l'échec car elle ne fait qu'envahir la situation de l'autre avec notre propre nature, notre propre bagage et donc notre propre perception qui vient ainsi écraser celle de l'autre.
2. Et puis, il y a l'autre manière qui consiste à se laisser pénétrer par la sensibilité de l'autre, à se laisser envahir par son vécu, à s'oublier pour écouter vraiment un monde jusqu'alors inconnu. Cette seconde manière est sans doute la seule qui ait un sens, bien qu'elle soit plus exigeante et qu'elle fasse plus peur. Elle est vraiment à la hauteur de ce défi de la compassion qui veut vraiment, sans s'épargner, partager l'impartageable.

Cette compassion est réellement un apprentissage de cet amour qui a été décrit plus haut. Et dans cet échange, il est impossible que le courant ne circule que dans un sens. La relation devient alors très vite réciproque même si elle n'est pas symétrique puisque chacun est différent et apporte ses propres richesses.

## Redécouvrir le don

Le chemin d'évolution qui s'ouvre devant nous, pour redécouvrir le vrai sens des mots richesse et pauvreté au-delà des aspects purement matériels, consiste à voir que la richesse n'est pas accumulation et que la pauvreté matérielle n'est pas absence de richesse. La pauvreté peut aussi être une qualité, car la simplicité donne accès à de nombreuses ressources que nous cache la richesse: le sourire, l'écoute, l'accueil,

qui ouvrent à la vraie vie, et qui sont toutes des attitudes réceptives qui permettent de s'enrichir, naturellement pas en termes matériels. Ainsi l'abondance et la rareté elles-mêmes commencent à revêtir des sens profondément différents.

Ce chemin d'évolution conduit surtout à la réhabilitation du don comme contribution de la créativité de chacun à la construction communautaire. En insistant sur la gratuité des héritages naturels, culturels et spirituels nous pourrions revaloriser l'apport de chacun en dehors de tout calcul marchand, car les règles sociales de l'échange doivent pourvoir dominer celles du marché. C'est en effet le propre de chaque société traditionnelle de savoir dicter ses hiérarchies et ses priorités, et maîtriser ainsi les aspects matériels et non matériels de son développement. Il n'y a pas de raison pour que nos sociétés industrielles n'en soient pas aussi capables; ce n'est qu'une question de choix de société, c'est-à-dire de maturité sociale.

Le produit national brut est un calcul froidement économique de la richesse dans son sens le plus restrictif. Pourtant il contient une vérité fondamentale. Il évalue l'échange. Naturellement, il ne parle pas de qualité et n'évalue que l'échange converti en argent. Mais cette vérité subsiste: la richesse vient de l'échange. Nous devrions approfondir cette orientation de recherche car elle mène à l'évaluation de la faculté de donner et de recevoir. Prendre seulement, sans donner, n'est en fait jamais satisfaisant. Il s'agit bien d'opter ici pour le flux, qui, par essence, est à l'opposé de l'accumulation et de la rétention; le flux participe à développer la relation qui, elle, est vraiment courant de vie, c'est-à-dire mouvement qu'on ne retient pas mais qui nous entraîne à la découverte de l'inconnu. Or la gratuité du don ne fait qu'accélérer l'échange et renforcer le lien.

## **6) NOTRE EXPERIENCE A NUMBUGGA**

Il y a quelques années (fin 2003), nous nous sommes installés, ma femme - qui est Australienne - et moi, en Australie pour mener, dans une étroite relation avec la nature, une vie axée à la fois sur la contemplation et sur les aspects très pratiques de notre subsistance. Notre désir profond est de centrer notre vie sur sa dimension spirituelle et de mettre en oeuvre les moyens quotidiens d'une relation équilibrée avec la nature, en repensant nos besoins et en cherchant les moyens les plus légers et adéquats de les satisfaire. Cette recherche souhaite aussi s'ouvrir à l'accueil des autres afin de partager tant les questions que les réponses esquissées, dans le cadre de quelques séminaires sur des thèmes écologiques ou spirituels, qui soient l'occasion pour nous tous de repenser nos modes de vie et de partager nos expériences pour faire progresser une réflexion qui n'est en fait jamais achevée. Situé un peu en retrait de la côte océane des New South Wales, à quelques 450 km au sud de Sydney, le lieu de Numbugga où nous vivons est implanté sur une croupe en pente douce entre une crête et une rivière, dans un contexte très paisible de forêts d'eucalyptus, face à un parc national (South-East Forests National Park), avec pourtant quelques prairies à proximité de notre habitat.

Cette expérience très concrète en voie de réalisation encore précoce nous permet de tester les aspirations présentées dans cet essai et de proposer concrètement des solutions à chacun des problèmes qui se posent dans notre quotidien, à la mesure de nos compétences, de nos moyens et surtout de notre capacité d'adaptation. Je vais donc ici présenter sommairement les quelques réflexions issues de cette

pratique qui me semblent intéressantes en ce qui concerne la pauvreté et la richesse.

### **Partage**

Pour nous installer ici, il a bien fallu acheter un terrain dont nous sommes devenus propriétaires, car il n'y a pas, dans notre système actuel, d'autre forme de jouissance d'un lieu qui offre la sécurité de pouvoir mener à bien un tâche sur plusieurs dizaines d'années. Notre intention consistant à mettre en place les conditions d'une forme de vie qui soit centrée sur nos valeurs spirituelles, en harmonie avec la nature, nous avons besoin de cette forme de sécurité. Toutefois nous considérons que notre présence ici n'est pas un titre de propriété mais bien davantage un privilège de nous établir et de nous trouver responsables de maintenir ces prairies, cette forêt et ce ruisseau en bonnes conditions.

### ***Les ressources***

Les ressources naturelles sont toutes un don de la nature et nous ne saurions en tirer profit. Nous invitons qui le veut à venir couper son bois ici, dans un cadre strictement défini qui respecte le rythme de reconstitution de la forêt et l'aide même à se développer harmonieusement, en éliminant les arbres morts qui gênent la croissance des nouvelles pousses. Un voisin a installé ses ruches, deux autres voisins ont mis leurs chevaux à pâturer. Quiconque voudrait cultiver un champ ou un jardin serait bienvenu. Et notre maison est ouverte aux gens de passage qui cherchent une halte ou un lieu de repos. Tout ceci bien sûr gratuitement, car il ne s'agit pas de richesses qui nous appartiennent mais de ressources que la nature nous offre gracieusement. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à les mettre à disposition de qui en a besoin.

## Pauvretés - richesses

Dans cette exploitation du lieu, il convient de rester bien conscient des limites que la nature impose à la reconstitution de ces ressources. Par exemple, la sécheresse est si terrible que l'herbe ne pousse plus depuis un an. Le bétail des voisins en souffre terriblement. Nos pensionnaires chevalins s'en accommodent tant bien que mal car, sur toute la surface, ils trouvent encore quelques touffes à croquer dans les creux plus humides. Par contre, il n'est pas possible de faucher, ce qui crée une pénurie de composte. Certains fermiers arrosent leurs prairies, et il est intéressant de constater que leurs prairies sont bien sûr beaucoup plus vertes, mais toutefois cet arrosage, malgré les énormes moyens qu'il exige et la grosse consommation d'eau qu'il implique, ne parvient pas à irriguer le terrain en profondeur et les racines de l'herbe, parce qu'elles se développent plus en surface, ne s'en trouvent que plus exposées à la sécheresse et donc plus fragiles. On constate donc que les ressources sont bien gratuites mais que notre responsabilité est vraiment de respecter le rythme naturel de la croissance et de la reconstitution de ces ressources. Gratuité implique donc aussi écoute.

### *Gratuité*

Dans les retraites et séminaires que nous organisons, nous essayons de pratiquer le principe de gratuité. Nous cherchons à partager librement les connaissances que nous avons, ainsi que le fruit de nos recherches, car le savoir fait partie de ces biens qui se multiplient lorsqu'on les partage.

Toutefois ce partage gratuit n'est pas si évident, car il nécessite en fait une infrastructure d'accueil, un certain matériel, une mise en forme et surtout un temps de préparation.

- 1) Il y a donc le savoir lui-même qui, lui, reste en principe gratuit dans tous les cas, en admettant que son acquisition a été financé par l'expérience passée. Cependant, une partie de ce savoir peut être aussi le fruit d'un temps de recherche et cette acquisition pose alors la question de la subsistance pendant ce temps consacré à rassembler la matière des séminaires. Il en va de même en ce qui concerne le temps de préparation des séminaires, car ceux-ci impliquent une mise en forme qui prend, elle aussi, du temps.
- 2) Il y a aussi l'infrastructure nécessaire pour transmettre ce savoir, en termes d'espace, de bâtiments, de mobilier, qui requière une certaine quantité de matériaux ainsi que le temps de leur mise en oeuvre. La question pour nous est surtout de pouvoir financer les matériaux nécessaires, que ceux-ci soient affectés au papier qui supporte l'information ou à la toiture qui abrite les participants.

Notre expérience montre que le savoir peut être gratuit si deux choses sont assurées:

- 1) d'une part les liquidités qui financent l'acquisition des matériaux nécessaires,
- 2) et d'autre part les moyens de subsistance pendant la durée de travail nécessaire tant à l'exécution de l'infrastructure qu'à la recherche ou à la préparation des rencontres.

Le jardin est bien évidemment une aide précieuse car il nous nourrit ainsi que les participants et contribue à notre subsistance, tout en requérant toutefois un important temps de travail de notre part ou de celle des participants volontaires. Il existe en Australie une association de WWOOFers (Willing Workers On Organic Farms) qui met en relation des hôtes potentiels, comme nous, avec des jeunes ou moins jeunes qui voyagent et à qui nous procurons le logement contre quelques heures de travail quotidien. Ce type d'échange est très riche; sa qualité dépend naturellement des gens que nous accueillons et que

nous ne choisissons pas forcément, malgré notre possibilité de les accepter ou de les refuser, et elle nous ouvre à des expériences inédites. Cette forme d'échange relève bien de l'esprit de la réciprocité, sans passer par l'argent. Elle repose surtout sur la générosité réciproque car seule la largesse spontanée peut en fait régler les rapports de manière harmonieuse. Sinon on tombe dans une forme d'exploitation d'une main d'oeuvre bon marché ou au contraire on se fait exploiter par des gens qui pratiquent le parasitisme.

Jusqu'à maintenant, nous avons considéré notre temps de travail comme un investissement initial nécessaire à la mise en place de l'infrastructure de base. Dans ce sens, son "coût" est traité comme l'est celui des matériaux, et notre subsistance pendant la durée des travaux se voit financée par quelques ultimes économies. Mais au futur, ce temps devra trouver son propre support matériel, soit en termes de subsistance, soit en termes financiers. Naturellement, tout revenu, quel que soit son origine, contribue à notre entretien et, dès que la subsistance est assurée, le temps devient lui aussi gratuit. Le gros avantage de cette manière de procéder, c'est que c'est le processus de travail et son objectif qui justifient sa raison d'être, et non plus le gain salarial. Le travail acquiert son sens par son propre rôle créatif.

Pour financer les activités d'accueil, il est inévitable de demander une contribution financière aux participants. Cette participation est libre, sous forme de donation anonyme. Elle devrait en fait être accompagnée d'une petite information qui mette en évidence les coûts effectifs et qui exprime de manière claire les besoins du moment. Les participants auraient ainsi une idée claire de ce qui est requis, mais ils resteraient libres de contribuer en fonction de leur possibilités et de leur générosité. La participation n'est donc pas soumise à des conditions financières fixes mais le bon roulement de

ces séminaires dépend forcément aussi de la satisfaction des conditions financières minimales requises. Cette forme de fonctionnement ne peut être bien évidemment maintenue dans la durée que si elle s'avère réaliste et vivable. La responsabilité des participants est engagée, mais la nôtre le reste aussi dans la mesure où nous devons bien informer des nécessités indispensables à satisfaire. La transparence est un aspect fondamental de ce type de fonctionnement.

Pour affiner ce système et mieux mettre en évidence combien la vie est généreuse lorsque l'homme ne se met pas en travers pour collecter le maximum de profit, nous nous sommes inspirés d'une pratique rencontrée dans un monastère bouddhiste, qui dit la chose suivante: Chaque participant est invité gratuitement pendant la durée de son séjour, mais chacun est invité à contribuer dans la mesure de ses possibilités au séjour d'un participant ultérieur qu'il ne connaît pas. La participation devient ainsi don et personne ne mesure ce qu'il a reçu à l'aune de ce qu'il a payé.

Il faudra encore développer cette pratique et l'adapter en fonction de l'expérience, car ce qui est exposé ici correspond bien à ce que nous pratiquons, mais nous manquons encore de pratique et de recul pour en tirer les conclusions nécessaires. Une chose est claire: malgré la grande générosité des gens, leur contribution ne finance pas les activités, mais cela est dû principalement au fait que le rythme des rencontres est encore très lent car nous sommes encore dans une phase d'installation et que surtout notre infrastructure ne permet pas encore l'hébergement de groupes sur quelques jours et donc nous empêche encore d'organiser des retraites ou séminaires de longue durée.

### Pauvreté

Certaines de nos retraites se fondent sur la présentation d'une personne qui nous inspire. Certaines de ces personnes, comme François et Claire d'Assise ou comme Charles de Foucauld, nous permettent d'aborder la question de la pauvreté. Il s'agit dans ce sens d'une pauvreté librement choisie qui se veut apprentissage du détachement et libération des pièges du désir pour nous ouvrir aux véritables dimensions de la vie que nous pouvons trouver dans les valeurs spirituelles telles que l'amour, le partage, le don, l'écoute libre.

Il est frappant de voir combien le fait d'aborder ces thèmes dans une société d'abondance matérielle vient perturber chacun de nous car ces thèmes mettent en question notre confortable mode de vie. La pauvreté est-elle nécessaire pour atteindre l'illumination, ou même tout simplement pour mener une vie chrétienne, qui soit une réelle pratique du coeur? Tous en général s'accordent pour dire que c'est un choix admirable et radical qui mène à son but, mais la plupart des participants refusent en fait cette pratique, tant elle remet en cause leur standard de vie. Ils adoptent immédiatement une attitude défensive lorsqu'on aborde ce thème.

#### *Simplicité et pauvreté*

Le choix de la pauvreté s'effectue selon divers échelons. On peut en distinguer grossièrement trois qui marquent cependant une gradation pour ainsi dire continue:

1) La pratique de l'autolimitation relève de la conscience d'un trop auquel on renonce parce qu'il s'avère nuisible. Elle se base sur la capacité de renoncer à un choix attractif en raison des conséquences néfastes que ce choix entraînerait. Notre pratique à

Numbugga nous montre qu'il n'est pas aisé de discerner les objets de ces renoncements, car chaque choix s'avère complexe. L'un de mes dilemmes les plus fréquents concerne nos déplacements, en attendant d'avoir converti notre voiture à l'électricité: dois-je me rendre à telle manifestation écologique car elle permet de créer des liens et notre participation à tous encouragera une prise de conscience collective et renforcera l'initiative de gens engagés sur ce chemin indispensable ou dois-je y renoncer car la distance à parcourir implique une consommation de carburant et une pollution inacceptables, surtout lorsqu'il s'agit de dénoncer nos comportements gaspilleurs et égocentriques? Pratique et intention sont trop souvent, hélas, en contradiction.

- 2) La pratique de la simplicité est sensiblement différente, car elle m'incite à me débarrasser de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire et à ne pas acquérir ce qui n'est pas indispensable, selon les critères éthiques que j'ai établi pour ma consommation. La simplicité n'est rien d'autre qu'une autolimitation particulièrement stricte. Cela veut dire que je me débarrasse de tout ustensile, de tout objet que je n'utilise que rarement. Je constate, dans notre expérience à Numbugga, que la surcharge due à des besoins superflus est très importante, et que, dans un environnement simple, on ne consacre pas autant de temps à des tâches superflues, car chaque besoin nécessite un effort pour être satisfait et l'effort devient clé de sélection. Nous avons donc tout intérêt à simplifier nos modes de vie au maximum, c'est-à-dire à les réduire à un minimum. Cette simplification est source de bien-être car elle nous permet de nous concentrer sur l'essentiel.
- 3) La vraie pauvreté, celle de François d'Assise, qui ne vit que d'aumône et offre gratuitement tout ce qu'il fait, n'est que la prolongation extrême de cette forme de simplification de notre vie. Elle est certes très brute et implique beaucoup d'inconfort. Pourtant elle ouvre à la véritable joie. Cette dimension m'est

complètement inconnue à Numbugga, car nous ne manquons jamais de rien et sommes en fin de compte propriétaire d'une masse incroyable de choses sensées nous aider à vivre mieux. Mais par contre l'interrogation est très vivante en moi et l'animation de séminaires sur ces sujets m'aide beaucoup à essayer de voir plus clair: où commence la véritable pauvreté (qui n'est pas misère)? où commence cette pauvreté qui ouvre le coeur? Il est certain que la pratique de la simplicité en constitue la première étape. J'espère que l'expérience me permettra d'être plus audacieux sur ce chemin qui cherche à créer sa propre pénurie à des fins de libération. Pratiquement, elle commence par se débarrasser de tout ce que nous jugeons superflu. Et lorsque je regarde autour de moi, je constate que c'est le cas pour la plupart des objets que nous possédons. Pourtant nous différons!

### *Exclusion et partage*

Il convient encore d'ajouter ici une remarque importante: la pratique de la simplicité et de la pauvreté, si elle revêt une signification spirituelle évidente, n'en est pas moins mal définie car elle se définit en regard des besoins de chacun et surtout se situe en regard du contexte. C'est une pratique dont l'intensité est surtout relative, car notre simplicité de vie se définit surtout par rapport à celle des autres. La difficulté consiste justement à situer nos repères de manière judicieuse. Malgré leur attitude foncièrement positive et généreuse, les participants à nos retraites se rebellent bien naturellement contre l'idée de renoncer à certains aspects de leur bien-être. Je constate combien nous sommes habitués à nos standards de vie et combien, inconsciemment, ce sont ces mêmes standards qui nous servent de repères. C'est le serpent qui se mord la queue; en vertu de nos présents standards de confort, il est aujourd'hui presque impensable de renoncer à notre mobilité (c'est-à-dire notre voiture par exemple)

alors que, il y a 50 ans, très rares étaient ceux qui jouissaient de cette forme de mobilité, et encore à un degré beaucoup plus réduit. L'avion illustre aussi typiquement cette explosion de nos désirs. Pourtant aucun changement ne se fera si nous ne pouvons renoncer à ces faux privilèges récemment acquis. Il est évident que la consommation de pétrole et la pollution qu'entraînent les déplacements en avion n'est pas tolérable en soi déjà; mais elle devient encore plus insupportable quand on la juge dans un contexte relatif: quelle est la part de la population mondiale qui peut s'offrir une vol en avion, et quelle est la population qui souffre des retombées du réchauffement climatique? ce n'est évidemment pas la même! De ce raisonnement bref et simple découle un choix de simplicité presque obligée: je ne peux m'offrir que ce qui ne prive personne et ce qui n'est pas dû à une accumulation ou à un transfert de richesses injuste. Dans ce contexte, est injuste tout ce qui n'est pas réciproque, car l'échange ne saurait générer le profit à moins d'être injuste.

De la sorte l'exigence de simplicité devient une exigence très forte, et je sens combien nous devons travailler intensément à reconnaître cette vérité car elle ne nous est pas familière et nous avons tendance à la rejeter, dans la mesure où elle milite contre tous nos privilèges. C'est ce que le partage au sein de nos séminaires m'a appris. De manière très pratique, à titre d'exemple, ce n'est pas tant la valeur de notre voiture qui en fait un objet de luxe, mais c'est son circuit de production parce qu'il est le fait d'une minorité privilégiée et le fruit d'une accumulation de richesse qui n'est rendue possible que par des échanges injustes. Ma maison peut avoir une valeur bien supérieure à ma voiture et ne pas être un objet de luxe, si elle accueille les gens et devient outil communautaire. De même ma voiture peut perdre aussi de son caractère luxueux en polluant moins (conversion à l'électricité), en étant partagée entre plusieurs voisins, en devenant outil de transport collectif (coordination des déplacements et

## **Pauvretés - richesses**

chargement de passagers). C'est pourquoi la simplicité est une valeur relative: exclut-elle ou inclut-elle? C'est-à-dire est-elle facteur de partage et de lien communautaire ou est-elle outil de prestige, d'accumulation, d'accaparement et d'isolement? Nous ne pouvons plus nous le cacher: la pauvreté des autres nous défie d'adopter une forme réelle de pauvreté, ne serait-ce que pour la paix de notre conscience, si rien d'autre ne peut nous motiver. En fait, la question devrait être posée dans le sens inverse: à quelle forme d'équité, de partage et de justice, la simplicité librement choisie m'ouvre-t-elle?

## **7) DES CONSTATS ET DES OUTILS**

Plutôt que de conclure, il importe, à ce stade de la réflexion, d'ouvrir aussi grandes que possible les portes du changement. Pour cela, je désire proposer dans ce dernier chapitre une forme de mise en oeuvre de la matière abordée dans les pages qui précèdent afin d'en faire un outil de mise en mouvement. Je vais donc reformuler, en quelques mots, les éléments dominants de la matière principale de cette réflexion, et ceci sous deux formes:

- 1) des constats qui expriment une autre perception de notre réalité et qui, parce qu'ils transforment notre manière de voir, sont destinés à générer d'autres attitudes et de nouveaux comportements,
- 2) ainsi que des outils qui constituent des instructions plus précises et concrètes par rapport à notre quotidien.

Naturellement, la ligne de démarcation entre constats et outils reste relativement floue. Rappelons qu'il ne s'agit pas de produire ici un essai académique parfait ni une méthode intellectuellement inattaquable, mais qu'il s'agit, face à la complexité de notre société, de proposer très concrètement quelques attitudes constructives qui aident chacun de nous à transformer nos relations ici et maintenant. Il s'agit d'un témoignage, d'une prise de position qui veut inciter à la mise au mouvement, au détriment peut-être de la pureté formelle de la présentation. Ce n'est rien d'autre qu'un défi à la survie.

Je présente ces constats et outils dans l'ordre de l'exposé qui précède; la numérotation est donc purement arbitraire car elle correspond à l'ordre d'entrée en scène. Ces constats et outils sont souvent présentés sous la forme de listes numérotées. Cette manière de faire

est inspirée des nombreuses listes du bouddhisme qui parlent des 3 joyaux, des 4 vérités, des 5 agrégats. Il faut voir surtout dans cette manière de faire une bonne pointe d'humour; la réalité est complexe et nous n'arrivons pas à la saisir; nous la simplifions donc et cela rend notre action plus aisée. Il y a donc derrière chacune de ces listes un clin d'oeil qui dit: ce n'est pas si simple que ça! Mais essayons malgré tout de dire et de faire.

### **1) Pauvretés et richesses**

#### Constat 1: la misère matérielle - souffrance dans les faits

*La misère matérielle, c'est celle des faits, des pénuries réelles: le manque qui empêche la vie. La misère ne se décompose pas; la misère matérielle engendre inévitablement l'exploitation, la violence et l'humiliation, et devient ainsi misère affective.*

#### Constat 2: la misère affective - souffrance dans nos perceptions

*La misère affective, c'est notre incapacité à percevoir ce qui se passe effectivement, car nous nous laissons emmurer dans notre indifférence ou dans notre propre souffrance. La tragédie peut avoir lieu, mais nous ne la voyons pas parce que nos comportements nous ont rendus aveugles.*

#### Constat 3: la misère éthique - souffrance dans nos interprétations

*La misère éthique, c'est notre incapacité à percevoir non pas les faits mais leur importance; c'est notre incapacité à les interpréter selon leur réelle signification et à lire le sens profond de ce qui arrive.*

## Constats et outils

### Constat 4: la misère spirituelle - souffrance dans nos choix

*La misère spirituelle, c'est notre incapacité à réagir, à nous mettre en mouvement pour changer notre mode de vie, notre manière de penser ou de sentir. C'est notre incapacité d'adapter notre mode de vie et nos valeurs à ce que nous percevons et au sens que nous donnons aux événements et aux situations.*

#### Outil 1: remédier aux 4 misères

- 1) Misère matérielle - souffrance dans les faits: pratiquons le partage des biens disponibles.
- 2) Misère affective - souffrance dans nos perceptions: osons voir les faits indépendamment de nos privilèges et de l'impact qu'ils ont sur nous.
- 3) Misère éthique - souffrance dans nos interprétations: cherchons sans relâche le sens profond, au-delà des apparences et en regard de nos propres valeurs.
- 4) Misère spirituelle - souffrance dans nos choix: osons affronter le changement, effectuer nos propres choix et conformons y nos vies.

### Constat 5: les 2 facteurs de la pauvreté de notre modèle de développement

*Notre modèle de développement consiste en deux notions:*

- 1) *d'abord la notion d'un développement qui puisse se mesurer en termes quantitatifs (PNB, revenu par tête, taux de croissance démographique), en se fondant surtout sur la mesure de la richesse matérielle c'est-à-dire sans apprécier les aspects qualitatifs (choix de société),*
- 2) *et ensuite la notion de biens qui se limitent à ce qui peut s'échanger sur le marché, ignorant ainsi toute autre contribution qui n'est pas mesurée à l'étalon de la monnaie, c'est-à-dire toute contribution gratuite ou propre au tissu social "naturel"*

*(éducation des enfants, entretien de bon voisinage, solidarité naturelle, créativité spontanée, maturité de la conscience sociale et communautaire).*

### Constat 6: les 3 formes de pauvreté engendrées par nos modèles de développement

*Parce qu'ils nient les dimensions qualitatives, nos modèles de développement génèrent la pauvreté de trois manières différentes:*

- 1) *Ils engendrent d'abord des modes excessifs d'extraction des richesses, concentrés aux mains d'une minorité, et créent ainsi la pénurie en privant les communautés locales de leurs ressources propres. C'est l'aspect de l'exploitation.*
- 2) *Ils prônent ensuite la prééminence de certains biens sur les valeurs habituellement reconnues et créent ainsi la pénurie en imposant, aux communautés touchées, des buts et des valeurs cibles sans rapport avec leurs besoins ni avec les moyens disponibles. C'est l'aspect de la colonisation.*
- 3) *Ils dénigrent de la sorte tous les acquis sociaux et culturels locaux ainsi que le savoir-faire de la collectivité, fondés sur les valeurs traditionnelles. C'est l'aspect de la dévalorisation.*

*Ces modèles pourtant séduisent car ils font croire à un succès facile; le colonisé les accepte donc d'autant mieux, dans l'espoir de devenir riche lui aussi. En cela, nous sommes tous des colonisés!*

#### Outil 2: lutter contre la pauvreté

*Ne jugeons pas la richesse en termes seulement matériels, mais sachons voir la richesse "invisible", surtout si elle a trait à des valeurs différentes des nôtres.*

Constat 7: l'argent tue le lien social

*Les relations qui passent en priorité par l'intermédiaire de l'argent et de la matière détruisent en général le lien social et isolent les personnes. Celui qui a plus d'argent que de temps achète au supermarché dans l'anonymat et l'isolement, tandis que celui qui a plus de temps que d'argent marchande et tisse une ébauche de relation vivante. Le premier est dit riche, tandis que le second est dit pauvre!*

Constat 8: le "handicap" comme définition de nos personnes

- *Si nous ne fonctionnons pas comme un rouage bien intégré, notre société nous définit par notre "handicap" (différence) et définit ainsi un droit au statut d'assisté qui crée une forme de dépendance obligatoire.*
- *Le handicap est la perception négative de notre différence qui découle du modèle de développement.*
- *Il génère les mêmes trois formes de pauvreté: exploitation, colonisation, dévalorisation.*

Constat 9: la mort institutionnelle du besoin, qui n'engendre plus le lien communautaire

*Le besoin, qui, à l'origine, était la cause de la cohésion sociale et des liens d'échange, devient la cause de l'isolement et de la professionnalisation des relations qui ne peuvent se développer que dans le cadre des institutions venues remplacer les relations sociales d'un tissu vivant par des structures lourdes, inefficaces et onéreuses.*

Outil 3: pratiquer la priorité de la relation sur la fonction

*Dans toute occasion d'échange fonctionnel ou institutionnel, prenons le temps de la relation, comme si l'autre était la raison de notre démarche, et non le simple instrument.*

Constat 10: la pauvreté de nos représentations et la dégénérescence de nos modes de vie

*Notre représentation simpliste de la vie et notre incapacité à subordonner les valeurs matérielles aux valeurs relationnelles causent la dégradation de notre milieu naturel et social et entraînent la dégénérescence de nos modes de vie.*

Constat 11: la pauvreté assimilée à la criminalité et punie comme telle

- *Sur le plan social, les pauvres sont considérés comme une source d'insécurité et font l'objet de mesures punitives préventives.*
- *Sur le plan politique international, les nations pauvres (les pays islamiques surtout) sont démonisées et combattues comme une source d'insécurité (faux concept du terrorisme).*
- *Au nom de cette diabolisation, les nations riches refoulent les réfugiés mais persistent à s'emparer des richesses des pays pauvres dont ils sont issus. Cette attitude n'est autre que mensonge et corruption.*

Constat 12: le voeu de pauvreté

- *Toutes les traditions spirituelles connaissent le voeu de pauvreté et savent ce que la simplicité du mode de vie peut offrir comme ouvertures sur la Réalité qui se situe au-delà des apparences matérielles immédiates. De nombreuses traditions connaissent aussi cette faculté de l'autolimitation.*

## Constats et outils

- *Notre modernité devrait savoir se montrer capable d'opter pour des priorités qui génèrent la vraie vie (celle du lien) et de mettre en place les conditions de cette autre pratique: la richesse de la pauvreté qui se traduit par le sourire, l'hospitalité, le savoir-être, une forme naturelle de sagesse.*

### Outil 4: pratiquer l'autolimitation et l'esprit de pauvreté

- Osons briser le cocon de notre confort matériel et de nos représentations simplistes pour nous ouvrir à l'inconnu.
- Partout où cela est possible, choisissons le moyen le plus simple. Pratiquons l'autolimitation. Elaguons nos modes de vie de tout ce qui est superflu.
- Pratiquons l'esprit de pauvreté qui appelle l'abondance en créant le vide de l'ouverture. Ouvrons nous ainsi à la complexité et au mystère de la vie. C'est le chemin de la vraie liberté.

### Constat 13: la richesse des biens matériels et des outils

- *Les biens matériels et les outils constituent une véritable richesse, à condition qu'ils ne deviennent pas cause de rétention, d'accumulation ou d'exploitation.*
- *La richesse est difficile à vivre car elle procure des moyens accrus qu'il convient d'exploiter à bon escient; elle est donc exigence de responsabilité, de conscience et de sagesse.*

## 2) La valeur des échanges

### Constat 14: les 3 biens suprêmes - le Vrai, le Bien et le Beau

*Les 3 biens suprêmes sont:*

- 1) *le Vrai - faculté de percevoir le CELA, monde visible et invisible dans sa Réalité,*
- 2) *le Bien - faculté du NOUS de pratiquer la juste relation aux autres et au monde,*
- 3) *et le Beau - faculté du JE de percevoir et d'exprimer l'harmonie accomplie ou non encore accomplie.*

### Constat 15: les 4 catégories de biens à partager

*Selon leur nature, on peut distinguer 4 catégories de biens à partager:*

- 1) *les biens qui se détruisent en se partageant (écosystèmes, biodiversité, temps, espace, ressources naturelles, énergie...),*
- 2) *les biens qui prennent corps en se partageant (justice, paix, beauté, amour...),*
- 3) *les biens qui se multiplient en se partageant (savoir, expérience, sensibilité, créativité...)*
- 4) *les biens qui se divisent (se raréfient) en se partageant (biens matériels).*

*Naturellement, presque chaque objet est constitué en fait d'une combinaison de ces 4 catégories: le livre p.e. est papier (1), recherche du Vrai, du Bien ou du Beau (2), savoir (3) et produit artisanal (4).*

Outil 5: pratiquer les 4 clés du partage et de l'échange

Selon la catégorie de biens considérée, les règles du partage et les règles de l'échange sont différentes:

- 1) préservons un tout indissociable mais assurons un accès partagé pour les biens qui se détruisent en se partageant (grands équilibres de l'univers et ressources naturelles),
- 2) assurons une part de chacun à une qualité réalisée en commun pour les biens qui prennent corps en se partageant (justice, amour, paix),
- 3) assurons un accès libre et pratiquons un échange dans la réciprocité pour les biens qui se multiplient en se partageant (savoir, expérience, intelligence),
- 4) pratiquons une répartition et un échange soumis à des règles d'équité pour les biens qui se divisent en se partageant (biens matériels produits par l'activité humaine).

Constat 16: les grands équilibres et ressources naturelles - un tout indissociable mais un accès partagé

*Les biens qui se détruisent en se partageant (grands équilibres de l'univers et ressources naturelles) ne peuvent se partager et ne peuvent être échangés car ils constituent un tout indivisible à gérer collectivement en garantissant que chacun ait accès à ces ressources vitales et vivantes, en fonction de ses besoins, d'une pratique de l'équité, de la disponibilité des ressources et de leur temps de reconstitution, avec seulement un impact sur le milieu qui soit minimum et rapidement compensé par un cycle de restauration.*

Constat 17: justice, beauté, paix - une part de chacun à une qualité réalisée en commun

*Les biens qui prennent corps en se partageant (justice, paix, beauté, amour, conscience) ne peuvent en fait se diviser mais seulement*

*prendre corps par notre action, dans un échange qui est forcément réciproque (la paix n'est possible entre toi et moi et que si elle existe entre moi et toi). Partage et échange se confondent.*

Constat 18: connaissance, créativité - un accès libre et un échange dans la réciprocité

*Les biens qui se multiplient en se partageant (savoir, expérience, créativité, intelligence) peuvent être accumulés par certains sans en priver les autres (sans rétention), mais doivent être partagés librement pour pouvoir se répandre et se multiplier, en stimulant ainsi l'échange qui accroît la part de tous à ces biens et qui doit être réciproque mais non comptabilisé, car la réciprocité dépend de l'intensité et de la fréquence de l'échange et non de son équilibre comptable. La propriété intellectuelle est une forme de vol ou de rétention, dès qu'elle va au-delà de la couverture des besoins élémentaires du créateur.*

Constat 19: produits de notre activité - une répartition et un échange soumis à des règles

*Les biens qui se divisent en se partageant (produits matériels de l'activité humaine) ne peuvent se partager qu'en diminuant la jouissance que les autres en ont et doivent de ce fait être répartis selon des règles dont le caractère strict varie en fonction de la nécessité de ces biens (p.e. alimentation, habitat) et l'échange doit en être contrôlé également par ces mêmes règles pour éviter toute forme de spéculation.*

*L'une de ces règles pourrait stipuler que ces biens, tout en restant propriété privée, peuvent être mis à disposition des autres par le biais d'une "liste de voisinage" offrant la jouissance de cet usage à tous, moyennant participation au maintien de la valeur d'usage. La propriété commune de ces biens agit comme en les multipliant.*

## Constats et outils

### Constat 20: gratuité des ressources, transformation comme produit de notre activité (travail) et temps global de nos besoins

- 1) Toutes les ressources naturelles, culturelles, intellectuelles, émotives, artistiques et spirituelles nous sont données gratuitement par notre milieu naturel (matières et énergies) et par notre milieu social (enseignement et traditions).
- 2) Seule la transformation de ces ressources est acte de notre personne en termes d'expression, de contribution, de créativité, c'est-à-dire de générosité. Cet apport de la transformation (appelé travail) relève aussi du don de la vie, car nous sommes tous les bénéficiaires privilégiés du don gratuit de notre être, même si nous sommes pourtant responsables de ce que nous en faisons ou de la manière dont nous nous investissons.
- 3) Le lien étroit du travail avec le temps global de notre vie, de notre survie et de nos besoins implique que ce temps n'est pas un temps horaire mais un temps global directement lié à la satisfaction de nos besoins en général.

Même si les ressources sont gratuites (1), si nos facultés sont héritées (2), le travail ne peut être gratuit en vertu de ce lien avec le temps et les besoins qui se voient satisfaits par la contribution d'autrui(3). C'est la raison pour laquelle une contrepartie au travail est nécessaire.

### Constat 21: la loi de l'égalité de tous face à la valeur du travail

- En vertu de la gratuité des ressources naturelles et sociales et du lien du travail avec le temps global et les besoins, nous sommes tous égaux devant la valeur du travail, ayant tous approximativement les mêmes besoins. La contrepartie doit donc être en principe la même pour tous, indépendamment de la nature du travail fourni.

- Le principe d'égalité de la valeur du travail pour tous empêche l'accaparement des richesses communes par une minorité et les maintient dans le flot de l'échange. Cette vraie richesse, libérée du fardeau de son prix, reste donc accessible à tous et circule plus rapidement puisque gratuitement, en permettant bien-être, partage et équité pour la communauté qui pratique cette forme de réciprocité entre les êtres. Etant continuellement réinvestie, elle se développe d'autant mieux.

### Constat 22: une formation poussée ne justifie aucun revenu accru

Une bonne formation ou éducation est le fruit d'une énorme contribution sociale en termes de savoir, de partage généreux et d'infrastructure didactique. Elle est en soi un privilège pour celui qui en bénéficie. En vertu du lien entre travail et temps, seul le temps consacré à la formation doit faire l'objet d'un soutien qui permette de satisfaire les besoins de l'apprenti ou de l'étudiant (bourse liée à des conditions de sérieux).

### Constat 23: la qualité de l'investissement personnel est récompensée par la reconnaissance

La qualité de l'investissement personnel relève d'un choix personnel. Elle est don du coeur, donc gratuite. L'amour ne saurait attendre de récompense, sauf estime et valorisation personnelle aux yeux de la collectivité.

### Constat 24: la responsabilité n'est pas une question d'ordre financier

- La responsabilité est assumée de nos jours par les assurances (compensations financières). La vraie responsabilité repose en fait sur une attitude personnelle qui n'a rien à voir avec des

prestations financières. Elle ne saurait donc justifier un revenu accru.

- La pratique de cette règle concernant la responsabilité mettrait un terme à la plupart des procès en dédommagements qui envahissent aujourd'hui notre vécu, détruisent la cohésion sociale et sapent l'esprit de générosité de ceux qui veulent librement contribuer au bien-être commun.

Constat 25: l'indépendance de la valeur du travail face à la qualité et à la productivité

Le résultat du travail ne saurait être assuré. C'est une caractéristique de la vie quotidienne, car, par essence, la transformation est jalonnée d'incertitudes. Le coût de revient du travail n'est pas en rapport avec sa valeur d'usage. Seul le contrat de confiance permet d'établir les conditions d'un échange équitable.

Ne pas confondre les pratiques fondées sur des motivations bien différentes:

- la pratique du libéralisme qui rémunère le travailleur d'un salaire mensuel (global) minimal pour lui enlever et s'arroger tout le profit de l'opération.
- la présente réflexion qui libère le travail de la notion de profit et lui restitue sa vraie valeur qui s'évalue en termes de besoins, de contribution et de reconnaissance sociale.

Constat 26: les trois règles de la loi du profit nul

- 1) Chaque échange doit s'effectuer avec un profit nul, selon le calcul effectif des coûts: travail et frais seulement - y c. travail consolidé - puisque les ressources sont gratuites.

2) Corollaire 1: toute forme de richesse, parce qu'elle résulte forcément d'une forme d'accumulation du profit, est fondée sur le vol.

3) Corollaire 2: toute forme de spéculation, parce qu'elle mise sur un profit facile, est un vol.

Outil 6: pratiquer selon la gratuité des ressources et l'équité du travail

Partout où nous le pouvons, d'abord de manière accessoire puis progressivement de manière principale, pratiquons les règles suivantes:

- 1) gratuité des ressources naturelles,
- 2) gratuité du savoir et de l'héritage social,
- 3) nécessité d'une contrepartie pour le travail, dans un lien étroit au temps global de vie, afin de permettre la satisfaction de nos besoins liés à notre survie et à notre épanouissement,
- 4) égalité de tous face à la valeur du travail dans son lien au temps global de vie,
- 5) acceptation du risque d'incertitude du résultat du travail, dans un rapport de confiance, sans rapport avec la productivité,
- 6) formation professionnelle estimée comme un privilège, fourni gratuitement par la société et ne donnant pas droit à un revenu supérieur (avantage de la reconnaissance sociale),
- 7) responsabilité civile assumée en termes d'engagement personnel et non de compensations financières,
- 8) application de la loi du profit nul,
- 9) mise en circulation de la plus-value non prélevée qui profite ainsi à tous et accroît la richesse collective.

Constat 27: la distinction entre propriété et jouissance

- La propriété privée limite la jouissance de l'objet possédé tant pour celui qui possède que pour l'autre, car elle exclut en principe

## Constats et outils

*le partage et les avantages qui en découlent. Sinon elle ne serait pas propriété privée.*

- *Le besoin d'accumulation, de rétention et de prestige est la cause de la détérioration du droit de propriété. Il n'a pas de sens en soi.*
- *La jouissance se multiplie lorsqu'elle est rendue accessible à davantage de gens.*
- *La jouissance est inévitablement liée à une obligation de maintien de la valeur d'usage.*

### Outil 7: pratiquer une forme de propriété ouverte, fondée sur le droit de jouissance

- Osons définir nos rapports aux objets en fonction d'un rapport simple et non limité de jouissance, qui admet l'obligation de maintenir la valeur d'usage.
- Risquons de mettre en commun tout ce qui peut l'être, à condition que chacun assume sa part de responsabilité.

### Constat 28: la transition vers une nouvelle pratique du partage et de l'échange

*Elle doit se faire progressivement, grâce à l'initiative d'une minorité, d'abord au niveau local, dans l'évolution des valeurs selon un cycle de succession des temps de la vie qui est propre à l'existence. Il faut souvent avoir eu l'occasion de trop manger pour savoir juste manger à sa faim!*

## 3) Nature et marché

### Constat 29: sans maîtrise sociale du marché, pas de vie communautaire possible

- *Le marché dit: tout ce qui a un prix a une valeur, et tout ce qui n'a pas de prix n'a pas de valeur.*
- *Le prix prétend déterminer la vraie valeur de chaque chose, en fonction de 5 composantes: 1) les matières premières, 2) le savoir-faire, 3) le travail, 4) la terre, 5) le capital... dont aucune en fait ne devrait être vendue comme une marchandise.*

*Le marché prétend, par ce biais, réguler tous les rapports humains. En fait il les pervertit; il attribue une fausse valeur aux biens qu'il considère et ignore les autres, ceux qui justement ne se vendent pas mais génèrent les relations vivantes.*

### Outil 8: pratiquer des règles d'échange et de partage, et d'autres attitudes, pour tuer la pénurie

Pour tuer la fausse pénurie et la pauvreté:

- 1) édictons en communauté, d'abord à un niveau très local, des règles d'échange et de partage pour maîtriser les lois du marché,
- 2) refusons de consommer les biens dont la production n'est pas conforme aux règles édictées, surtout lorsque ces biens ne sont pas d'importance vitale,
- 3) procédons à un réajustement de nos valeurs, hiérarchies, priorités, qui ont généré des processus dévastateurs d'exploitation, de colonisation et de dévalorisation, véritables sources de pauvreté,
- 4) pratiquons de nouvelles attitudes face aux biens et aux relations humaines, fondées sur la gratuité des ressources et la rémunération du temps global de travail. Instaurons progressivement d'autres

relations et réalisons une transition en douceur vers une autre forme d'échange et de partage.

Constat 30: les 3 pôles de nos activités et la prééminence du don

Les trois pôles de nos activités sont:

- 1) l'héritage naturel gratuit de tout ce que nous offre notre milieu naturel (expérience du Vrai),
- 2) l'héritage culturel et spirituel gratuit de tout ce que nous offre notre communauté d'appartenance et l'humanité toute entière (expérience du Bien),
- 3) la vie comme temps d'expression, de créativité et d'échange (expérience du Beau).

L'acte du don reste le fondement de nos échanges et s'avère prioritaire sur l'acte de recevoir.

Outil 9: pratiquer le don et la gratuité

- Pratiquons la logique du don et de la gratuité chaque fois que nous le pouvons, c'est-à-dire chaque fois que, parce qu'elle est assurée, notre subsistance ne dépend pas de nos prestations et nous permet la générosité.
- Observons combien la générosité appelle la générosité, qui constitue en fait une "monnaie d'échange" aussi sûre que l'argent (sans risque de dévaluation).
- Prouvons par notre pratique que la gratuité elle-même est une forme d'échange plus sûre que le marché, car elle ne pervertit pas les relations mais au contraire les enrichit.

Constat 31: la véritable abondance est celle de la nature et de l'équité

Il y a une véritable et une fausse abondance:

- 1) La seule véritable abondance provient de l'intégration parfaite au double cycle naturel de la reconstitution des ressources et de l'absorption des déchets. Le degré d'intégration à ce double cycle indique la vraie richesse.
- 2) L'abondance de notre société est factice et illusoire; c'est pourquoi elle ne saurait durer, surtout qu'il ne peut y avoir d'abondance que s'il y a une répartition équitable pour tous.

Constat 32: le marché crée la rareté:

- 1) par la rareté de l'argent qui devient le moyen unique d'accès à ces richesses pourtant abondantes,
- 2) par l'exploitation excessive et la rétention de certains biens aux mains d'acteurs minoritaires (grandes entreprises et monopoles), qui privent la multitude d'un accès à ces biens et font de cette richesse interdite un faux élément de prestige et d'attraction renforcée,
- 3) par la colonisation qui impose des modèles inadaptés et des produits inutiles, engendrant la ségrégation sociale (publicité) et proposant des buts stériles à l'existence,
- 4) par la dévalorisation des valeurs traditionnelles ou personnelles et la désarticulation des réseaux naturels de l'échange communautaire, marginalisant ceux qui refusent ou ne sont pas en mesure de pratiquer les fausses nouvelles valeurs importées.

Constat 33: le gaspillage entre critère du coût et charge du temps

- Le critère du coût impose une loi qui fausse nos estimations. Le prix n'est pas représentatif de la valeur!

## Constats et outils

- *Le temps de vie, chargé de nos émotions et de l'intensité de nos expériences, valorise différemment ce que nous avons investi d'une part de nous-mêmes... trop souvent dans ce que nous jetons si rapidement.*

### Constat 34: le temps, valeur insaisissable

*Le temps est le support immatériel que nous chargeons de notre vécu. Il prend corps alors sous les formes les plus surprenantes. Sa valeur est insaisissable et elle concerne l'essence de notre vie. Elle confine à l'éternel, comme au présent.*

### Outil 10: changer notre relation à la rareté et à l'abondance

Changeons notre perception de l'abondance, en l'évaluant dans sa relation au milieu, aux autres et au temps:

- 1) Par l'observation du milieu naturel, admettons que la mesure de l'abondance dépend surtout de la nature (renouvellement des ressources et absorption des déchets).
- 2) Par le souci d'équité et par le partage, assurons que chacun jouisse du nécessaire.
- 3) Par une saine résistance aux lois du marché (argent, profit, accumulation, exploitation, dévalorisation des valeurs non marchandes, publicité), gérons les biens et les services selon des critères humains et éthiques.
- 4) Par attention au potentiel de ce qui est disponible, recyclons et réutilisons ce qui peut l'être.
- 5) Par valorisation de l'oeuvre de chacun, accordons une juste valeur aux relations, à la vie et au temps.

## 4) Etiquetage et hiérarchie

### Constat 35: l'étiquetage et la mesure de la hiérarchie sociale sont des illusions

*Tous nos repères qui nous aident à mesurer le statut social des personnes reposent sur une illusion et nous trompent nous-mêmes. Il y a mille hiérarchies cachées, toutes plus valides que celles que nous croyons mesurer.*

### Constat 36: le double malaise de notre bien-être matériel occidental

1) *Une mauvaise conscience,*

- *pour un bien-être emprunté (volé) aux classes ou nations exploitées, et aux générations futures,*
- *face à un enjeu qui est en fait le même pour tous (riches ou pauvres): trouver le chemin de notre épanouissement personnel et notre juste relation à notre milieu naturel et social.*

2) *Un sentiment illusoire de supériorité,*

- *mesuré à notre puissance technique et matérialiste, ignorant la qualité de savoir-vivre du pauvre,*
- *générant un esprit missionnaire déplacé qui ne sait pas voir la valeur de ce qu'il écrase.*

## 5) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution

### Outil 11: réapprendre le sens de l'altérité et s'initier à la compassion

- *Apprenons la fascination pour la différence qui seule rend possible la complémentarité.*

- Apprenons la compassion (la capacité de souffrir avec) dans une profonde compréhension de ce que vit l'autre, en tant qu'autre que nous.

Outil 12: redécouvrir le don qui valorise l'être

En reconnaissant la gratuité des héritages naturel, culturel et spirituel, valorisons l'apport de chacun, sans aucun rapport avec les lois du marché, et valorisons ainsi la faculté d'être, qui est la clé de la vie et s'exprime par le don personnel.

### RESUME DES VOLUMES SUIVANTS

#### **4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord**

*Je décrirai ici le quatrième déséquilibre, celui entre Sud et Nord, qui montre combien nous avons imposé nos modèles occidentaux au Sud et réduit nos possibilités d'échanges avec les peuples des autres cultures, nous appauvrissant ainsi nous-mêmes. Je montrerai d'abord comment la mobilité est à l'origine des échanges et comment elle a favorisé la naissance du négoce qui constitue un type d'échange qui va au-delà de la satisfaction des besoins immédiats. Puis je décrirai comment les grandes découvertes, nées d'une mutation fondamentale, engendrent un nouveau type de relations, caractérisées d'une part par un rapport de force qui se traduit dès l'origine par une domination militaire qui s'exerce plus par une forme d'omniprésence dominante potentielle que par une présence réelle, et d'autre part plus récemment par un rapport culturel qui veut imposer nos modèles de développement que sont l'Etat-nation, l'entreprise, les droits de l'homme, la démocratie, qui ne sont en fait pas des modèles aussi universels que nous le croyons. Notre approche mercantile, fondée autant sur une opposition entre continent féodal et littoral marchand que sur le rapport dominant entre métropole et périphérie exclut tout rapport de réciprocité et impose une relation d'exploitation des terres lointaines, soutenue par la cartographie qui déforme les continents et qui propose une image faussée de notre importance. L'opposition qui est faite entre les concepts de culture et de civilisation vient renforcer notre perception dominante. Les modèles urbains, par opposition aux modèles traditionnels, sont les moteurs de notre manière de penser et engendrent un fossé grandissant entre société matérialistes et sociétés traditionnelles auxquelles ils imposent de fausses images du bonheur qui créent en fait la pénurie. Forts de notre prétendue*

*supériorité, nous apportons une aide au développement qui vient renforcer notre suffisance et notre attitude paternaliste, et accélère l'intégration des économies faibles au circuit commercial mondial, entraînant par là leur dépendance et leur appauvrissement accrus. J'esquisserai enfin une voie de libération fondée sur une recherche de la juste identité et sur un chemin de réconciliation, qui constitue un processus de psychothérapie de notre civilisation, condition nécessaire à l'émergence de rapports d'échanges nouveaux fondés sur la réciprocité et la complémentarité des différences. Cette forme d'échanges favorise l'échange entre personnes et communautés, plus que l'échange de biens. Je préfère aller vers l'autre plutôt que ses bananes viennent à moi.*

#### **5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché**

*Je décrirai ici le cinquième déséquilibre, celui entre la force de l'idéal et le pouvoir de l'argent, en montrant d'abord combien l'argent n'a de valeur que parce que nous le chargeons d'un pouvoir qu'il n'a pas à l'origine mais qui devient réalité et moyen d'oppression, paradoxalement en référence à une convention tacite fondée essentiellement sur la confiance. Je décrirai une trentaine de mécanismes du marché qui ont tous pour propriété d'inverser le sens de la vie. Puis je montrerai comment l'argent est une illusion et sert de substitut et de refuge dans notre quête du bonheur. Par opposition, je décrirai comment l'idéal n'est pas le contraire du réalisme mais tout simplement une vision très pragmatique de l'existence comprise cependant dans son sens plus large. Je dirai pourquoi l'homme n'est pas un loup pour l'homme et combien nous subissons en réalité les influences positives ou néfastes de notre milieu social, qui nous incitent, ou non, à poursuivre les vrais idéaux qui font la richesse de la vie et dont je ferai une brève description.*

*Puis je décrirai les quatre modèles d'échanges que nous pratiquons en parallèle au quotidien, bien que de manières distinctes: le marché, l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, les échanges non monétaires, la pratique du don et de la réciprocité. Je soulignerai combien ces pratiques naturelles, qui déjà coexistent, sont la clé de notre émancipation et comment l'appropriation des communaux (surtout de la terre) et le contrôle de la communauté sur la pratique marchande sont des conditions essentielles de cette émancipation. L'anthropologie viendra nous procurer quelques exemples inspirants de réciprocité. Enfin, je décrirai le cheminement d'une population de montagne (Alpes suisses) qui, dans sa recherche de nouvelles ressources pour survivre, a pu réfléchir à l'élaboration des grandes lignes de son évolution future; je montrerai combien les choix auxquels elle a été confrontée sont en fait les étapes normales de notre chemin vers l'autonomie face aux puissances économiques qui nous contrôlent.*

### **6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés**

*Je décrirai ici le sixième déséquilibre qui nous montre combien notre culture occidentale nous a incités à développer nos facultés intellectuelles au détriment de nos autres facultés intuitives et de l'écoute de notre corps qui pourtant nous enseignent des vérités très profondes. Je montrerai comment le savoir intellectuel ne prend forme qu'au prix d'une abstraction qui nous sépare du milieu naturel et social. Un rapide survol historique illustrera combien notre évolution nous a fait perdre la vision complexe, propre à la perception médiévale et orientale, car elle a favorisé la spécialisation scientifique et rationnelle occidentale; les représentations propres à cette approche spécialisée nous enferment en construisant autour de nous une projection sur le monde qui nous empêche de percevoir*

*toutes les dimensions cachées de notre réalité. Dans ce sens, le savoir s'oppose à la connaissance qui, plus inclusive en cherchant à percevoir le mystère de la vie, établit une relation intime entre nous et le cosmos. Je montrerai comment le savoir est aussi pouvoir dans la mesure où il est interprétation qui guide ou même force notre action. J'illustrerai comment nous sommes étroitement liés au grand Tout dont nous faisons en fait partie, la Terre étant comme un être vivant qui nous contient, nous nourrit et nous influence sans cesse. Je montrerai combien la médecine chinoise offre, plus que notre médecine mécaniste, une approche dynamique et intégrée de notre être, et je décrirai comment notre corps physique nous révèle nos dimensions cachées et met plus particulièrement en évidence les obstacles opposés à l'expression de notre vocation profonde. J'affirmerai ainsi que notre corps est comme un livre qui nous enseigne le chemin de la sagesse et que notre santé n'est pas un état physique mais un processus de recherche de la vérité et de notre équilibre spirituel. Paradoxalement, c'est notre ignorance qui, en révélant les lacunes de nos perceptions, nous offre la chance d'accéder à d'autres niveaux de conscience pour effectuer les choix nécessaires à notre transformation et pour trouver ainsi le chemin de notre source et de notre expression.*

### **7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité**

*Je décrirai ici le septième et dernier déséquilibre, celui entre apparences, c'est-à-dire la perception de notre monde par nos sens, et Réalité, c'est-à-dire cette conscience de la dimension divine qui nous échappe mais qui constitue pourtant le coeur et la source même de notre vie. Je commencerai par montrer combien nous expérimentons tous les jours cette dimension, mystérieuse mais toujours accessible, et comment nous nous sommes pourtant enfermés dans des représentations trompeuses et limitatrices, tant de*

## Résumé des volumes suivants

*Dieu que de nous-mêmes. Sept leçons d'architecture sur la relation entre esprit et matière nous montreront combien la Réalité se révèle à nous en une sorte de creux ou de vide mis en évidence par la matérialité de notre monde. Dans sa dimension d'incarnation, notre développement personnel fait étroitement partie de cette quête de la vérité et nous incite à confronter directement notre souffrance pour nous en libérer (déliier, évoluer et structurer). Une description de neuf stades de développement personnel nous aidera à mieux voir cette évolution et à mettre en évidence l'importance de la dimension de la profondeur, plus que celle de la performance spirituelle. La diversité des traditions qui nous servent de guides, malgré leurs maladroites historiques, sera présentée comme une sorte de gros cristal dont chacun de nous, en fonction de son point de vue, ne perçoit qu'un nombre d'aspects très limités mais complémentaires, et un petit périple parmi les principales religions me permettra de dire ce que j'ai personnellement appris de chacune d'elles (hindouisme, bouddhisme, judaïsme, islam, christianisme); à partir des sensibilités des diverses confessions chrétiennes (catholicisme, orthodoxie, protestantisme), je décrirai une autre perception de l'Eglise dont l'unité doit se fonder sur l'ouverture, la diversité et la complémentarité, comme forme vivante d'une communauté conciliaire, détachée des richesses et du pouvoir. Je finirai par décrire comment la quête spirituelle nous mène à un apprentissage de l'être, nous apprend à percevoir tout simplement ce qui est ici et maintenant, car Dieu n'est autre que "Je suis", mystère insondable, et pourtant expérience fondamentale de l'amour pour tous.*